

## Collection L'Amuse de l'Amour

La *Traite des Blanches, mœurs contemporaines*, se compose de quatre livres : *La Traite des Blanches*, *Madame Barbe-Bleue*, *Les Marchands de femmes* et *Trimardon*. L'ensemble clôt l'œuvre de Jean-Louis Dubut de Laforest qui décédera quelque temps après sa parution.

La féline Antonia, Madame Barbe-Bleue, donne son nom au second livre où elle évolue dans les méandres parisiens entre les rires, les larmes, entre saturnales et péripéties sentimentales où le désir amoureux est souvent une affaire d'argent.

*Madame Barbe-bleue* ne se contente pas d'une intrigue échevelée. Comme les autres romans de Jean-Louis Dubut de Laforest, celui-ci prend toute sa place dans la société où il s'inscrit en dressant un réquisitoire poignant contre l'odieux trafic de la chair humaine. À travers les destins de Zozo Pattes-en-l'Air ou de Fleur-de-Paris, il est aussi révélateur de la condition féminine dans la France de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle où les salaires des ouvrières sont misérables, et où la prépondérance de la dot au moment du mariage transforme l'union amoureuse en un triste calcul d'intérêts financiers.

L'édition 2010 de *Madame Barbe-bleue* a été établie par Victor Flori à qui l'on doit aussi celle de *Morphine* et des *Dames de Lamète*.

ISSN : 2104-7030

ISBN : 978-2-917649-40-4

4,50 €

Jean-Louis  
Dubut de Laforest

# Madame Barbe-Bleue

Édition de Victor Flori



Collection l'Amuse de l'Amour

Jean-Louis Dubut de Laforest

*Madame Barbe-Bleue*

*La Traite des Blanches,  
mœurs contemporaines - Livre 2*

édition de Victor Flori



**Le livre unique**

# Résumé du livre 1

*LA TRAITE DES BLANCHES* s'ouvre le soir du 20 décembre 1890 dans les appartements du général Le Corbeiller rue Saint-Dominique à Paris. On découvre sa fille, Ève, et son épouse Antonia, bien plus jeune que lui, d'une beauté « sculpturale et majestueuse », et surnommée Madame Barbe-Bleue par l'auteur en raison de ses nombreux crimes.

Dans le but de retrouver de sa liberté et de jouir de l'héritage du général, Antonia le tue avec un rasoir cette nuit-là et parvient à faire passer son crime pour un suicide. Elle sort ensuite au Moulin-Rouge pour une nuit de plaisir où elle retrouve Ovide Trimardon, « marchand de femmes ».

Avant sa mort, le général a demandé à un jeune sculpteur, César Brantôme de réaliser un buste le représentant. Cette demande donne l'occasion à sa fille de rencontrer l'artiste et dès cette première entrevue, ils tombent amoureux l'un de l'autre. Cela conduit César à rompre une idylle avec une jeune ouvrière, Fleurs-de-Paris.

Antonia se rend par la suite avec Ève dans l'atelier du sculpteur pour prendre des nouvelles de son travail. M<sup>me</sup> Barbe-Bleue tombe elle aussi sous le charme de l'artiste et elle éprouve une vive jalousie quand elle comprend les sentiments réciproques des jeunes gens, ce qui l'amènera à s'opposer farouchement à leur union.

Un soir qu'elle se trouve avec ses amies, la duchesse Berthe de Chandor et Cécile des Gravières, elle leur propose de se rendre au cabaret du Perroquet Gris, une « maison de tolérance ». Considérant le lieu trop mal famé, elles refusent de l'accompagner. Antonia décide alors de s'y rendre seule déguisée en homme. Sur le chemin du retour, elle est attaquée par La Terreur du Montparno qui veut lui soutirer son or et ses bijoux. Elle est sauvé par César Brantôme qui fait fuir le brigand, sans la reconnaître sous son déguisement.

Décidée à conquérir le jeune sculpteur, elle lui envoie une invitation anonyme où elle lui propose de le rencontrer dans un appartement Quai d'Orléans, où elle a l'habitude de retrouver ses amants. Piqué de curiosité, il y répond favorablement et elle le reçoit les yeux couverts d'un masque et en tenue légère dans l'espoir de le séduire. Mais dès qu'il la reconnaît, il décide de s'enfuir et quitte l'appartement.

Plusieurs prostituées participent à l'intrigue de *La Traite des Blanches* : Zozo-Pattes-en-l'Air, Bistoquette et Grosses-Lèvres, elles sont aussi danseuses et modèles des sculptures de César Brantôme. Elle animent le Paris nocturne de M<sup>me</sup> Barbe-Bleue avec leurs compagnons : Le Môme-Goupin et le Beau-Nénesse qui fréquentent aussi La Terreur du Montparno.

## *Madame Barbe-Bleue*

« Ce n'est pas une femme ayant des vices,  
c'est le Vice ! Ce n'est pas une pécheresse,  
c'est le Péch<sup>e</sup> ; c'est le Sacrilège ! »

*Livre I de la Traite des Blanches.*<sup>1</sup>

1. L'épisode, qui précède ce récit, porte le titre général du roman *La Traite des Blanches*.

## 1

VERS LE DÉCLIN DE CETTE BELLE JOURNÉE HIVERNALE, M<sup>me</sup> Barbe-Bleue, très élégante en amazone, coiffée d'un haut-de-forme, et tenant à sa main gantée de gris-perle une cravache à pomme d'or et de rubis, chevauchait, maniant avec art un cob<sup>1</sup> magnifique, dans l'allée des Acacias.

Derrière elle, et monté sur un pur sang isabelle<sup>2</sup>, venait un *groom*<sup>3</sup> sanglé de cuir et en livrée de deuil.

Antonia galopait, heureuse de vivre, lorsqu'un cavalier, arrivant en sens inverse, lui fit un grand salut ; puis se ravisant, tourna sa monture, un bai-brun<sup>4</sup> plein de feu, et vint se ranger à côté d'elle. C'était le marquis Valentin de Beaugency, l'ami du général, le doux noceur dont l'observation la troubla si profondément, le soir du crime, au Moulin-Rouge.

Il avait grande allure, le vieux gentilhomme, en costume de cheval, bonnet d'astrakan, pelisse noire, gants et culotte de daim gris, bottes à l'écuyère éperonnées d'or.

– Vous me fuyez, madame ? dit-il, le bonnet à la main.

Elle darda sur lui son regard lumineux et vit en ce familier l'homme utile, l'amant riche et généreux qui lui permettrait d'enrichir César, de payer des dettes énormes et de continuer ses prodigalités impériales et romaines en sa petite maison, sa « folie », comme elle l'appelait, du quai d'Orléans.

Gracieuse, elle minaudait :

– Vous fuir, monsieur de Beaugency, vous ne le pensez pas ?...

Oh ! non, il ne le pensait pas, le gentilhomme millionnaire ; il se souvenait même que, du vivant du général, il évitait le tête-à-tête avec l'irrésistible Antonia : il dut lutter contre sa chair, bien décidé à ne pas trahir le meilleur des amis.

Et c'est en raison de cette amitié que, devant l'isolement de la famille, en l'absence de parents directs, il avait accepté d'être le subrogé tuteur de M<sup>lle</sup> Le Corbeiller, fonctions de simple surveillance, la générale étant héritière de la quotité disponible et chargée, comme tutrice, de l'administration des autres biens.

1. Cheval trapu et de taille peu élevée. 2. Cheval de couleur jaune pâle. 3. Jeune valet d'écurie. 4. Cheval dont la robe est d'un brun rouge.

M. de Beaugency – très honorable, malgré ses erreurs de vieillesse – éprouvait pour Ève une sympathie d'âeul. Mais les visites du subrogé tuteur se faisaient rares à l'hôtel de la rue Saint-Dominique : le gentilhomme redoutait les charmes capiteux de l'étrangère.

Il ne voulut point d'elle mariée ; et veuve, il ne la voulait pas davantage, aimant par-dessus tout une libre existence.

Le marquis s'informa de M<sup>lle</sup> Le Corbeiller :

– Pourquoi la chère enfant n'est-elle pas avec vous, madame ?

– Elle hait le monde, le Bois, vous le savez bien !

– Oui, à cause de son deuil... mais le deuil n'est pas éternel, et nous la verrons resplendir !

– J'en doute !... Elle est née grognon, et elle restera grognon. C'est une hypocondriaque !

– Une hypocondriaque, la fille de Lucien ? Oh ! non ! Pauvre mignonne, elle adorait son père, et sa tristesse est naturelle !

– Eh bien, et moi, est-ce que je ne l'adorais pas, le général ?

Ils mirent leurs bêtes au pas et Valentin de Beaugency eut l'idée déjà plusieurs fois renaissante de s'assurer – la tâche n'était pas commode – si ce fut M<sup>me</sup> Antonia qu'il vit, un soir, dans le hall du Moulin-Rouge, accompagnée d'Ovide Trimardon. Vraiment, l'aventure lui semblait inouïe ! Quels remords pour elle, de trouver, en rentrant à l'hôtel, le mari suicidé !

Le gentilhomme en gardait la mémoire exacte : c'est bien cette nuit-là que son malheureux ami le général Lucien Le Corbeiller s'ouvrit la gorge avec un rasoir.

Et, par un enchaînement logique, Valentin rattachait l'acte désespéré du mari à la présence de l'épouse adultère sur le Marché-aux-Femmes. Le général se savait trahi et il en était mort !

M<sup>me</sup> Barbe-Bleue hasarda :

– Cher marquis, vous nous aimez profondément affirmez-vous, et l'on ne vous voit plus à l'hôtel ?

– J'ai voyagé... balbutia Valentin.

– Je ne vous en veux pas !... Vous êtes un gentilhomme si occupé !

– Ne m'en parlez pas, chère madame ! Je ne sais où donner de la tête !

– Les femmes ? Toujours les femmes ?

– Oh ! madame !

Elle sourit :

– Ne vous en défendez pas, monsieur... C'est très beau, à votre âge, très *smart*<sup>1</sup>, comme on dit maintenant.

– Mon âge !... mon âge !... Quel âge m'infligez-vous donc, chère ?

– Selon le proverbe, on n'a que l'âge que l'on paraît.

1. Élégant.

– Eh bien ?  
 – Dois-je être franche ?  
 – Je vous en prie ?  
 – Cinquante-cinq ans.  
 Le gentilhomme, en se redressant sur sa selle, fit faire un écart au cheval, mais d'une poigne exercée et encore vigoureuse, il ramena l'ardent bai-brun, et murmura, confidentiel :  
 – J'ai soixante-cinq ans... chut ! De grâce, madame, chut !...  
 – Pas vrai ! dit l'amazone<sup>1</sup>, renseignée depuis le conseil de famille, mais qui inaugurerait le siège sérieux du coureur de jupons.  
 – Je suis né en 1825 ; nous sommes en 90... Hélas ! ça fait bien soixante-cinq !  
 – Ah ! c'est merveilleux !  
 Parmi les équipages, deux dames passaient en un landau timbré d'une couronne ducal ; Valentin et Antonia les saluèrent, le marquis avec toute la correction d'un *gentleman*, et M<sup>me</sup> Barbe-Bleue avec un geste qui ressemblait à un signal.  
 – Très en beauté, la duchesse de Chandor et la baronne des Gravières, n'est-ce pas, marquis ?  
 – Exquises, adorables, divines, si vous voulez ! Et dire qu'il n'a tenu à rien que j'épousasse, voici dix-huit ans, M<sup>me</sup> de Chandor !  
 – Vous auriez dû briser le rien...  
 – Oui... mais la duchesse Berthe de Chandor, née Javerzac, est loin de représenter mon type !  
 – Vous êtes difficile !  
 – Assez... Je l'avoue.  
 Antonia riait d'un petit rire strident et provocateur :  
 – Et quel est votre type ?... Le mien, peut-être ?  
 Maintenant, au gré du vieux cavalier, la belle amazone marchait un peu vite dans le sentier d'amour, et Beaugency, incliné sur l'encolure de son cheval, répondit froidement :  
 – Je suis trop galant et trop ami de la vérité pour vous contredire chère madame.  
 – C'est une déclaration ? fit la grande rousse, de plus en plus hardie.  
 – Que vous provoquez, madame.  
 L'étrangère le frappa sur l'épaule d'un petit coup de cravache :  
 – Vilain homme, vous ne comprenez pas que je plaisante ? Je sais bien que je ne suis pas assez riche, car vous possédez, dit-on, deux ou trois millions !  
 – On le dit, mais on se trompe, fit, en riant, le vieillard... J'en ai cinq...  
 – Tous mes compliments, monsieur... Moi, je possède de quoi vivre – à mon aise – et je ne recherche pas la fortune...

1. Femme qui monte à cheval.

Elle mentait à ravir, M<sup>me</sup> Barbe-Bleue, et le gentilhomme, ou plutôt ses millions, l'exaltèrent. Mais, voilà ! Le marquis de Beaugency n'avait pas du tout l'air de se laisser prendre, malgré les coquetteries de la grande rousse, en la splendeur de sa trentième année.  
 Que désirait-il donc, ce birbe<sup>1</sup> ?  
 Vexée, elle osa :  
 – Du reste, si j'en crois la légende, ce n'est pas « une femme » qu'il vous faut à vous... c'est toutes les femmes !  
 – J'ai un pacha, dans mon ascendance, et j'obéis à la loi d'atavisme !  
 M<sup>me</sup> Barbe-Bleue continuait, plus aigre :  
 – Oh ! quand je dis « toutes les femmes », je veux aussi bien parler des femmes du monde où l'on va... que de celles...  
 – Du monde où l'on ne devrait pas aller ? acheva M. de Beaugency, en caressant, de sa main gantée, ses long favoris neigeux.  
 Et trouvant la transition qu'il cherchait pour éclaircir ses doutes :  
 – À propos de ce monde-là, me permettez-vous de vous donner un conseil ?  
 – S'il est bon, je veux...  
 – Il est excellent ! Je n'en donne jamais d'autres !  
 – Parlez, marquis.  
 – Eh bien, quand vous élirez un cavalier pour vous conduire dans... le monde, fixez votre choix sur une autre personnalité que celle d'un... Ovide Trimardon !  
 Un dur froncement des sourcils et une agitation extraordinaire de l'amazone révélèrent au cavalier ce qu'il désirait savoir.  
 Mais, déjà impassible, M<sup>me</sup> Barbe-Bleue demandait :  
 – Ovide Trimar... Où prenez-vous, je vous prie, cet Ovide Trimar... Trimardi... Trimardo... Trimardin ?  
 Le gentilhomme rectifia, plein de grâces :  
 – Ovide Trimardon... Moulin-Rouge, madame ! Je le prends au Moulin-Rouge !  
 Puis, son bonnet d'astrakan à la main :  
 – Nous voici bientôt à la grille... Je vais avoir la douleur de vous quitter... Allons, au revoir, chère madame !  
 Et il partit au grand trot.  
 Antonia le regarda s'éloigner, et, écumant de dépit et de fureur, elle redevint en ses blasphèmes, l'exploratrice des bouges, la cliente du Perroquet Gris :  
 – Vieux cochon, tu m'as insultée, et tu te sauves ! Mais, tu seras tout de même l'un de mes amants, peut-être mon mari, et nom de D... ! j'aurai ta galette et ta peau !

1. Vieillard.

Sur son cheval, M. de Beaugency riait de l'aventure :  
 « Trimardi... Trimardo... Trimardin... » mais il est évident que si le gentilhomme avait été informé de la situation malheureuse de M<sup>lle</sup> Le Corbeiller, il serait intervenu.  
 Ève n'osait pas avertir le subrogé tuteur, ami et non parent, et le marquis ignorait les forfaits de la marâtre.  
 La Barbe-Bleue cingla son cob d'un coup de cravache rageur, comme si elle désirait se venger sur la bête des sarcasmes du vieillard, et galopa vers la rue Saint-Dominique. Mais, plus calmée, le long du chemin, elle se prit à réfléchir : le marquis de Beaugency était-il donc le seul homme riche, assez riche pour la satisfaire ? Oh ! non ! Elle en trouverait d'autres, moins arrogants, aussi fortunés, et joyeux d'éparpiller leurs trésors en son honneur ! Elle n'avait qu'à se rendre dans l'une de ces maisons où, sous le couvert de réunions mondaines, les deux sexes et même « le troisième » se fréquentaient et se liaient par de passagères amours. Oui ! oui ! Elle irait chez la baronne Lischen de Stenberg, une vieille connaissance, très aristocratique ; elle irait, certaine d'y rencontrer Valentin, qui ne manquait pas un des *five o'clock*<sup>1</sup> de la rue Castiglione, et, faute de mieux, avec l'espoir de le ressaisir !

Comme Antonia descendait de cheval dans la cour de son hôtel, Isis, le visage angoissé, se précipita vers l'amazone :  
 – Maîtresse ! maîtresse !  
 – Voyons, qu'y a-t-il ?  
 – M<sup>lle</sup> Ève...  
 – Eh bien, M<sup>lle</sup> Ève ?... Que lui est-il arrivé à M<sup>lle</sup> Ève ?  
 – Partie, maîtresse, partie !... Une heure après vous, elle a filé...  
 – Et tu ne l'as pas retenue, sottie, bourrique, plus bête que ton âne Kif-Kif !  
 – J'ai essayé, maîtresse... mais je n'ai aucun droit sur elle !  
 M<sup>me</sup> Barbe-Bleue vociférait :  
 – Je devine !... Elle est allée rejoindre César !... Ils s'entendaient !... Ils m'ont jouée, les misérables !... Allons la chercher !... Il faudra bien qu'il me la rende !  
 Isis dit, apeurée :  
 – Maîtresse ?  
 – Hein ?  
 – Mademoiselle n'est pas chez M. Brantôme...  
 – Alors, où est-elle ?  
 – Voyant que je ne pouvais la retenir, je l'ai suivie...

1. Thé à l'anglaise, collation que l'on prend l'après-midi.

– Et elle est allée ?  
 – Au couvent des Dames de la Visitation à Auteuil...  
 La marâtre gronda :  
 – Elle est revenue dans son couvent... Eh bien, qu'elle y reste !... Elle n'en sortira que mariée !...  
 – Vraiment, maîtresse... s'étonna l'Égyptienne, vous consentez à son mariage avec M. César ?  
 – Avec mon César, jamais ! Avec un autre... avec n'importe qui... et si elle renâcle, on saura la contraindre !

## 2

PAR CE JOUR GLACIAL DE FÉVRIER, Ovide Trimardon, vêtu d'un irréprochable *smoking*, sous une pelisse en vison, coiffé d'un haut-de-forme brillant, arrivait à pied, rue Castiglione.

Il se rendait chez la baronne Lischen de Stenberg avec laquelle il avait des relations mondaines ; et aussi de mystérieuses affaires.

Ovide marchait lugubre ; il songeait à la grande rousse, cette femme sur laquelle il fondait tant d'espérances et qui, tout à coup, cessa de le voir, sans même lui donner les moindres nouvelles.

Après avoir inutilement sonné à l'hôtel du quai d'Orléans où il fut amené, une nuit, au sortir du Moulin-Rouge, après avoir vainement fouillé les quartiers du Marais et de l'île Saint-Louis pour découvrir la belle dame, il avait conclu que la grande rousse devait être une noble étrangère, une Suédoise ou une Norvégienne, venue à Paris en un désir de fête, et retournée, hélas ! dans ses *ffjords* et ses plaines glacées. Mais Trimardon ne se laissait pas abattre par les déconvenues ; il s'intitulait avant tout dresseur et marchand de femmes ; et, en gardant l'espérance de revoir la belle et d'en profiter, quand elle en aurait assez du Soleil de Minuit<sup>1</sup>, il continuait, utilisant son physique, à subjuguier des jeunesses, à les éduquer et à les vendre.

Les salons de M<sup>me</sup> Lischen de Stenberg étaient une de ses grandes chasses réservées, et il venait, ce jour-là, énumérer le gibier galant de la baronne.

Un tel homme avait besoin de sa liberté ; et si Bistoquette, la danseuse du Moulin-Rouge et modèle de César, – une non-valeur – lui paraissait trop collante, il la bouclerait dans une maison hospitalière luxueuse. En effet, il ne fournissait pas que le Perroquet Gris, et ses nombreuses créatures peuplaient aussi les gros numéros d'amour et les boudoirs galants.

Devant la maison du *five o'clock*, un magnifique immeuble, Ovide heurta le jeune duc de Javerzac, et il dit, en tendant la main au gentilhomme :

– Ce cher Melchior ! Comment va ?

– Oh ! très bien ! Je suis de fer<sup>2</sup> ! énonça l'autre, après avoir répondu mollement à l'étreinte du dresseur... De fer... Je suis de fer !... Vous montez chez la baronne ?

– Je ne manque pas une de ses réunions !

1. Dans les régions proches des pôles terrestres, période pendant laquelle le soleil reste visible jour et nuit. 2. Robuste, vigoureux.

Tous deux gravissaient l'escalier de la maison, un escalier chauffé et fleuri comme une serre chaude, et dont la rampe en fer forgé contournait gracieusement les marches en marbre rose mi-couvertes d'un tapis bleu palmé de noir.

– Charmante femme, n'est-ce pas, duc, la baronne de Stenberg ?

– Mais oui, charmante !

– Et... roubiarde ! Ah ! c'est beau, la roubiarde, quand elle procure le moyen de se payer des loyers de vingt mille francs !

Le duc se retourna, et s'appuyant sur la rampe :

– Dites donc, Trimardon, il me semble que ce n'est pas très chic de bêcher<sup>1</sup> les gens, juste au moment où l'on va boire leur thé et manger leurs sandwiches ?

– Je ne bêche pas... Je constate... Remplaçons le mot roubiarde par celui d'intelligence, qui est plus diplomatique et nous voilà à l'unisson !

– Sacré Trimard !

Sur le palier du premier étage, Melchior sonna à la porte de la baronne. Un domestique en livrée brune à aiguillettes<sup>2</sup> dorées et culotte de peluche rouge vint ouvrir aux visiteurs, les débarrassa de leurs cannes, de leurs pardessus et de leurs chapeaux, et les introduisit dans un immense salon oriental. Bientôt, un autre valet de pied les fit entrer, après les avoir nommés, en un salon style Pompadour, affecté aux *five o'clock*.

Assise sur une chauffeuse, au coin de la cheminée où brûlait un superbe feu de bois, M<sup>me</sup> Lischen de Stenberg écoutait le marquis Valentin de Beaugency.

Cette noble dame paraissait avoir trente ou trente-cinq ans, bien qu'elle égrenât la quarantaine ; et, malgré sa petite taille et un léger embonpoint, elle ne manquait ni de grâce, ni de distinction, ni de charme : on eût dit d'un pastel de Latour<sup>3</sup>, un peu empâté, avec son nez mignon, trop rose, ses grands yeux noirs aux paupières carminées, sa bouche fraîche s'ouvrant sur une neuve denture, et sa tête couronnée de cheveux ondulés et très blancs, qui la rajeunissaient au lieu de la vieillir et évoquaient non la neige hivernale, mais un abricotier en fleurs, avec toute la noblesse d'une grande dame.

En un canapé circulaire, sous des palmiers géants, M. Théophile Régondot, entrepreneur de bâtisses, une large figure glabre aux yeux de taureau, allongeait sa bedaine, ornée d'un câble d'or, vers une jolie dame blonde, et il narrait des histoires intéressantes, à en juger à son animation extraordinaire et aux gestes un peu confus de sa voisine. Debout près du guéridon de laque rose, aux lueurs de deux lampes électriques, une jeune fille de vingt ans, le nez aquilin, l'œil pers<sup>4</sup>, la chevelure d'un blond argent, moulée dans une robe de soie bleue montante, surveillait, prête

1. Critiquer, médire de quelqu'un. 2. Ornement. 3. Quentin de La Tour (1704-1788) est un peintre pastelliste français. 4. D'une couleur où le bleu domine.



à le verser en des tasses de Sèvres, chiffrées et blasonnées aux armes de la baronne, le thé bouillant d'un samovar<sup>1</sup> de vermeil.

La conversation marchait entre M. de Beaugency et M<sup>me</sup> de Stenberg. Il paraissait de fort méchante humeur, le vieillard, et en témoignait par ses gestes :

– Désolant ! Désolant ! Vous n'avez pas un minois aujourd'hui, baronne ! Manque absolument de petites femmes !

– Oh ! il n'est que cinq heures, marquis... Mes invitées vont arriver... Patience, seigneur !

– La personne dont vous m'avez parlé ?

– Je l'attends.

– Brune ? Blonde ?

– Rousse.

– Bien !... Quel âge ?

– La trentaine !

– Vous vous moquez de moi !

– Vous la trouvez peut-être un peu jeune ?

– Au contraire, fichtre !

– C'est cependant l'âge d'une grande dame... que vous chauffez... de près, si j'en crois les ragots mondains...

– Qui ?

– M<sup>me</sup> Antonia Le Corbeiller.

M. de Beaugency répliqua :

– La veuve du général ? Moi... Je la chauffe ? Oh ! non, par exemple ! C'est elle qui se lance positivement à ma tête !... L'autre jour, au Bois, c'en était indécent ! Je ne crains pas le jupon ; je ne suis pas un tartufe, et, parole d'honneur, j'avais honte !... Oui, elle est belle ; elle est rousse, et elle doit être voluptueuse... Mais, tout de même, elle ne me chante pas !... Et puis... on dit qu'elle est l'amie de Trimardon... Un monsieur dont la place serait plutôt dans un aquarium ! Et, vous comprenez... ça me dégoûte !

– Alors, mon cher marquis, regardez là-bas ?

– Où donc ? La blonde qui cause avec l'énorme entrepreneur ?

– Non... celle-là se case... Plus loin... la jeune fille qui veille le samovar... Il braqua son monocle sur le vivant objet :

– Peuh ! Un Botticelli<sup>2</sup> !... Un Tanagra<sup>3</sup> et, moins, hélas ! une banalité de modes, une figure de *keepsake*<sup>4</sup> !... La robe monte trop chez elle, et le piment, pas assez, en moi !

Et actionnant sa jambe :

– Voyez-vous, baronne, ce qu'il me faut, c'est de la carnation, c'est de la vigueur, c'est de la santé !

– On connaît vos goûts, monsieur le marquis !

1. Bouilloire. 2. Peintre italien de la Renaissance (1445-1510). 3. Ancienne ville grecque réputée pour ses statuettes. 4. Objet donné pour être gardé en souvenir.

– D'ailleurs, j'ai fait mon choix !

– Et vous voulez me prier d'être votre ambassadrice ?

– Vous l'avez dit, baronne... Mais ce sera dur ! Jusqu'à présent, je n'ai obtenu que des rebuffades...

Et gaiement :

– Il est vrai que mon ambassadeur était bossu !

– Le nom de votre... Dulcinée ?

– Fleur-de-Paris.

– Ce n'est pas un nom, ça ?

– Elle se nomme aussi Georgette Lagneau.

– Une cocotte ?

– Non... une ouvrière... une modiste<sup>1</sup>.

– Qui travaille ?

– Chez M<sup>me</sup> Gerbaud, avenue de l'Opéra.

– Connue, M<sup>me</sup> Gerbaud... Et la petite demeure ?

– Rue du Mont-Cenis, avec sa mère, une marchande d'oranges.

– Vous vous encanailliez, marquis !

– Cela m'est égal !... Je l'adore !

– Et combien votre adoration offre-t-elle à Fleur-de-Paris ?

– Tout ce qu'elle voudra !

M<sup>me</sup> de Stenberg – tel un maquignon sur le marché aux bestiaux, mais avec plus de grâce – étala sa dextre<sup>2</sup> :

– Topez là, marquis ! C'est chose faite !

Et il topa.

Le valet de chambre annonçait :

– M. le duc de Javerzac !... M. Ovide Trimardon !

D'un geste dédaigneux, le vert galant vieillard<sup>3</sup> montra Melchior, tout voûté, les joues creuses, rosées d'un rose maladif, l'allure chancelante, et il ricana :

– La voilà bien, la jeunesse d'aujourd'hui ! La voilà bien, baronne ! C'est à vomir !

– Oui, mais que dites-vous de celui qui accompagne le duc ?

– Trimardon ? dit-il, en livrant le passage, compte pas, Trimardon !... Il sent trop la marée !

Javerzac arrivait près de Lischen ; il lui prit galamment la main, et baisa le poignet, au-dessus d'un bracelet de diamants et de saphirs :

– Ma chère baronne, je dépose mes hommages à vos pieds.

Elle le contempla, souriante :

– Toujours la haute noce ? Toujours la grande vie, duc ?

– Mais, non, je rage, et je vis en ours !

– Vous êtes malade ?

– Jamais !... On a l'air comme ça, un peu patraque, et l'on est de fer !

– Peine d'amour, alors ?

1. Qui confectionne des vêtements féminins. 2. Main droite. 3. Entreprenant malgré son âge.

- Non ! Ainsi que le disait Panurge<sup>1</sup>, j'ai mal à la poche !
- Vraiment ?
- Décavé sur toute la ligne !
- Pas d'héritages en perspective ?... pas d'oncle à l'engrais ?
- Je croyais avoir un oncle, et il épouse sa cuisinière, dans leur village... Plus de parents à succession... Une tante dont la fille est au couvent... – Il faut vous marier ?
- Oui... Levez-moi ça ?... Un million, avec bosse, et je me trotte à la mairie et à l'autel ?
- Vous savez que j'en prends note ?
- Parfaitement ! « Duc à marier ! Rien des agences ! »

Ovide eut son tour.

La baronne lui dit, après un *shake-hands* :

- Quoi de nouveau, monsieur Trimardon, vous qui savez tout... qui voyez tout... l'homme le mieux renseigné de la terre ?
- Et de l'onde ! grommela, non loin d'eux, le marquis de Beaugency.
- Rien, chère madame, déclara Ovide, répondant à la baronne, à moins qu'il vous intéresse de savoir qu'on s'est battu à la Chambre...
- Oh ! pas de politique ! La politique n'est agréable que pour les gens qui en vivent !
- Comme l'amour ! fit étourdiment le gros homme.

Et s'apercevant que la baronne le regardait d'un mauvais œil, il s'excusa, troublé :

- Ce n'est pas pour vous que je dis ça, madame !
- Ni pour vous, monsieur, j'imagine ? riposta Lischen, en éclatant de rire. Trimardon, un peu honteux de sa « gaffe », s'était réfugié dans l'embrasure d'une vaste baie de vitrail où il se mit à observer les petites femmes qui passaient, frileuses et emmitouflées, dans la rue Castiglione. Une foule d'invités des deux sexes étaient arrivés, tous d'une correction parfaite et appartenant au meilleur monde.

La baronne eut, pour chacun, un joli sourire et un mot aimable ; elle se multipliait, présentant les uns aux autres des messieurs et des dames qui auraient pu s'ignorer longtemps, même toujours, et qu'avec son flair professionnel, elle jugeait devoir bientôt se comprendre. On grignota des gâteaux et des sandwiches, on but du champagne frappé et du thé à l'anglaise, et tout cela se passait sans un mot malsonnant ou un geste équivoque.

Pendant que le gros entrepreneur Régondot concluait une transaction amoureuse avec la jolie dame blonde, la jeune fille en bleu s'approchait, une tasse à la main, de M. Ovide Trimardon, toujours à la fenêtre.

- Une tasse de thé, monsieur ? prononça-t-elle, avec une voix douce et timbrée d'un fort accent britannique.

1. Personnage de l'œuvre de François Rabelais, écrivain français de la Renaissance.

Le dresseur vit tout de suite un avenir en cette jeune personne blonde, argentée et fluette, que le marquis Valentin, un peu égaré dans sa critique d'art, comparait à un Botticelli, à un Tanagra ou à une gravure de modes. Trimardon la fixa, de très près, comme s'il voulait l'envelopper de ses mâles effluves, l'en griser, l'en étourdir :

- Volontiers, mademoiselle ! Offert par vous, on boirait avec délice le poison des Borgia<sup>1</sup> !

Elle lui tendait la tasse ; Ovide se baissa vivement et effleura de ses lèvres les bandeaux cendrés de la chevelure.

- Aoh ! *schoking* !... glapit l'étrangère, en s'enfuyant, toute rouge, vers une chambre voisine.

Il n'osa pas la suivre, le dresseur, et il entraîna M<sup>me</sup> de Stenberg à l'écart :

- Baronne, un mot ?

– Vous voulez me demander quelle est cette jeune personne qui vient de vous offrir le thé, cher monsieur Ovide.

- Tout juste. Peut-on causer utilement avec elle ?

– Non !

- Pourquoi, baronne ? Placement certain, immédiat et lucratif !

– Ce n'est pas votre genre.

- Erreur, madame ! Avant deux mois, je veux en faire une horizontale<sup>2</sup> les plus courues de Paris ! Nous lui trouverons un banquier, un notaire ou un agent de change !

– Miss Kate Patterson m'a été envoyée par mon correspondant de Londres ; elle veut se placer comme demoiselle de compagnie ou lectrice chez une dame seule.

À ce moment, le valet de chambre annonça, très solennel :

- M<sup>me</sup> la générale Le Corbeiller !

Reconnaissant dans la visiteuse son amie du Moulin-Rouge, Trimardon écarquillait les yeux, ouvrait une bouche démesurée, et, selon le mot populaire, il en restait « baba ».

- Elle ! dit-il... Elle !... C'est elle !... Ah ! par exemple !

Vêtue de noir, Antonia s'était arrêtée, et M<sup>me</sup> de Stenberg allait au-devant de la visiteuse.

D'un coup d'œil, la générale avait distingué Ovide Trimardon et le marquis Valentin de Beaugency, l'homme qu'elle évitait et celui qu'elle espérait conquérir.

M<sup>me</sup> Barbe-Bleue demeura cependant impassible et après avoir répondu aux urbanités exquises de Lischen, elle marcha vers le marquis.

Trimardon ne l'entendait pas ainsi ; il voulait lui parler immédiatement, et il l'arrêta au passage, la saluant d'un sourire ironique :

- Enfin, je vous trouve, madame ! J'ose espérer que vous voudrez bien

1. Famille italienne du XV<sup>e</sup> siècle accusée d'empoisonnement par ses ennemis politiques. 2. Prostituée.

me donner l'explication de votre conduite, plus qu'étrange à mon égard ? Elle le toisait, hautaine :

– Vous vous trompez, monsieur !

– Mais, madame...

– Je vous dis que vous vous trompez !... Je n'ai pas l'honneur de vous connaître.

– Ah ! c'est trop fort !

– Ce qui est trop fort, monsieur, et surtout ce qui est inconvenant au dernier chef, c'est votre audace !... Laissez-moi passer ou je vous gifle ? Il répondit, tremblant sous le regard incendié de la femme, mais désireux d'éviter un esclandre :

– Je n'avais pas le droit de vous oublier, après vos bontés, madame...

Aujourd'hui, je sais qui vous êtes... Si vous ne m'aimez plus, je vous adore toujours, et j'aurai l'honneur de me présenter à votre hôtel...

– Soit, monsieur.

Et elle marcha, souriante, vers le marquis de Beaugency.

Valentin s'était levé ; la générale l'obligea à se rasseoir et prit place à côté de lui, en un fauteuil.

Le dialogue fut très discret entre l'aventurière et le vieux gentilhomme. M<sup>me</sup> Barbe-Bleue lui parla d'Ève, de leur pupille, de cette enfant que tous deux chérissaient, elle surtout, et qu'elle avait dû, hélas ! remettre au couvent d'Auteuil pour parfaire son instruction arrêtée avant l'heure par la trop grande faiblesse du général... Plus de sourires audacieux, plus de coquetteries, ni de phrases et de gestes galants ; aucune allusion à leur promenade au Bois.

Elle expliquait sa présence chez la baronne de Stenberg, rencontrée aux Eaux, et à laquelle elle devait une visite.

– Oui, mais... et le Moulin-Rouge, et Trimardon ? Il était là, Trimardi...

Trimardo... Trimardin... Trimardon !

– Marquis, vous avez rêvé !

Il finit par le croire devant les allures énergiques de la rôdeuse et l'attitude effacée du dresseur. Elle le sollicita de l'aider de ses conseils dans une crise grave où elle se démenait, seule, n'entendant presque rien aux affaires.

Tout en parlant, Antonia tenait le vieil et honorable coureur sous son regard de feu.

Plein de trouble, le gentilhomme lui promit d'aller la voir plus souvent à son hôtel, et comme il se levait, M<sup>me</sup> Le Corbeiller ne fit pas un geste, et elle évapora seulement d'une voix douce :

– À bientôt, n'est-ce pas, ami ?

– À bientôt, madame la générale, répondit le vieillard.

Et il sortit, mécontent de lui-même, et sous l'empire de la féminine et diabolique puissance.

Trimardon et d'autres invités venaient de s'éloigner, et il ne restait plus dans le salon qu'une douzaine de personnes, notamment Javerzac.

Le duc Melchior s'approchait de la générale :

– Madame, j'ai l'honneur de vous présenter mes respectueux hommages... Vous allez bien, depuis notre léger médianoche<sup>1</sup> à l'Abbaye ?

– Quelle Abbaye, monsieur ?

– Thélème, madame la générale, Thélème... Rappelez-vous... Zozo Pattes-en-l'Air et Javerzac... Vous étiez avec Ovide Trimardon, et moi avec Zozo.

– J'ignore, monsieur, ce que vous voulez dire !

– Alors, ce n'était pas vous ?

– Certainement non !

– Mille pardons, madame...

Bientôt, Melchior, ahuri, et les derniers assistants défilèrent devant la baronne, installée près d'Antonia.

De la chambre voisine arrivaient des harmonies : miss Kate Patterson jouait en sourdine sur une mélodie anglaise.

– Maintenant, madame et chère générale, fit Lischen, nous pouvons causer tranquillement, sans crainte d'être surprises, ni dérangées... Voyons, serais-je assez heureuse pour que vous ayez quelque chose à me demander, madame ?

– Oui, un mari ! déclara nettement la grande rousse.

– Pour vous ?

– Non... pour ma belle-fille et pupille, M<sup>lle</sup> Le Corbeiller.

– Bravo !... M<sup>lle</sup> Le Corbeiller est très riche, et il faut, n'est-ce pas, une fortune équivalente ?

– Ça m'est égal !

– Alors, j'ai quelqu'un ! dit Lischen, se souvenant de sa conversation avec Melchior ; un gentilhomme... un duc... mais complètement ruiné...

– Peu m'importe !

– Jeune... mais d'une santé chancelante...

– La nature ou le mariage le guérira. Et comment s'appelle-t-il, votre duc ?

– Melchior de Javerzac ; il vient de vous saluer, tout à l'heure... Il cherche une belle dot... à redorures pour ses armes...

– Eh bien, il sera satisfait ! Ève a trois millions.

– Et moi, je vous garantis mon duc bien authentique... Un blason merveilleux ! Javerzac est le neveu de la duchesse de Chandor...

– Le neveu de mon amie Berthe ?

– Oui, madame, neveu direct, le fils de son frère, mort il y a trois ans...

1. Repas pris après minuit.

– Vraiment, j'ignorais ce détail... Vous vous chargez de parler au jeune homme ?

– Il serait peut-être bon de consulter d'abord M<sup>lle</sup> Le Corbeiller ?

– Ève ne doit avoir d'autres volontés que les miennes !

– Alors, c'est entendu !... Nous ne trouverons aucun obstacle du côté de Melchior.

– Et si j'en trouve du côté d'Ève... je les briserai..

Les deux gueuses avaient choisi un rendez-vous pour causer encore de l'affaire, et la générale se disposant à sortir, M<sup>me</sup> de Stenberg appela tendrement :

– Kate !

Une tapisserie se souleva, et miss Patterson, la fille aux blondeurs argentées, apparut.

Elle savait bien ce qu'elle faisait, la baronne, en mettant cette jeune Anglaise, cette blanche brebis ; en présence de la dévorante, qui s'extasia, joyeuse :

– Dieu ! quelle ravissante créature !

– Avancez, mon enfant, ordonna Lischen.

Et, à Antonia :

– Madame la générale, permettez-moi de vous recommander miss Kate Patterson, qui arrive de Londres avec l'intention de se placer comme demoiselle de compagnie ou lectrice.

M<sup>me</sup> Barbe-Bleue et la jeune fille se regardaient, et leurs yeux mirés en leurs yeux parlèrent un secret et suggestif langage.

Oh ! elle ne cria pas : *Shocking !* la timide et rougissante insulaire, comme lorsque Trimardon déposa un baiser sur sa blonde chevelure ; elle ne cria pas *Shocking !* et accepta tout de suite d'exercer chez Antonia les fonctions de demoiselle de compagnie, et le pacte se conclut, sous l'œil bienveillant de la grande et aristocratique maquignonne<sup>1</sup>.

La générale avait installé miss Patterson à l'hôtel de la rue Saint-Dominique, et dans une chambre voisine de ses appartements, non loin du lit virginal de sa belle-fille.

Nous baisserons le rideau sur les actes luxurieux des lesbiennes, comme nous l'avons fait au Perroquet Gris, et nous retiendrons seulement la psychologie bizarre de leurs médiocres cervelles et leur état d'âme : Kate Patterson, vouée à un tragique destin, s'extériorisait, s'idéalisait, se métamorphosait, devenait un oiseau blond, ballotté sur les vagues et dans la tempête, et les vagues et la tempête, c'était Antonia.

1. Entremetteuse malhonnête.

### 3

**LE MÔME-GOUPIN** s'enorgueillissait de posséder en son logis Claude Mathieu, dit la Terreur de Montparno, que le Beau-Nénesse, la Vrille et lui-même, ramassèrent sur le boulevard Rochechouart, et aidé de sa maîtresse et du camarade, il soignait la Terreur à sa manière.

Et la formule qui consistait à abreuver le gros malade de vin, d'alcool, et à lui panser les meurtrissures avec de l'huile de pétrole, devait être la meilleure des ordonnances, car, au bout de trois jours, Mathieu fut sur pied.

Sauf quelques ecchymoses qui, après avoir passé du noir au bleu et du bleu au jaune, lui marbraient encore le visage, le géant se déclarait guéri et, malgré le dernier et lamentable échec, attendait le moment d'aller dégringoler<sup>1</sup> un pante<sup>2</sup>.

Mais la plus simple prudence lui ordonnait de ne pas se montrer tout de suite dehors ; le bourgeois qu'il avait attaqué ou celui qui l'« arrangea si bien », en venant au secours de l'autre, durent le signaler, et la petite histoire montmartroise risquait de découvrir les grandes aventures de Montparno.

Pour charmer ses loisirs, la Terreur faisait, tous les matins, à ses jeunes amis un cours complet de vol et de meurtre auquel assistaient souvent la Betterave, amante productive d'Ernest, et Julien, dit Boule-au-Dos, serviteur occasionnel de César Brantôme et ami intime du Goupin.

Le vieux drôle rêvait de prendre ses invalides<sup>3</sup>, après avoir formé une bande avec cette vaillante jeunesse, une bande dont il serait le cerveau et dont il obtiendrait, sans danger, la part du lion : il leur enseignait les diverses méthodes de la « grande soulasse » ou « suage » (assassinat), le « chourin » (à coups de couteau), la « canarde » (avec une arme à feu), la « sonnante » (on brise la tête contre le pavé), la « colback » (on saigne la victime comme un mouton) ; puis, entre le vieux « coup du père François », et celui de la « fourchette » (les doigts dans les yeux) et son coup à lui, la Terreur, une « sabrade » – la main sabrant la gorge – il arrivait aux leçons comparées du « barbot » (vol) à la tire, à la foire d'empoigne, au « fric-frac » (avec effraction), à la « chicane » (en tournant le dos), au « poivrier » (sur un ivrogne), au « faucheur » (en coupant

1. Tuer. 2. Individu naïf, facile à tromper. 3. Se retirer de la vie active.

des chaînes de montre), à la « carre » (sur un comptoir), dans les « antonnes » (églises), « à l'esbrouffe » (en bousculant un passant), à la « détourne » (en jouant à l'acheteur dans les grands magasins), à « l'américaine » (en mystifiant la victime), à la « graisse » (en engageant des bijoux faux), au « dig-dig » (en simulant l'épilepsie) ; il espérait que le Môme-Goupin, le Beau-Nénesse et Boule-au-Dos deviendraient, non des « haricots verts » (voleurs maladroits), mais des « mecqs à la colle forte » (grands et redoutables voleurs), et la Vrille et la Betterave, des « enquilleuses » (voleuses de magasins de nouveautés), et surtout des « dégringoleuses à la flûte » (prostituées qui volent leurs michets<sup>1</sup>), et il concluait en les exhortant « à ne pas lui faire l'ergard » (à ne pas le voler sur le butin).

Mais, voilà ! Eugène et Ernest vivaient et nageaient maintenant dans un océan de félicités humaines ; Boule-au-Dos était bien nourri chez son maître ; la Vrille, triomphante, songeait à désertir le Perroquet Gris et le boulevard Rochechouart pour le Moulin-Rouge, les Folies-Bergère, le Casino, le Nouveau-Cirque, et, si la Betterave avait moins de succès, le Beau-Nénesse la gardait tout de même, et il figurait, quelquefois, au théâtre des Batignolles, bien qu'il n'eût plus besoin d'elle, ni de son théâtre.

Chaque semaine, le joli garçon recevait d'une source inconnue, tantôt par la poste, tantôt apportées par une femme étrange qui les déposait chez la concierge, des sommes rondelettes.

Avec tous ces éléments, on comprendra que les jeunes maîtres ne fussent pas d'une chaleur ardente pour entrer dans les combinaisons originales, techniques, mais dangereuses de la Terreur de Montparno. Ils admiraient Mathieu, leur grand homme ; ils le logeaient, ils le nourrissaient, ils l'abreuyaient ; quant à mettre en pratique ses leçons grandioses, on verrait !

La Terreur honorait le Môme-Goupin d'une amitié peut-être encore plus vive que celle qu'il gardait à son ancien élève, le Beau-Nénesse. Il avait reconnu en Eugène un esprit alerte, lumineux, et il lui présageait un grand avenir.

Or, ce soir-là, vers quatre heures, Mathieu, qui, pour la première fois, se risquait au dehors depuis l'affaire du boulevard Rochechouart, voulut bien accepter un apéritif d'Eugène, et les deux amis s'installèrent, malgré la bise hivernale, à la terrasse d'un café, avenue de Clichy.

Déjà, ils absorbaient leur troisième verte : ordinairement, sous l'action de la première, le géant devenait gai ; à la seconde, son rire se fondait en une mélancolie silencieuse ; la troisième le rendait confiant et bavard. Mais, malheur à celui qui lui versait la quatrième absinthe<sup>2</sup> ! Brusquement, la Terreur de Montparno voyait rouge.

1. Clients. 2. Liqueur alcoolique de couleur verte.

Le Môme-Goupin connaissait l'échelle apéritive et, c'est pourquoi, tout en se ménageant lui-même, il amena Mathieu au troisième verre, histoire de lui délier un peu la langue :

– Alors, comme ça, père Mathieu, avant d'être Terreur, vous avez été domestique ?

– Oui, le Môme... Je fus domestique, mais un larbin huppé, avec des culottes courtes et des bas de soie blanche !

– Ah ! mince !... chez un banquier ?

– Mieux que ça chez un marquis !

– Et pourquoi qu'il vous a balancé, votre marquis ?... Vous barbotiez ?

– Il ne m'a pas balancé... au contraire !... Il m'a allongé dix mille balles pour épouser une gonzesse qui avait une gosseline<sup>1</sup>...

– De lui, pour sûr, la gosseline ?

– De lui ou pas de lui, c'était kif-kif<sup>2</sup>, puisqu'il accouchait du pognon.

– Et vous avez marché ?

– Du pied-gauche, devant le maire, le curé et toute la sacrée boutique !

– Tout ça ne me dit pas comment vous êtes devenu Terreur ?

– Il est rien curieux, ce moucheron ! fit aimablement le colosse, en tapant sur l'épaule d'Eugène.

– C'est que je m'intéresse à vous, mon vieux père !

– Eh bien, voilà : d'abord, j'ai commencé par boulotter en cinq secs, les talbins<sup>3</sup>, les brillards<sup>4</sup> et les sigues<sup>5</sup> du marquis.

– Turellement... Après ?

– Après, il n'y a plus eu le rond à la piaule (maison), et comme ma daronne<sup>6</sup> était gironde<sup>7</sup>, j'ai voulu la lancer.

– Comme de juste !... Et, elle a fait de la rouspétance ?

– Pour sûr, et ce qu'elle en a reçu des gnons ! Mais ça n'a pas pris... Alors, je me suis tiré. J'ai grinché... j'ai cambriolé... j'ai escarbouillé, grande Terreur, jusqu'au jour où nous avons été pigés<sup>8</sup> à Montparno ! V'là l'histoire !...

– Et votre ancien maître, le marquis, vous n'êtes jamais retourné le voir ?

– Si, mais il m'a fait flanquer à la porte par mes anciens collègues... C'est égal, quand vous voudrez vous décider, toi, la Vrille, la Betterave, Boule-au-Dos, et ce clampin de Beau-Nénesse, nous visiterons son hôtel, à M. le marquis !... Ça sera une bath<sup>9</sup> affaire !

Le Goupin ne l'écoutait plus, et, monté sur sa chaise, il criait à un promeneur longeant l'autre trottoir :

– Ohé ! Boule-au-Dos ! Ohé vieux frère !... Viens donc ? Pi... ouit !...

Le domestique de Brantôme accourait.

– Une verte, Julien ? offrit Eugène.

1. Jeune enfant. 2. Identique. 3. Billets de banque. 4. Pièce de 20 francs. 5. Billet de 20 francs. 6. Mère. 7. Belle femme. 8. Attrapés. 9. Agréable.



– Oui, mais sur le pouce<sup>1</sup>, je suis pressé.  
 – T'es toujours chez ton sculpteur ?  
 – Toujours ; mais ça ne marche pas, à la boîte ! Oh ! là ! là ! quelle gueule il fait, depuis quelques jours, M. César !  
 – Qu'est-ce qui lui prend ?  
 – Sais pas trop... À ce qu'il paraît... nous avons des histoires de femmes.  
 – Les femmes, pour les malins, c'est toute la lignante (la vie) ! observa philosophiquement l'hercule.  
 Boule-au-Dos, qui avait absorbé debout son absinthe, reposa le verre sur la table :  
 – Dis donc, Môme, tu peux me rendre un service ?... là... un vrai ?  
 – Y a-t-il de la galette ?... Sans la galette, je ne marche pas.  
 – Vingt-cinq louis à partager !  
 – Chouette !... Va, mon frère.  
 – Tu connais M<sup>lle</sup> Fleur-de-Paris ?  
 – La maîtresse de M. Brantôme ? C'te bêtise ! Elle demeure dans ma maison !  
 – C'est fini avec le bourgeois... Elle ne met plus les pattes à l'atelier... et ça me gêne !  
 Le lanceur de la Vrille répondit, goguenard :  
 – Est-ce que tu y songerais ? Vrai, t'es assez gentil pour ça, avec ton boulet de canon dans l'échine.... Laisse-moi-z'y toucher. On dit que ça porte bonheur !  
 – Zut ! Si tu ne dois pas être sérieux, je me tire ! fit Julien, vexé.  
 – Fâche pas et jaspine<sup>2</sup> ?  
 – Alors, écoute bien. Tant que M<sup>lle</sup> Fleur-de-Paris venait à l'atelier, je pouvais lui faire des propositions et lui glisser des billets. Aujourd'hui, plus mèche ! Mais, toi, qui la rencontres tous les jours...  
 – Nisco<sup>3</sup> ! Je connais Fleur-de-Paris ; elle m'enverra dinguer<sup>4</sup>, comme une chiffè !  
 – C'était son genre avec moi. Dis, en t'y prenant bien, tu pourrais en toucher un mot à la mère. Elle n'a pas le rond, la dabe<sup>5</sup>, et, si tu lui annonçais que le type est millionnaire, elle donnerait peut-être de bons conseils à la fille... et alors... vive le pognon !  
 Eugène haussa les épaules :  
 – Tu es une tourte, Boule-au-Dos !... M<sup>lle</sup> Fleur-de-Paris a connu M. César Brantôme, possible, sûr même ! mais c'est parce qu'elle l'aimait d'amour, et la maman ignore... Elle aime bien mieux turbiner toute la journée pour gagner quelques ronds, en traînant sa charrette d'oranges, que de vendre la gosseline, quand ça devrait lui rapporter des millions, M<sup>me</sup> Lagneau !

1. Debout. 2. Parle. 3. Rien, zéro, néant. 4. Congédier quelqu'un brusquement. 5. Mère.

Dressé, l'œil en feu, la Terreur de Montparno avait empoigné les deux bras du Goupin, et le secouant, il hurlait :  
 – Comment dis-tu qu'elle s'appelle, la marchande d'oranges ?  
 – M<sup>me</sup> Lagneau. Lâchez-moi !  
 Mais, l'autre le secouait toujours :  
 – Elle a un petit nom... un nom de baptême ?...  
 – Oui... Catherine !... glapit le Môme. Lâchez-moi donc ?  
 – Et sa fille, celle que vous nommez Fleur-de-Paris, comment s'appelle-t-elle ?  
 – Georgette.  
 Mathieu vociféra :  
 – Ce sont elles !... Nom de D... ! Ce sont elles ! Ce sont bien elles ! Tu savais qu'elles demeuraient dans ta maison, et tu ne m'en as rien dit ?... Ah ! rossard<sup>1</sup> ! Ah ! crapule !  
 Et soulevant brusquement Eugène, il l'envoya rouler sur le trottoir, au milieu des rires des consommateurs et des passants arrêtés.  
 Puis, frappant sur la table :  
 – Garçon, une verte carabinée, et nom de D... ! plein mon verre !  
 Boule-au-Dos s'était éclipsé ; le Môme-Goupin se releva, un peu meurtri, et se dirigea, sans rancune, vers la Terreur de Montparno :  
 – Encore une verte, mon vieux père ?... Vous êtes donc maboul ? Vous savez bien que quand vous êtes bu, vous devenez fou, que vous voyez rouge ?  
 – Et si je veux devenir fou ? Et si je veux voir rouge ? Qu'est-ce que ça peut te f... à toi, espèce d'andouille ? rugit Mathieu. Allons, cavale-toi, ou j'aurai tes tripes !  
 Dans l'impossibilité de faire entendre le moindre raisonnement à cette brute, le jeune souteneur régla les consommations, partit, les mains dans ses poches, la cigarette aux lèvres, et Mathieu, demeuré seul, engouffra son absinthe.  
 À un moment, s'il avait dressé la tête, la Terreur de Montparno, au lieu de laisser son regard farouche errer et se perdre, il aurait vu, sur la chaussée, une femme de quarante ans, aux cheveux noirs, qui, l'échine courbée, le front en sueur, malgré la bise glaciale, poussait devant elle une petite voiture pleine d'oranges.  
 L'humble marchande remonta, dans la nuit hâtive et lugubre, la côte de l'avenue, offrant, d'une voix épuisée, sa marchandise, docile aux agents qui l'obligeaient à continuer son chemin.  
 Cependant, Catherine Lagneau ne paraissait ni triste ni malheureuse, et, même, elle souriait à la pensée que, dans quelques instants, là-bas, chez elle, rue du Mont-Cenis, elle trouverait sa fille, et que, pendant deux bonnes heures, elle pourrait en dînant, et en faisant le ménage,

1. Mauvais compagnon.

causer avec Georgette, avant de reprendre, jusqu'à minuit, le dur travail.

Arrivée rue du Mont-Cenis, elle remisa sa voiture dans la cour, sous un hangar, pour lequel elle payait une petite redevance à la concierge, M<sup>me</sup> Adélaïde Turot, et, vaillante, elle gravit les étages.

Fleur-de-Paris, rentrée depuis un quart d'heure de son magasin de modes, dressait le couvert.

Au bruit de la clé grinçant dans la serrure, elle abandonna son ouvrage et bondit dans les bras de Catherine qui entra :

– Bonjour, mère chérie ! Bien fatiguée, n'est-ce pas ?... Viens vite te reposer !...

Elle obligea M<sup>me</sup> Lagneau à s'asseoir dans l'unique fauteuil de la salle à manger, un vieux fauteuil d'acajou et de reps<sup>1</sup> vert, et prit place en face d'elle, sur une chaise de paille.

– Voyons, maman, dit Georgette, respectueuse et tendre, pourquoi t'obstiner à peiner comme une esclave ?... Tu sais que cela me fait du chagrin... beaucoup de chagrin...

– Parce que je ne suis pas encore d'âge à me reposer, mignonne, répondit Catherine, souriante, et, puis, je ne veux pas être à ta charge.

– Mais je suis riche, maman, très riche ! Tiens, regarde ? Voici encore cinquante francs, ma paye de la quinzaine, qui vont aller rejoindre les deux cents francs d'économies dans l'armoire !

– Et qu'il faut garder précieusement, Georgette, pour ton trousseau !

– Mon trousseau !... Quel trousseau ?

– Dame ! Il me semble que tu n'as pas l'intention de coiffer ma patronne, sainte Catherine<sup>2</sup> ?

Un nuage assombrissait la jeune fille :

– Je ne me marierai jamais ! Nous sommes trop heureuses... depuis que... Mais à quoi bon penser à cela !

M<sup>lle</sup> Lagneau alla serrer l'argent dans la chambre voisine, et comme elle revenait vers sa mère, un coup rudement frappé à la porte d'entrée, fit tressaillir les deux femmes.

Elles se regardèrent, pâlistantes ; on eût dit, que ce coup, ce coup isolé, impérieux, brutal, avait à leurs oreilles et à leur pensée, une vibration prophétique et sinistre.

Il y eut un moment de silence, et les heurts se précipitèrent à l'extérieur.

Une voix avinée, une voix qu'elles reconnurent aussitôt, beuglait :

– Allez-vous m'ouvrir, oui ou non, les gonzesses ?... Je sais que vous êtes là ! La portière me l'a dit... Ouvrez, ou j'enfonce !

– Lui mon Dieu ! murmura Catherine, glacée de stupeur, et incapable de faire un pas.

1. Étoffe utilisée pour l'ameublement. 2. Fête traditionnelle, le jour de la sainte Catherine, pour les jeunes femmes de vingt-cinq ans qui ne sont pas encore mariées.

– Du courage, mère, je t'en supplie, du courage ! dit, tremblante, la maîtresse sacrifiée de César.

Les imprécations redoublèrent au dehors. Il n'y avait pas à hésiter ; il fallait ouvrir, car, déjà, la Terreur de Montparno, à l'aide d'une pince-monseigneur<sup>1</sup>, essayait de forcer la porte.

Repoussant sa fille dans le fond de la pièce, la marchande d'oranges ouvrit et recula devant le colosse.

– Enfin, vous v'là ! glapit Claude Mathieu, qui s'avancait vers les deux femmes, armé de son instrument de cambrioleur. Il y a assez longtemps que je vous cherche dans *Pantruche* (Paris)... Je vous retrouve... On va rigoler...

Il saisit par le poignet le bras de sa femme :

– Pas de rouspétance !... Je n'ai pas le temps de poser ici... Où est ton père<sup>2</sup> ?

– Misérable ! misérable ! gémissait Catherine, tu n'es donc pas encore au bain ?

Georgette intervint pour dégager sa mère.

L'ivrogne eut un gros rire, et entre ses hoquets, lâchant la malheureuse, il se laissa tomber dans le grand fauteuil :

– Ah ! on reprend son nom de demoiselle... histoire de dérouter Bibi ? C'est pas aimable ! Mais, me v'là, et nous allons arranger nos affaires en douceur ! Et, dédaigneux, à sa femme :

– T'es donc marchande d'oranges, à présent, la daronne ? C'est un sale turbin<sup>3</sup> !

– Vous m'avez fait tant pleurer, dit Catherine, que mes yeux ne voyaient plus assez clair pour raccommode la dentelle...

La Terreur de Montparno promenait ses regards sur le mobilier de la salle à manger, un mobilier très propre, presque neuf, qu'à force d'économies et de privations de toutes sortes, les deux laborieuses étaient parvenues à se procurer :

– Eh ! eh ! il paraît que ça ne va pas mal les affaires ?... C'est chouette, Je connais un vieux copain qui me donnera au moins deux cents balles de toute cette bricole !... On verra ça, un autre jour... Pour le quart d'heure, c'est de l'argent, c'est tout le père qu'il y a dans la boîte que je veux... tout... tout !...

Puis, animé d'une nouvelle idée, en regardant Georgette :

– Avance, la gosseline ? T'as donc pas de palpitant<sup>4</sup> que tu ne viens pas embrasser ton père ?

Résolue, la marchande d'oranges se dressa entre Fleur-de-Paris et le colosse :

– Vous savez bien, misérable, que cette enfant est la mienne, et non pas la vôtre !

1. Levier court, aux extrémités aplaties utilisé notamment par les cambrioleurs.

2. Argent. 3. Travail contraignant. 4. Cœur.

– Ta ! ta ! ta ! Du chiquet ! Tu dis ça, parce que tu l’as pondue avant le conjungo<sup>1</sup> ?... La Georgette est... ma fille... par notre mariage. Elle est à moi... Je la réclame, et tant pis si ça te défrise !

Et à Georgette :

– Amène-toi ici, Fleur-de-Pantruche !... Sais-tu que tu es devenue bougrement gironde ? Nom d’un chien, c’est une rente pour un père, une gosseline pareille !... Faudra voir... oui, faudra voir !

Georgette écarta sa mère et marcha vers la Terreur de Montparno :

– C’est notre argent que vous êtes venu chercher ? Je m’en vais vous le remettre !... Vous êtes le dernier des infâmes, le plus méprisable des voleurs !

Claude Mathieu éprouva un moment de trouble à la parole si virile de la jeune ouvrière, mais, déjà, il relevait sa tête fauve de monstre :

– On n’est pas voleur parce qu’on demande ce qui vous appartient ! Et, tout ce qui est ici est à moi, entends-tu, la gosseline, oui tout, l’argent... les meubles, le linge et le reste du fournement<sup>2</sup> !... La loi est la loi !... Vive la loi ! Hors d’elle-même, Catherine éclata :

– Va-t’en ! Oh ! va-t’en !... ou je ne reculerai devant aucun scandale ! Je crierai, j’appellerai les voisins... qui te chasseront d’ici comme une bête malfaisante !

Debout, il brandissait sa pince-monseigneur :

– Appelle donc les voisins que je les crève !... Et pourquoi pas le Quart-d’Œil<sup>3</sup>, tout de suite ? Va le chercher, le Quart-d’Œil !... Il n’a rien à voir dans mes affaires, et je le crèverai comme les autres ! Je suis le maître ici, et mort aux vaches !

Fleur-de-Paris venait d’entrer dans la chambre voisine, et elle en ressortit, portant à la main une tirelire de terre verte où cliquetaient des pièces d’or.

– Prenez, dit-elle, au vieux chenapan, c’est tout ce que nous possédons, mais, si vous avez encore un peu de pitié, éloignez-vous, et respectez notre douleur, nos larmes et nos efforts nouveaux ?

Autant aurait valu parler de pitié à M<sup>me</sup> Barbe-Bleue ou à une hyène. Il arracha la tirelire des mains de Georgette et la brisa contre la table. Une douzaine de louis s’en échappaient, dont quelques-uns roulèrent sur le sol ; il les ramassa, et après les avoir glissés dans sa poche :

– C’est tout ?

– Oui, c’est tout ! répondit fermement Georgette.

– Tu le dis, mais c’est peut-être une blague... Je vais visiter les chambres...

Claude Mathieu se dirigeait vers la pièce voisine, M<sup>me</sup> Lagneau lui barra le passage :

– C’est la chambre de ma fille... Vous n’entrerez pas !

1. Mariage. 2. Objets et accessoires. 3. Commissaire de police, gendarme. 4. Policiers.

Il leva encore et plus tragiquement sa pince-monseigneur sur le front de la ménagère :

– Allons, place, ou je t’écrabouille !

Georgette se mit entre eux, avec la peur d’un crime, et le bandit passa. Alors, fou de cette folie que lui donnait l’alcool, il parcourut le logement, forçant l’armoire à glace, fouillant les tiroirs, saccageant les meubles, pendant que Georgette et sa mère le suivaient, hébétées, larmoyantes : elles le virent s’emparer d’une montre en or, de quelques bagues sans valeur, d’un médaillon appartenant à la jeune fille ; ensuite, il noua dans un drap arraché au lit une petite pendule de cheminée, du linge, un manteau, des robes, des couverts de ruolz<sup>1</sup>, et chargeant le paquet sur son épaule, il les salua en ces termes :

– Pas adieu, au revoir, les gonzesses !... Je reviendrai pour les meubles... J’aurai pas beaucoup de chemin à faire... je loge chez des aminches<sup>2</sup>, dans la maison !... Quant à toi, Fleur-de-Pantruche, il y a, à ce qu’on m’a dit, un vieux douillard<sup>3</sup> qui te reluque<sup>4</sup>... et nous verrons...

Seule avec Georgette, Catherine manqua de défaillir.

Elle n’entendait plus rien, elle ne voyait plus rien, elle ne comprenait que la grandeur de son désastre.

À genoux devant sa mère, Fleur-de-Paris essayait de la reconforter par de douces paroles, mais la marchande d’oranges hocha tristement la tête :

– Fuir ? Fuir encore ?... À quoi cela nous servirait-il ? Tu vois bien que partout où nous sommes il sait nous retrouver ?

– Et le divorce, maman ? Pourquoi ne demandes-tu pas le divorce ?

– Oui... le divorce... J’y ai songé au divorce !... j’ai même commencé les démarches utiles mais pour une pauvre femme comme moi, c’est toute une affaire... les avocats, les avoués, les juges, ce temps pendant lequel il fallait gagner mon pain, le tien, ma Georgette !... Pour divorcer, il faut de l’argent, et je n’en avais pas ! Les jours se sont écoulés. Je croyais le bandit disparu pour toujours, et le voilà qui reparait !... Il habite notre maison, et, à chaque instant il peut revenir, plus terrible... Et personne... personne pour nous défendre !

D’une voix hardie, Georgette répliqua :

– Tu te trompes, mère, il y a quelqu’un dont c’est le devoir !

– Qui, mon enfant ?

– Celui qui, après t’avoir perdue, t’a forcée d’épouser Claude Mathieu !... mon père !

– Nous adresser à lui ? Jamais !

– Pourquoi ?

1. Alliage à base de cuivre argenté ou doré. 2. Amis. 3. Homme riche. 4. Regarder avec convoitise.



– Ne me fais pas regretter, mignonne, d’avoir eu assez de confiance en toi pour te raconter ma vie entière...  
 – Tu m’as tout dit de ta vie, maman, excepté le nom de celui qui a commis le crime – car c’est un crime ! – de te donner à un tel homme ?  
 M<sup>me</sup> Lagneau hésita et répondit :  
 – À quoi bon, maintenant... Il est mort...  
 – Est-ce bien sûr ?... Tu gardes le silence... Eh bien, s’il est mort, je connais, moi, un homme bon, généreux, loyal, qui saura nous protéger !  
 – Toi... Georgette ?  
 – Oui, moi ! Ne pleure plus, maman, et espère !  
 C’est avec une conviction ardente, presque religieuse, que Fleur-de-Paris articula ces derniers mots : elle pensait à César, à son dieu de beauté, de courage et d’amour, auquel elle s’était donnée, vierge, auquel elle s’était sacrifiée, aimante encore, et qui les protégerait contre le brigand.

Le lendemain, Georgette sonnait à l’atelier de Brantôme.

Julien, dit Boule-au-Dos, vint lui ouvrir, très joyeux.

– M. César est-il là ? demanda Fleur-de-Paris.

Il y est sans y être, c’est-à-dire qu’il ne reçoit personne...

– Il me recevra, moi.

– Pas plus vous qu’une autre, mademoiselle Fleur-de-Paris... Le patron a trop peur qu’on s’aperçoive de son chagrin.

– Du chagrin... M. César ?

– Et un grand, je vous assure ! Le maître ne mange plus, ne boit plus ; c’est à peine s’il travaille, et, toute la nuit, je l’entends se promener dans sa chambre !

Georgette se précipitait sur la porte, communiquant de l’antichambre, où se trouvait Boule-au-Dos, à l’atelier du sculpteur.

Le mauvais domestique l’arrêta :

– Avez-vous pensé au vieux monsieur, chère demoiselle ? Rien ne vous empêche de marcher, puisque tout est fini entre vous et M. Brantôme ?

Fleur-de-Paris, malgré le bossu, arriva chez l’artiste.

César en longue blouse blanche, était assis sur un escabeau, avec, devant lui, son groupe : *Le Jugement de Paris* (fin-de-siècle) ; il tenait à la main son ébauchoir<sup>1</sup>, mais cette main demeurait inerte ; l’amoureux d’Ève paraissait plongé en une rêverie angoissée, et Georgette observa combien il était changé, combien il était maigre et pâle.

Cependant, le jeune artiste sourit à son ancienne maîtresse :

– Ah ! te voilà, Fleur-de-Paris ? Tu as bien fait de venir... Je suis content de te voir !

1. Outil de sculpteur en forme de palette servant à ébaucher la terre ou la cire.

– Ah ! mon ami, si je t’avais su malheureux, je serais accourue tout de suite !

Ils échangèrent un fraternel baiser, et César hasarda :

– Qui t’a dit que j’étais malheureux, ma belle ?

– Je le devine à ton visage... à tes yeux rouges... qui ont pleuré ! Ah ! César, si j’étais assez heureuse pour t’être utile à quelque chose !

– Non, mon amie. Je suis lâche, je suis ridicule, je suis idiot... je me fais pitié à moi-même !... Ne parlons plus de moi, je t’en prie... Parlons de toi, ma vaillante ?

Elle s’assit près de lui, sur un pouf de vieux velours de Gênes, et maintenant, elle n’osait plus dire l’objet de sa visite. Il lui semblait que son chagrin s’effaçait devant cette immense douleur.

Puis, à l’évocation de sa mère, le courage lui revint d’implorer la protection de Brantôme :

– Alors, tu es content de ma visite, César ?

– En peux-tu douter ?

– Moi aussi, va ! J’avais pourtant juré de ne plus entrer chez toi... Bien que je sois heureuse, oh ! très heureuse de te voir, ça me fait en même temps... du mal !... Je t’aime toujours, moi... peut-être encore plus... qu’avant !... Et... tu comprends ?... Mais le passé est mort... J’en ai un beau rêve... Voilà tout !... Si je me risque aujourd’hui... c’est que j’ai pensé que toi, si bon, tu ne refuserais pas de nous venir en aide... à ma mère et à moi...

– Je suis presque riche, en ce moment, déclara l’artiste... On m’a payé le buste du général Le Corbeiller... J’ai là cent louis, et je te les offre de grand cœur... Je vais te les remettre...

– Oh ! César ! se récria Fleur-de-Paris, peux-tu imaginer que ton amie des bons et des mauvais jours, que tu connais pourtant si bien, te demanderait un tel service ?... Écoute-moi, César, et juge si tu peux nous aider... nous protéger...

Georgette raconta au sculpteur la scène de violence qui s’était passée, la veille au soir, chez elle, et dit les liens unissant sa mère à Claude Mathieu.

Brantôme déclarait :

– On ne peut agir sur lui que par la peur... Je chercherai... Je trouverai, et, sois tranquille, Fleur-de-Paris, malgré tous les droits qu’il prétend exercer, nous le musellerons !... Le drôle doit avoir d’autres méfaits sur l’âme... Une de ces nuits dernières, j’en ai corrigé un dont le signalement répond assez à la mise et aux allures de votre ignoble visiteur...

Elle se levait ; il murmura :

– Tu t’en vas déjà, petite ?

La jeune ouvrière le regarda bien en face :

– Non, César ! Je ne m’en irai que lorsque tu m’auras dit pourquoi tu es malheureux, pourquoi tu souffres ?

Et, comme le sculpteur se taisait, elle osa :

– M<sup>lle</sup> Ève, n'est-ce pas, mon grand ?

– Oui... Ève ! gémit l'artiste.

– Cette demoiselle ne t'aime plus ?

– Si ; elle a pour moi une affection profonde...

– Eh bien, alors ?

– Mais elle est riche ; elle est millionnaire, et moi, je ne possède que mon ébauchoir, mon ciseau et mes quelques succès d'Exposition !

– Tu as demandé sa main, et la famille te l'a refusée ?

– La belle-mère m'a accusé tout haut... trop haut... de ne chercher à épouser M<sup>lle</sup> Le Corbeiller que pour son argent !

– Qu'est-ce que ça te fait, puisque ce n'est pas vrai ?... M<sup>lle</sup> Ève, qu'a-t-elle dit ?

– Elle a répondu à l'insulte qui m'était adressée, en mettant sa main dans la mienne.

Fleur-de-Paris cria :

– Bravo !... C'est bien, c'est très bien ce qu'elle a fait là !... Je devrais la détester... Elle m'a pris ton amour !... Et j'oublie !... Et je l'aime, et je voudrais la servir !... Alors, s'il en est ainsi, pourquoi ta tristesse ?

– Parce que devant une telle accusation que tout le monde... notre monde ne manquera pas de porter, à son tour... j'ai dû renoncer à devenir le mari de M<sup>lle</sup> Le Corbeiller...

– Mais, tu es donc fou ?

– Je ne suis pas fou ; je tiens à mon honneur !

– Et, qu'est-ce qu'il vient chercher là-dedans, ton honneur ?... Est-ce que tu n'es pas dix fois, cent fois plus riche que cette demoiselle ?... Et ton talent ?... Et ton génie ?... Et ton avenir ?... Ce n'est donc rien que cela ?... On dira que tu épouses M<sup>lle</sup> Le Corbeiller pour sa fortune ?... Eh bien, laisse dire, et épouse-la, tout de même !

César l'attirait sur sa poitrine. Elle se dégagea :

– La pauvre enfant doit se désoler... Il faut la prévenir... Où est-elle ?

– Au couvent des Dames de la Visitation, à Auteuil... Je l'ai appris du duc de Javerzac...

Fleur-de-Paris battait des mains :

– Au couvent des Dames de la Visitation ! Écris-lui, César, écris à M<sup>lle</sup> Ève, je me charge de lui glisser ta lettre... Ma patronne fournit les élèves, et j'ai mes grandes entrées en ce couvent d'Auteuil...

Et, bientôt, elle partit, avec la lettre de César.

## 4

– **ENTREZ ! PRONONÇA TIMIDEMENT ÈVE LE CORBEILLER**, en entendant frapper à la porte de la chambre qu'elle occupait, depuis quinze jours, chez les Dames de la Visitation, à Auteuil, une chambre coquettement meublée de pitchpin<sup>1</sup> verni et tendue d'étoffe à fleurs roses.

Sous les clartés de la lampe, elle vit apparaître, en sa robe de nuit, une petite et jolie blonde de dix-sept ans, l'œil noir, très audacieux, les lèvres vermeilles, la chevelure ornée d'un ruban de satin bleu.

– Comment, c'est toi, Suzanne... Tu as osé ?... dit, effrayée, la belle-fille d'Antonia.

L'autre eut un rire :

– Mais oui, j'ai osé !... Où est le mal ?... Je savais que tu n'étais pas encore couchée... et puis, pas de danger, ma belle !... Tous les soirs, nous nous réunissons, quelques intimes, chez l'une ou chez l'autre, entre la ronde de dix heures, et celle de minuit ; et les bonnes sœurs n'y voient que du feu !

M<sup>lle</sup> de Chandor ouvrit la porte, et les deux jeunes filles regardèrent le long couloir, pavé de dalles rouges et faiblement éclairé, de loin en loin, par des becs de gaz aux globes laiteux ; une cinquantaine de portes, celles des chambres des pensionnaires, donnaient sur ce corridor où, toutes les deux heures, la religieuse chargée de la surveillance passait, à moitié endormie, s'arrêtait, prêtant l'oreille ; et, après avoir constaté le repos général, s'évanouissait comme une ombre, avec un cliquetis de clés pendues à sa ceinture.

Alors, les portes s'entrouvraient, et des têtes mutines, noires, blondes, rousses, châtaines, interrogeaient l'horizon. Elles n'étaient pas endormies, celles-là, mais bien éveillées, au contraire, les jeunes personnes, dont l'aînée, M<sup>lle</sup> Elmire du Harnois, avait à peine dix-huit ans.

Par deux, par trois, elles s'esquivaient en jupon, en camisole ou en chemise, en pantoufles ou pieds nus, et filaient vers la chambre de l'une d'elles, pour y tailler des bavettes, en grignotant des gâteaux et des bonbons, toutes sortes de friandises arrosées d'eau claire que l'on allait tirer à la fontaine dont les robinets de cuivre brillaient sous la lumière affaiblie du gaz.

1. Bois résineux, à fond jaune veiné de brun rougeâtre.

Mais Suzanne de Chandor, l'inauguratrice de ces petites et récentes assemblées, « le mauvais démon », comme l'appelait M<sup>me</sup> Irénée des Anges, la Supérieure, avait, depuis quelque temps, introduit l'usage de l'anisette, et elle en apportait tous les dimanches soir, avec des paquets de cigarettes chipés à sa maman.

– Si on nous surprenait, Suzanne ? fit Ève, tremblante.

– Mon affaire serait nette, hein ?... On écrirait dare dare à M<sup>me</sup> la duchesse de Chandor que sa fille pervertit ses compagnes... Eh bien, ma chère, tout se bornerait à un sermon, car il n'y a pas de danger qu'on me renvoie dans ma famille, moi, comme on le ferait pour d'autres ! Papa est duc et ancien ambassadeur, voilà le hic !... Donc, ma belle...

Ève interrompit :

– J'ai peur, Suzanne... Va-t'en !

– Nous ne risquons absolument rien ! Du reste, dans quelques minutes, Elmire du Harnois et Germaine de Noirpré vont venir... et ce sera beaucoup moins grave...

– Moins grave, pourquoi ?

– Tu ne comprends pas ?

– Ma foi, non.

– Et tu ne te doutes même pas un peu... un tout petit peu ?...

– Du tout !

Suzanne haussait les épaules :

– Naïve enfant, on voit bien que tu es la fille d'un général... Tu as une candeur toute militaire !

Et, assise sur le lit, ses jambes pendantes, ses mignons pieds nus jouant avec ses mules :

– Ève, en attendant les autres, nous allons causer, ou plutôt je vais t'interroger et tu vas répondre...

– Encore des folies !

– Oh ! non, je suis sérieuse... Ma chère, tu m'intrigues, et je n'aime pas être longtemps intriguée...

– Je t'intrigue... moi ?

– De plus en plus !... Il y a quinze jours, n'est-ce pas, que tu es revenue au couvent ?

– Oui, quinze jours.

– Eh bien, depuis une quinzaine que je t'observe, que je t'étudie, que je t'analyse, je ne t'ai pas vue une fois sourire ?

– C'est que, probablement, j'ai des raisons pour cela, balbutia M<sup>lle</sup> Le Corbeiller.

– Tu t'embêtes à la boîte, dis-le ?

– Pas plus qu'ailleurs !

– Alors, tu es amoureuse... C'est clair !

M<sup>lle</sup> Le Corbeiller devint très rouge :

– Suzanne !... Suzanne !...

– Et après, quoi ?... Suzanne !... Suzanne !... Ce n'est pas la peine de piquer un fard !... Ève, tu es amoureuse, voilà !... Et, moi aussi, je suis amoureuse !... Et Germaine de Noirpré et Elmire du Harnois sont également amoureuses ! Nous ne nous en faisons pas plus de bile pour cela, et l'amour est un sujet de conversation inépuisable et très suggestif, ainsi que disait, du temps où on le voyait, mon cousin le duc Melchior de Javerzac... À propos, tu le connais, le Javerzac ?

– Non.

– Je t'en félicite... C'est ce qu'on appelle un petit crevé qui s'est ruiné avec les femmes.

Et, sautant du lit où elle étalait ses blondes grâces d'adolescente :

– Ève, comment est-il ton amoureux ? Brun, blond, châtain ?... A-t-il des moustaches ?

La porte, en s'ouvrant, évita à la belle-fille de M<sup>me</sup> Le Corbeiller l'embarras d'une réponse : Elmire du Harnois et Germaine de Noirpré se glissèrent dans la chambre.

Brune et de taille élancée, M<sup>lle</sup> du Harnois, la doyenne des élèves, une doyenne de dix-huit ans, avait en toute sa personne quelque chose d'un peu trop musclé et viril qu'accentuait encore un léger duvet estompant la lèvre supérieure ; elle était vêtue de son costume de nuit, ainsi que M<sup>lle</sup> de Noirpré, une blonde aux grands yeux bleus.

On ne voyait dans la chambrette d'Ève que deux chaises en bambou recouvertes d'étoffe pareille à celle des tentures : les nouvelles venues s'en emparèrent ; M<sup>lle</sup> de Chandor revint s'allonger sur le lit et alluma une cigarette.

Ève restait debout dans l'embrasure de la fenêtre, les yeux errants vers les jardins dont les arbres, dépouillés par l'hiver, s'étendaient jusqu'au mur de clôture, un mur blanc très haut, avec une petite porte sur une ruelle déserte. À droite, la chapelle du couvent dressait sa façade gothique, et ses vitraux, éclairés par la lampe de l'autel, allumaient les ombres d'un magique décor.

Mais le nocturne spectacle n'intéressait pas plus l'adorée de Brantôme que les visites des amies.

Pourquoi ces jeunes folles venaient-elles la déranger, à cette seule heure où elle pouvait librement pleurer, sans être en butte aux questions indiscrettes, au seul instant où, dans le recueillement, il lui était permis de songer à César ?... Pauvre César !

Comment lui annoncer sa retraite au couvent d'Auteuil ?... Il fallait pourtant l'en instruire ; il fallait qu'il apprît que si César renonçait à Ève, Ève ne renonçait pas à César, et qu'elle n'entendait pas qu'un

préjugé stupide, une misérable question d'argent, vînt à jamais briser leur bonheur.

Mais ce qui augmentait encore la tristesse d'Ève, c'est que, depuis son arrivée à Auteuil, et malgré une respectueuse lettre, le marquis Valentin de Beaugency, le vieil ami du général, son subrogé tuteur, à elle, le seul être qui, en dehors de Brantôme, l'aimât, n'était pas venu la voir et ne lui avait pas même donné de ses nouvelles. L'abandonnerait-il aussi, celui-là ? Oh ! non ! le gentilhomme avait toutes les délicatesses de l'esprit, toutes les générosités du cœur, et une désertion semblait invraisemblable.

Les rires des visiteuses tirèrent la jeune fille de ses songeries.

M<sup>lle</sup> de Chandor disait, en s'enveloppant béatement de la fumée d'une cigarette orientale :

– Et toi, Elmire, là, vrai, tu ne consentirais pas à te faire enlever par un amant ?

– Sais pas... répliqua l'autre. On ne me l'a jamais proposé...

– Oh ! moi, non ! déclara M<sup>lle</sup> de Noirpré.

Suzanne la toisa d'un regard dédaigneux :

– Toi, ma petite, tu n'arrives pas à la hauteur de la discussion... tu es bien trop gosse !

– Possible, que je sois trop gosse – mais je ne voudrais pas quitter Elmire... mon Elmire !

Elmire la rassura avec un baiser, et M<sup>lle</sup> de Chandor exposa :

– C'est justement ce que me demandait, l'autre jour, la petite Raymonde Viguéris, des « moyennes »... L'idée d'une séparation l'épouvante... mais ça ne fait rien, il n'aurait qu'un mot à dire, lui... mon bien-aimé... et tout de suite, en voiture, en bateau, en *sleeping-car*<sup>1</sup>, en automobile, je le suivrais au bout du monde !... Voilà !...

– Suzanne, intervint la fille du général, et ton père, et ta mère, tu n'y songes pas ?

– Est-elle naïve, cette Ève ?... L'est-elle ?... Allons, est-ce que tu imagines que j'irais leur raconter mes affaires, à mes parents ? Et puis, ma mère, la duchesse de Chandor, ça l'embête énormément de me voir grandir... ça la vieillit, et elle serait contente d'être débarrassée de sa fille qui la gêne ! Quant à papa, il est bien trop occupé avec ses cocottes<sup>2</sup> et son cercle... L'envolement de leur progéniture ne les inquiéterait guère...

– Ne parle pas ainsi ! Tu ferais croire que tu n'as pas de sens moral, ni de cœur !

– Sens moral ! Ignore, mais... le cœur... j'en ai, puisque je l'ai déjà donné trois fois...

– Trois fois ?

1. Wagon-lit. 2. Femmes légères entretenues par un homme riche.

– Oui, trois, sans compter les *flirts* légers. La première fois que j'ai aimé, j'avais douze ans... Oh ! un homme bête, mais beau... un dentiste chez lequel on m'avait menée pour me faire aurifier<sup>1</sup> une molaire... un Espagnol avec des yeux énormes.

– Et la seconde ? dit Elmire.

– La seconde, c'était l'année dernière... un artiste... le coup de foudre, pendant que l'artiste travaillait au buste de ma mère... j'en ai bien souvent rêvé, la nuit, de M. César !

– César ?... César Brantôme ?... éclatait, malgré elle, la belle-fille de la générale.

Suzanne, un moment étonnée, observa :

– Tiens ! au fait, tu le connais... Est-ce que, par hasard, vilaine cachottière, ça marche avec lui... les pures amours ?

Ève se taisait ; M<sup>lle</sup> de Chandor reprit gaiement :

– Oh ! tu peux l'aimer, va ! ça m'est bien égal, à présent que j'ai rencontré mon type... Nous en sommes à la correspondance et j'en ai plein mon armoire, de ses lettres !... Et quelles lettres ! M<sup>lle</sup> de Sévigné<sup>2</sup> n'en a jamais écrit de pareilles !... Nous en serons bientôt aux rendez-vous... Tout ira bien, avec Julie, ma femme de chambre... Un trésor, cette Julie !

– Et à quand l'enlèvement ? interrogeait la grande et voluptueuse du Harnois.

– Bientôt, ma chère !

Minuit sonnait à l'horloge du couvent d'Auteuil. Germaine sursauta :

– Entends-tu, Elmire, minuit ! Sœur Agnès va faire sa ronde...

– Alors, défilons-nous, Germaine... Viens-tu, Suzanne ?... Nous avons le temps...

– Dire que c'est défendu de s'enfermer dans les chambres ! gronda l'héritière de la duchesse de Chandor... Tant pis ! Je reste !... J'ai à causer avec Ève...

– Suzanne, tu n'y penses pas ? dit, avec stupeur, la fiancée de Brantôme.

– Ne crains rien !... Sœur Agnès n'y verra que du noir ! J'ai le truc !

Vivement, elle souffla la lampe, et la chambre ne se trouva plus éclairée que par un faible rayon lunaire glissant à travers les rideaux de la fenêtr.

Elmire et Germaine s'esquivèrent et l'on entendit la porte d'une chambre, d'une seule, qui se refermait à l'autre bout du couloir, avec un petit claquement de serrure.

M<sup>lle</sup> de Chandor ricana :

– Il paraît que nos amies ont, elles aussi, des choses intéressantes à se dire...

Et d'une voix plus douce, Suzanne hasardait :

– Veux-tu être mon amie, Ève ?

1. Obturer une dent avec de l'or. 2. Femme de lettres française (1626-1696).

– Mais je l’ai toujours été, Suzanne. Pourquoi cette question ?  
 – Parce que je voudrais que tu sois mon...  
 Ève se dressa :  
 – Voici Sœur Agnès qui passe !... J’entends les clés qui tintent à sa ceinture...  
 – Eh bien, laisse-la passer, et réponds ?... Veux-tu être mon amie ?  
 Un rayon de lune qui se dégageait des nuages pénétra dans la chambre, et l’adorée de Brantôme put voir, en cette clarté soudaine, le visage du jeune monstre.  
 – Va-t’en ! Va-t’en ! Suzanne... ordonnait M<sup>lle</sup> Le Corbeiller. Tu me fais peur !  
 Le cri de l’ange fut entendu à l’extérieur ; la porte s’ouvrit et Sœur Agnès entra.  
 Vêtue d’un costume de l’Ordre des Visitandines – robe, voile et bandeaux noirs, barbotte de toile blanche, croix d’argent – la religieuse paraissait avoir une quarantaine d’années.  
 Elle avait à la main la lanterne sourde qui lui servait à parcourir, en ses rondes nocturnes, toute la maison.  
 Lentement, elle dirigea le foyer de lumière d’abord sur Ève qui se tenait debout et tremblante au milieu de la chambre, ensuite vers Suzanne, toujours assise en la litée et souriant d’un petit air de défi.  
 Aucun muscle ne bougea en la figure de la religieuse ; Sœur Agnès commençait son interrogatoire :  
 – Pourquoi êtes-vous ici, mademoiselle de Chandor ? Vous connaissez pourtant mieux que personne le règlement sévère qui interdit à nos pensionnaires de se visiter entre elles ?  
 Puis, à Ève :  
 – Et vous, mademoiselle Le Corbeiller, comment se fait-il que vous ayez permis à M<sup>lle</sup> de Chandor de s’introduire dans votre chambre ?  
 Ève garda le silence et M<sup>lle</sup> de Chandor répondit, l’air gouailleur :  
 – J’avais à causer d’affaires sérieuses avec mon amie... J’ai frappé à sa porte... elle m’a dit d’entrer... et voilà !... Où est le mal ?  
 – Il est très grand, mademoiselle, et, quand ce ne serait que le ton sarcastique avec lequel vous me parlez...  
 Suzanne eut un balancement d’épaules :  
 – J’ignorais qu’il existât un langage particulier pour s’adresser à Sœur Agnès... Si vous avez à me punir, eh bien, inscrivez-moi sans phrases !... Mais, brisons là, je vous prie ?... Je suis habituée à vos punitions...  
 – Il en est une, suprême, que par votre inconduite qui est un perpétuel scandale, vous obligerez probablement M<sup>me</sup> la Supérieure à vous infliger !  
 – Je sais... On me renverra du couvent, peut-être ?

– On a reconduit dans leurs familles nombre d’élèves qui ne le méritaient pas autant que vous.  
 – Oui, mais moi... On n’aurait pas osé, et on n’osera pas !  
 – Et pourquoi donc, mademoiselle ?  
 L’interpellée descendit du lit, et, très droite, lança :  
 – Parce que je suis la fille du duc de Chandor, et qu’on est trop heureux de m’avoir ici... comme réclame !  
 Elle en imposait vraiment à Sœur Agnès, cette petite blonde, avec sa brève et hautaine parole et sa manière mutine de hocher la tête.  
 La religieuse balbutia :  
 – C’est bon, mademoiselle ! Rentrez dans votre chambre. Je ferai mon rapport à M<sup>me</sup> la Supérieure.  
 Suzanne avait repris son attitude ironique :  
 – Eh bien, moi aussi, je ferai mon rapport !  
 – Votre... rapport ?  
 – Parfaitement !... et il sera d’un poivré !... Je dirai à M<sup>me</sup> Irénée des Anges que Sœur Agnès est amoureuse de notre aumônier, l’abbé Dussutour !  
 – Oh ! c’est trop fort ! clama la religieuse, les bras en l’air, comme pour invoquer le ciel... Venez, mademoiselle !... venez, petite vipère !  
 M<sup>lle</sup> de Chandor avait raison, en prétendant qu’on y regarderait à deux fois avant de la renvoyer du couvent ; elle se sentait armée et abusait de sa puissance. Jamais plus affreuse créature ne franchit le seuil de l’honorable demeure ; orgueilleuse, mal élevée, rancunière, pervertie jusqu’aux moelles, ce démon infiltrait son venin dans l’âme et la chair de ses compagnes.  
 Et, cependant, Suzanne était recherchée, adulée par ces jeunes filles auxquelles elle narrait des histoires amusantes. Et si quelques-unes seulement se perdaient à son contact malsain et ignoble, presque toutes les grandes élèves, surtout les filles de bourgeois et d’industriels, de riches parvenus, s’enorgueillissaient d’avoir pour compagne une demoiselle dont le père était duc et qui voyageait, tous les dimanches, dans un magnifique équipage armorié.

Ce jour-là, dans le salon de réception, la Supérieure, M<sup>me</sup> Irénée des Anges, vêtue du costume de son Ordre, avec, autour du cou une chaîne d’or, retenant un crucifix d’émail, se tenait assise sur un fauteuil en chêne, sorte de trône surmonté de la croix évangélique.  
 Sœur des Anges aurait voulu en son établissement les règles implacables des anciens monastères ; mais le siècle avait marché ; il marchait encore, et elle se voyait contrainte de suivre la mode de la bienveillance.  
 On annonça :  
 – M<sup>me</sup> la générale Le Corbeiller !



La Supérieure, debout, sans faire un pas, attendit la visiteuse. Et, après avoir répondu aux hommages de la Barbe-Bleue, elle se rassit et lui indiqua un fauteuil :

– Vous désirez probablement voir M<sup>lle</sup> votre belle-fille, madame la générale, quoique ce ne soit pas encore l'heure des visites ?

– Oui, madame la Supérieure, mais, auparavant, et c'est pour cela que j'ai devancé l'heure réglementaire, je voudrais vous parler d'Ève ?

– M<sup>lle</sup> Le Corbeiller est ce qu'elle fut toujours, une jeune fille modèle, et nous n'avons ici que des compliments à lui adresser pour sa conduite, son travail et sa grande piété.

– Hélas ! sa grande piété n'empêche pas cette enfant, que je chéris, d'entrer en rébellion ouverte avec sa famille ! soupira la marâtre.

– En rébellion ?... Elle, si douce, si chaste, si craintive ?... Oh ! madame, vous m'étonnez !... Et pourquoi cette rébellion ?

– L'amour !

Ce mot eut le pouvoir de faire sursauter M<sup>me</sup> des Angès.

Elle répondit, sévère :

– Veuillez, madame, vous expliquer ?

– La malheureuse aime, ou croit aimer, au point de vouloir l'épouser, un homme indigne d'elle... Il est arrivé par je ne sais quel sortilège à l'éblouir comme un héros de mauvais roman... En réalité, c'est un artiste sans valeur, un libertin, un bohème, ne possédant ni sou ni maille, perdu de dettes, et dont la réputation est déplorable !... Il se nomme César Brantôme.

– Une jeune fille charmante, comme M<sup>lle</sup> Ève... riche comme elle, la fille d'un général illustre, épouser un artiste... un bohème ? s'écria la Supérieure des Visitandines, sortant de sa réserve ordinaire, mais ce serait l'abomination des abominations !

– J'ai signifié ma volonté à Ève, et il faudra bien qu'elle s'y soumette !

– Voilà donc pourquoi elle est revenue au couvent ?

– Oui, madame et chère Supérieure... Je lui destine un mari, un homme de notre monde, celui-là !... Et j'ai pensé, madame, qu'avec votre grande et légitime autorité, vous voudriez bien vous charger de faire entendre raison à cette petite nigaude...

Sœur Irénée répondit, très grave :

– Cette mission, je ne puis, ni ne dois l'accepter.

– Madame, sourit la veuve du général, quand je vous aurai dit le nom du jeune homme, vous vous montrerez moins rigide...

Les sourcils de la religieuse se froncèrent :

– Quel qu'il soit, madame, je ne me départirai jamais de la neutralité que j'observe toujours en pareille matière !

La générale se rapprocha de la nonne, et elle dit, de sa voix insinuante :  
– Même si celui dont je veux parler était le proche parent d'un homme capable de vous faire obtenir du gouvernement ce que vous ambitionnez depuis si longtemps ?

– Ministère des cultes... Un orgue !... Des ornements sacerdotaux pour ma chapelle ! s'écria, radieuse, Mère Irénée des Angès.

– Ce sont là des bagatelles dont je me charge... le jour où ma belle-fille épousera celui que je lui destine... Non, il s'agit d'autre chose, Mère... la croix... la croix d'honneur !

La Supérieure, un moment éblouie, venait de se ressaisir, et elle déclara, très humble :

– Une telle récompense à moi ?... Oh ! madame, j'en suis indigne !

– Vous la méritez, au contraire, plus que personne, et elle brillera sur votre poitrine quand Ève s'appellera la duchesse de Javerzac !

– De Javerzac ?

– Le duc Melchior de Javerzac est le neveu de la duchesse Berthe, et, par alliance, celui du duc Gaëtan de Chandor...

Irénée des Angès murmurait :

– En effet, ce jeune homme est un parti superbe pour M<sup>lle</sup> Le Corbeiller.

– Hélas ! dit Antonia, ce mariage ne se fera pas, puisque vos scrupules, que je comprends et approuve, vous empêchent de nous prêter votre concours !

– Serait-il bien efficace ?

– Votre autorité est immense sur ma belle-fille... Ève vous craint autant qu'elle vous vénère... Elle est très pieuse, et... en lui parlant au nom de la religion...

– Oui... une œuvre méritoire... de la détacher de ce mauvais sujet... de cet artiste...

– Et une bonne action... de l'amener à épouser le duc Melchior...

– Croyez-vous que j'aie des chances de réussir ?

– Je n'en doute pas !

– Eh bien, j'essaierai... J'en dirai aussi deux mots à l'abbé Dussoutour, son confesseur, et l'abbé nous sera très utile...

– Bravo ! dit la marâtre, pouvant à peine contenir sa joie.

– M<sup>lle</sup> Le Corbeiller connaît-elle le duc ?

– Non ; mais elle le connaîtra tout à l'heure... Il doit venir me retrouver ici, avec sa tante, mon amie, la duchesse de Chandor... On les présentera, et, ensuite, vous pourrez parler à ma belle-fille...

– Oui, je parlerai à M<sup>lle</sup> Ève, et je tâcherai de réussir... Je suis même sûre que je triompherai. Mais, n'est-ce pas, il ne sera plus jamais question entre nous de ce que vous m'offriez si généreusement ?... Je ne suis pas ambitieuse, et ce que je ferai, c'est au nom de la morale et de la charité chrétienne !

Lorsque la duchesse Berthe de Chandor et son neveu, le duc Melchior de Javerzac, après avoir été annoncés, entrèrent, la Supérieure les accueillit avec un sourire plein de promesses.

En bas, pour les élèves, c'était la récréation de trois heures, et les « grandes » se trouvaient réunies dans le préau d'hiver, sous la surveillance de Sœur Luce, une jeune blonde à la figure poupine, et de Sœur Véronique, blanchie sous le bandeau blanc à voile noir, et toujours aux aguets.

Trois par trois, selon l'usage, les pensionnaires se promenaient, en causant, filles raisonnables.

Suzanne de Chandor vint se joindre à un groupe dont faisaient partie Ève Le Corbeiller, Elmire du Harnois et Germaine de Noirpré.

Et, dame ! en ce jour réservé aux couturières et aux modistes, on se mit à parler chiffons, pendant que, tels des chants d'oiseaux, des cris joyeux arrivaient par-dessus le mur séparant la cour des moyennes et des petites de celle des grandes.

– Comment est garni ton chapeau, Suzanne ? demandait une brunette, fille d'un haut magistrat.

– Ma chère, tout ce qu'il y a de plus simple un oiseau de paradis multicolore sur velours rose...

– Toujours M<sup>me</sup> Gerbaud, avenue de l'Opéra, qui te coiffe ?

– Parbleu ! C'est la seule marchande, à Paris, ayant un peu d'originalité et de goût ! Une artiste, M<sup>me</sup> Gerbaud.

– Et on sait ce que ça coûte !

La voix chevrotante de la Sœur tourière<sup>1</sup> retentit :

– M<sup>lle</sup> Suzanne de Chandor... M<sup>lle</sup> Ève Le Corbeiller... chez M<sup>me</sup> la Supérieure !

– Vlan ! ça y est ! glapit la terrible Chandor... C'est pour l'aventure d'hier soir avec Sœur Agnès... Elle m'embête, Agnès, et je vais dire à M<sup>me</sup> Irénée des Anges que l'Agnès est amoureuse de l'abbé Dussutour !

– Suzanne, j'ai peur... bégayait l'adorée de César.

– De notre Irénée ?... Enfant !

– Oui... elle est si sévère, si imposante !

– Peur ! Toi, la fille d'un général ? Tu m'amuses !... Viens donc ! Elle ne te mangera pas !

– J'ai le pressentiment qu'il va m'arriver un malheur !

– Laisse-moi tranquille avec tes pressentiments, et suis-moi... Ne faisons pas attendre la plus Irénée des Anges !

Les deux jeunes filles traversèrent la cour et prirent l'escalier menant au grand salon.

Avec M<sup>me</sup> Barbe-Bleue se trouvaient, près de la Supérieure, la duchesse Berthe de Chandor et un jeune homme qu'Ève voyait pour la première

1. Religieuse qui s'occupe des relations avec l'extérieur.

fois, et que Suzanne reconnut tout de suite – son cousin germain, le duc Melchior de Javerzac.

– Tiens, maman ! dit M<sup>lle</sup> de Chandor, en allant, plutôt froidement, baiser la duchesse, après s'être inclinée, ainsi que sa compagne, devant Mère Irénée des Anges.

Et, la dextre tendue au cousin :

– Ah ! te voilà, Melchior ?... Je te croyais en Indochine ou en quelque autre pays barbare ?

– J'en reviens peut-être, fit le jeune viveur, avec un sourire gêné.

– Alors, le voyage ne t'a pas réussi, cher ! Là, vrai, tu as une mine... une mine !...

– Mademoiselle de Chandor ! articula, irritée, la Supérieure.

Mais Suzanne se moquait autant de Mère Irénée que des Sœurs Agnès, Luce et Véronique, et elle continuait, à mi-voix, à blaguer son cousin, comme elle disait, dans les « grands prix ».

Pendant ce temps-là, M<sup>me</sup> Le Corbeiller embrassait sa belle-fille, avec des envies folles de la mordre, et elle lui demandait, maternelle et onctueuse :

– Mon ange, tu te plais toujours au milieu de tes anciennes compagnes ?

– Oui, madame, beaucoup, répondit sèchement la victime.

Et d'un ton plus bas, presque à l'oreille du monstre :

– Oui, madame, beaucoup... et je n'en sortirai que pour épouser César ! M<sup>me</sup> Barbe-Bleue réprima sa fureur et dit tout haut, charmante :

– Mais tu n'as pas encore embrassé la duchesse Berthe... À quoi donc penses-tu, mon enfant ?... Allons, va vite !

Ève tendit son front à la mère de Suzanne, qui l'effleura de ses lèvres. Ma chère Ève, minaudait la duchesse Berthe, permettez-moi de vous présenter mon neveu, le duc Melchior de Javerzac. Il est, j'en suis certaine, très heureux de faire votre connaissance.

– Mais comment donc ! mais comment donc !... fit l'ami de Zozo Pattes-en-l'Air.

Et debout, comme mû par un ressort, la tête baissée, puis, *illico*<sup>1</sup>, levée, avec ce déhanchement à la mode qu'il pratiquait en automate :

– Très honorée, mademoiselle, et véritablement très heureux...

M<sup>lle</sup> Le Corbeiller le gratifia d'une simple inclinaison de tête et marcha vers la Supérieure, toute craintive et déroutée.

Vraiment, elle éprouvait, en regardant le mauvais gentilhomme, la même impression que si elle eût rencontré, sur son chemin, un crapaud ou un reptile ; mais elle le vit si malingre, avec ses cheveux d'un blond fadasse, ses yeux bridés de noctambule, sa pauvre poitrine étriquée sous un irréprochable *smoking* ; elle l'entendit tousser et râler

1. Aussitôt.

si douloureusement que, déjà, sa répulsion initiale se fondait en une sorte de pitié, la pitié des bons pour tout ce qui est chétif et souffrant. Tout à coup, l'image de César lui apparut, radieuse, et, par cette intuition des choses futures qui la fit revenir du théâtre au moment précis où Antonia assassinait le général, Melchior se dressa devant elle comme un danger inconnu, mais effroyable, mais certain, et il lui sembla qu'il venait là pour entrer dans sa vie et ajouter à ses malheurs. Antonia se méprit sur les sentiments tumultueux de sa belle-fille ; elle imaginait le « coup de foudre » en l'honneur de Melchior.

Cependant, elle ne voulut pas prolonger l'entrevue et, après une conversation banale, elle donna le signal du départ.

La Supérieure reconduisit ses visiteurs jusqu'à la porte du salon ; et, comme Ève et Suzanne s'éloignaient à leur tour, elle ordonna :

– Restez, mademoiselle Le Corbeiller !... Vous pouvez vous retirer, mademoiselle de Chandor !

– Sourcils froncés, lèvres pincées... signal d'orage ! put glisser, avant de partir, Suzanne à son amie... Tiens-lui tête... Elle « canera<sup>1</sup> » !

Et saluant M<sup>me</sup> des Angès, d'une révérence où il y avait autant d'ironie que de respect, la jeune folle disparut.

– Fermez la porte, mon enfant, dit Irénée, et venez près de moi ; j'ai à vous entretenir de choses graves...

Ève exécuta l'ordre et demeura debout, en face de la « chère Mère », qui se rassit dans son grand fauteuil.

M<sup>me</sup> des Angès, les yeux sur sa pensionnaire, attaqua, glacée :

– Mon enfant, une des plus grandes vertus chez l'être humain, c'est la sincérité, et, j'ose espérer que vous me répondrez d'une manière loyale et sans hésitation... Vous avez vu ce jeune homme, M. le duc Melchior de Javerzac ?

– Oui, ma Mère, je l'ai vu, déclara, étonnée, la fiancée de César.

– C'est un gentilhomme qui appartient à la plus grande aristocratie de France, et je suis heureuse d'être chargée de vous apprendre que votre famille vous le destine comme époux.

M<sup>lle</sup> Le Corbeiller cria :

– Jamais !

La Supérieure la toisa d'un méchant regard, et, toujours calme :

– Vous avez dit : « Jamais », je crois, mon enfant ?

– Jamais ! répéta Ève, à qui sa détresse donnait du courage.

– Je tenais à vous le faire redire... Vous oubliez donc que la désobéissance à ses parents est un des péchés les plus graves que puisse commettre une jeune fille, un péché que Dieu punit avec une grande sévérité, lui qui a dit, en ses commandements : « Tes père et mère honoreras » ?

1. Avoir peur, reculer devant le danger.

– Les parents ne doivent pas vouloir le malheur de leurs enfants, ma chère Mère, et, du reste, hélas ! je n'en ai plus, de parents !

– L'honorable dame qui sort d'ici, M<sup>me</sup> Le Corbeiller, les représente sur la terre ! Vous lui devez obéissance, et je regrette d'être obligée de vous le rappeler !

La jeune fille, éplorée, joignit les mains :

– Oh ! ma Mère, ma très chère Mère, si vous saviez !...

– Je sais tout !... Je sais qu'un autre homme, un homme indigne, a jeté le trouble dans votre esprit, mais je suis là, moi, par la grâce du Christ et de la Vierge, pour vous ouvrir les yeux !

– Indigne... lui, César... lui que mon pauvre père aimait et adorait ?

– Votre père, si ce que vous dites est vrai, a été trompé par lui comme vous l'avez été vous-même... Mes renseignements sont exacts, positifs !

L'adorée de César se redressa, vibrante :

– On a menti !

– Vous êtes devenue bien hardie, mademoiselle, pour élever la voix devant votre Supérieure, et opposer votre inexpérience d'enfant aveuglée à la maturité de sa raison !... Vous n'avez pas gagné depuis votre sortie du couvent, et il ne fallait pas y rentrer, si vous ne pouvez immoler votre esprit de révolte !... Vous y êtes maintenant ; j'ai charge d'âme... Mais j'ai pitié de votre faiblesse, et, au lieu de sévir, je veux bien condescendre à discuter avec vous... Je suis sûre que vous reconnaîtrez votre erreur... L'avenir s'ouvre devant vous avec toutes les conditions nécessaires au bonheur passager de la vie... M. le duc Melchior de Javerzac sollicite l'honneur d'être votre époux ; c'est un homme de votre monde, je dirai même d'un rang plus élevé que le vôtre, si les vertus paternelles guerrières ne valaient la meilleure des aristocraties... un gentilhomme qui ne cherche pas comme l'autre à accaparer votre fortune... Il vous fait duchesse ! Il vous rendra heureuse et vous hésiteriez ?... Ah ! mon enfant, séchez ces larmes et redevenez vous-même ; relevez la tête hautement comme il sied à la fille de l'illustre général Le Corbeiller et dites-moi que vous consentirez à devenir duchesse ?

Hors d'elle-même, la martyre eut une parole audacieuse, mais l'image de l'aimé, de son César, rayonnait à son esprit et l'encourageait à la résistance :

– Madame, quel intérêt avez-vous donc à me torturer ainsi ?

Elle ne savait pas si bien dire, la douce et chaste créature. Irénée des Angès songeait aux promesses de la veuve du général, et si Ève voyait resplendir l'image de son fiancé, la Supérieure apercevait dans une gloire un peu terrestre les promesses de la générale.

Aussi se montrait-elle impitoyable.



Mais le premier coup était porté ; cela suffisait pour le moment, et elle congédia la victime, toujours larmoyante :

– Allez, mon enfant, et réfléchissez !... Moi, je vais prier Dieu qu'il vous rende sage... et heureuse !

Ève rentra au préau ; M<sup>lle</sup> de Chandor s'élança vers sa compagne :

– Eh bien, que s'est-il passé ? Sœur Agnès a fait son rapport ?... On n'ose pas s'en prendre à Bibiche, et la Mère t'a grondée, ma chérie ?

– Non, Suzanne.

– Alors quoi ? Tu parais toute bouleversée ?

La fille du général essaya de sourire ; elle estimait dangereux de révéler à cette gamine son entretien avec la Supérieure, et elle dit :

– Rien d'intéressant pour toi... Des affaires concernant ma famille...

– Ah ! à propos, il vient de m'arriver une drôle d'histoire !... Tu connais donc M<sup>lle</sup> Fleur-de-Paris ?

– C'est la première fois que j'entends prononcer ce nom...

– M<sup>lle</sup> Fleur-de-Paris est une des premières ouvrières de ma modiste, M<sup>me</sup> Gerbaud, avenue de l'Opéra... Elle vient de m'apporter un chapeau... Très joli... très hurf<sup>1</sup> !... Je te le montrerai... Il est dans ma chambre.

– Pourquoi me demandais-tu si je connaissais cette demoiselle ?

– Parce qu'elle désirait te parler... Elle insistait même beaucoup pour te voir.

– Moi ?

– Oui, toi... et, elle a paru navrée lorsque, à l'heure réglementaire, elle a dû filer sans avoir causé avec toi.

– C'est étrange ! Que me voulait-elle ? Le sais-tu ?

– Ma foi, non ! Elle a hésité longtemps, comme si elle avait quelque chose de grave à me confier... et puis, sans doute, elle ne m'a pas jugée assez discrète... et M<sup>lle</sup> Fleur-de-Paris a annoncé qu'elle reviendrait d'aujourd'hui en huit, puisque, malheureusement, nous n'avons le droit de recevoir nos modistes et nos couturières que tous les huit jours... Donc, mercredi, tu la verras, l'entendras...

Dans son trouble infini, Ève n'ajouta aucune importance à ce que venait de lui dire M<sup>lle</sup> de Chandor, et, comme la récréation était terminée, les pensionnaires reprirent le chemin des classes.

À partir de cette heure, le séjour du couvent devint intolérable pour la belle-fille de M<sup>me</sup> Barbe-Bleue.

On s'acharnait contre elle : la Sœur Luce, la Sœur Véronique, la Sœur Agnès lui prêchaient l'obéissance filiale, l'incitant à épouser le duc de Javerzac ; tous les matins, M<sup>me</sup> Irénée des Anges, la faisait appeler en son oratoire, lui demandant si elle avait réfléchi, et, devant le silence

1. Beau, élégant.

et les larmes, la renvoyait avec de dures paroles ; l'abbé Dussoutour, dans le mystère du confessionnal, lui parla, au nom de Dieu, de la Vierge, de tous les saints, et n'hésita pas à lancer l'anathème. Puis, elle reçut une nouvelle visite de la duchesse de Chandor et du neveu en question, la Supérieure présente ; enfin, un dimanche, Suzanne elle-même, revenant de chez elle, l'agaçait, l'énervait, l'irritait, avec les aventures du cousin Melchior et son conjugal désir.

Et la malheureuse en arriva à se demander si elle ne ferait pas mieux de s'échapper du couvent et d'aller s'enfermer dans un cloître ; mais la vision radieuse de César était là pour la soutenir ; elle demeura inébranlable.

Le mercredi suivant, Fleur-de-Paris arriva au couvent d'Auteuil, sous le prétexte de parler à sa cliente, M<sup>lle</sup> de Chandor, et trouva le moyen d'aborder Ève et de la retenir près de l'antichambre de la Supérieure. Elle annonçait vivement, et très émue :

– Je viens... de sa part, mademoiselle, pour vous dire d'espérer !

– Qui êtes-vous ? balbutia, intriguée et un peu défiante, la fille du général.

– Une pauvre petite ouvrière, mademoiselle, qui ne demande qu'à vous servir.

Et, tirant un papier de sa poche, elle le présentait :

– Lisez ceci, mademoiselle, et soyez heureuse ! C'est une lettre de M. César Brantôme...

M<sup>lle</sup> Le Corbeiller prit l'enveloppe et la glissa dans son corsage ; elle allait interroger la dévouée ambassadrice ; mais des yeux luisaient dans l'ombre. Fleur-de-Paris mit un doigt sur ses lèvres :

– Chut ! on nous observe !

Et, légère, elle s'éloigna.

Dans la journée, en classe, Ève parcourut la lettre, sous un cahier de travail, et, le soir, mieux à l'aise, elle la lisait dans sa chambre. Le jeune artiste lui jurait son amour, se déclarait prêt à combattre avec elle pour briser les obstacles qui s'opposaient à leur bonheur.

Amoureuse, elle lut et relut cette lettre bénie, et se sentit armée contre toutes les persécutions.

Certes, elle ne se dissimulait pas les dangers de la lutte, mais si le cœur, d'après Pascal<sup>1</sup>, « a des raisons que la raison ne connaît pas », l'amour est le lien unique et la souveraine force de la nature.

1. Philosophe français (1623-1662).

## 5

– À BAS, SULTAN ! À BAS !

Et M<sup>me</sup> Le Corbeiller, debout dans la cage de son tigre adulte, en costume de dompteuse, maillot de velours noir pailleté d'or et bottes à l'écuillère, la cravache à la main, l'œil fixé sur l'animal, dont la lèvre supérieure se relevait en un rictus découvrant sa formidable denture, dont les regards étincelaient de lueurs sanglantes, dont les griffes labouraient le sable de sa prison, M<sup>me</sup> Le Corbeiller cingla le fauve qui eut un rugissement terrible et se ramassa sur lui-même, prêt à bondir.

– Ah ! tu veux faire le méchant ? sourit Antonia. Eh bien, nous allons voir !

La cravache haute, elle le regardait de ses yeux agrandis, ses yeux de rouges et vertes flammes, et le tigre recula jusqu'au fond de la cage, les prunelles moins vives.

Autour de M<sup>me</sup> Barbes-Bleue, en les vastes jardins dépouillés, sous le soleil d'hiver régnait l'épouvante : des chats miaulaient, grimpaient vers les arbres et les toitures ; un corbeau croassait, lugubre, en haut d'une perche ; de toutes les volières arrivaient des cris aigus, de sinistres battements d'ailes ; et, sur la pelouse, Kif-Kif, le favori d'Isis, un petit âne du Caire, attaché à son piquet, le cou allongé, rigide, les naseaux en l'air, pointait les oreilles, tremblait de tous ses membres, cherchant à fuir au bout de la corde tendue à se briser.

– Ici, Sultan ! ordonnait Antonia, de sa voix de contralto. Sultan, ici ! Et comme le tigre ne bougeait pas, elle fit siffler sa cravache.

Alors, le fauve rampa jusqu'aux pieds de sa maîtresse, doucement, félinement, et s'aplatit sous l'impérieux regard.

– La patte, maintenant ? Donnez la patte ?

L'animal hésitait ; elle le frappa sur le crâne, et au grondement qu'il poussa, au rouge éclair de ses yeux, aux heurts de sa mâchoire, on eût dit qu'il allait bondir, la gueule ouverte, sur la dompteuse et la dévorer.

Mais elle l'attendait, les bras croisés sur la poitrine, le front altier, un sourire aux lèvres.

Docile, vaincu, le tigre s'avança à pas de velours et, d'un geste lent, tendit son énorme patte à sa maîtresse.

Antonia le caressait brusquement, elle le renversa et s'assit sur le ventre argenté de l'animal, comme en un fauteuil qui avait pour décor les quatre pattes griffues et menaçantes.

Isis arrivait.

Sans changer de place, M<sup>me</sup> Barbe-Bleue apostropha l'Égyptienne à travers les barreaux :

– Que veux-tu, Isis ?

– Je venais avertir maîtresse qu'on l'attend au salon.

– Qui ?

– Maître Duroux, le notaire, et M. Ovide Trimardon.

– Trimardon ? Comment, il a osé ? C'est bien... j'y vais... Non... j'ai réfléchi... Prie le notaire de m'attendre quelques instants et amène-moi l'autre.

– M. Trimardon ?

– Oui. Il me plaît de le recevoir sur mon trône vivant ! Allons, va !

Et flattant son tigre de la main :

– Toi, Sultan, sois sage... On nous honore d'une visite...

L'animal, qui avait dressé la tête, la courba sur le sable, et se tint immobile.

Ovide longeait l'allée des animaux ; il demeura comme pétrifié, en apercevant Antonia, dont le noir costume, pailleté d'or, tranchait sur la fauve pelure.

M<sup>me</sup> Barbe-Bleue, très égayée de la mine ahurie du visiteur, interrogea :

– Vous désirez me parler, monsieur ?

– Oui, madame, mais je vous avouerai que je ne m'attendais pas à vous trouver dans...

– Cette posture héraldique ? interrompit, rieuse, la veuve du général.

Et, entr'ouvrant la porte de la cage de fer :

– Mais, donnez-vous donc la peine d'entrer, cher monsieur ?

Le marchand de femmes vacillait devant la dompteuse d'animaux :

– Oh ! pas là ! Jamais de la vie, par exemple !

– Vous avez peur, hein ? N'en parlons plus... Dorénavant, je serai fixée sur votre valeur...

Elle sortit, légère, de la prison de Sultan, dont elle referma vivement la porte derrière elle, et emmena Trimardon dans un petit kiosque oriental situé en un massif de verdure, au milieu des jardins, tandis que le tigre dressé contre les barreaux de sa cage emplissait l'air de ses rugissements auxquels se mêlaient les furieux ronrons des chats, les cris des volatiles et les braiements terrorisés de l'âne du Caire.

C'est dans ce pavillon, d'une seule pièce en forme de rotonde<sup>1</sup>, tapissée et meublée d'étoffes et de divans japonais, que la belle Antonia recevait ordinairement les personnes qu'elle ne se souciait pas d'introduire à l'hôtel.

1. Circulaire.

Tout de suite, Trimardon éclata :

– Je vous avais promis de venir, chère, et me voici !

– Monsieur, répondit-elle, cela m’amuse de voir quelqu’un tenir sa promesse, ou plus exactement sa menace, une fois, mais, à la seconde, il y a des chances pour que la même histoire ne m’intéresse plus, et alors... alors, je vous avertis à la seconde, pour vous représenter chez moi, vous devrez être autorisé par moi-même, ou, et sans l’assistance de mes valets, je vous jetterai dehors, à coups de bottes dans le derrière !... Oui, monsieur !... Maintenant, parlez vite ? Qu’avez-vous à me dire ?

Il tendit les bras, et s’avançant vers Antonia :

– Voyons, ne soyez pas si cruelle ?

La grande rousse leva sa cravache, la fit vibrer et dit à l’être humain, comme si elle s’adressait à un de ses animaux domestiques, et avec moins de respect qu’envers le tigre Sultan :

– Bas les pattes ! J’ai horreur des familiarités !

– Ici, peut-être ? osa le marchand de femmes, mais en ton hôtel du quai d’Orléans ou chez moi, rue de Londres, ou encore dans un cabinet particulier de l’Abbaye de Thélème, c’est autre chose !

– Vous persistez à vouloir me reconnaître en dehors de notre rencontre initiale chez la baronne de Stenberg ?

– Si je persiste ? Je crois bien que je persiste ! Et le Moulin-Rouge ? Et les soupers à ton hôtel, meilleurs que celui de l’Abbaye ? Est-ce que l’on peut oublier une femme de ton élégance, de ta beauté et de ta chaleur ? Il n’y en a pas de plus belle, de plus passionnée, et tu es la reine des noctambules !

Antonia déclarait :

– Eh bien, oui, la noctambule, c’est moi ! Et après ? Que voulez-vous ?

– Ce que je veux, madame ? Mais... reprendre notre beau roman à la page interrompue, et vous aimer encore et furieusement !

Elle eut un rire insulteur :

– Vous êtes ivre ou fou !

– Non... Je ne me grise un peu que le soir, mais je deviendrai idiot si tu me résistes, si tu continues à te moquer de moi et à te jouer de mon amour !

– Vous avez dit : votre amour ? Je vous conseille d’en parler de votre amour !

– Il est sincère, madame, et désintéressé !

– Désintéressé ? Alors, il ne ressemble pas à celui que vous professiez pour M<sup>lle</sup> Tout-à-l’Égout, placée par vos soins, et conformément à la Traite des Blanches, en une maison, là-haut, vers le boulevard Rochechouart ?

Devant cette révélation inattendue, Ovide se troubla, mais bientôt, il lançait, hardi et cynique :

– Tout cela n’empêche pas que vous m’avez choisi, « levé », un soir,

au Moulin, que vous vous êtes donnée à moi, que vous êtes mienne, et que je vous veux encore, sans quoi...

– Hein ?... Des menaces ?

– Parfaitement ! Des menaces ! J’ai le droit !

– Vous espérez peut-être me faire chanter, et si je ne chante pas, vous irez clabauder<sup>1</sup> votre bonne fortune ?

– On se venge comme on peut !

– Saligaud !

Elle l’empoigna par un bras et le jeta brutalement sur le tapis de la chambre.

Et, debout devant lui, la tête haute, dans une attitude souveraine :

– Il y avait jadis, à Rome, une grande impératrice, aussi belle qu’elle était fière, aussi superbe qu’elle était passionnée ! Quelquefois, daignant oublier son rang, elle abaissait les yeux sur un gladiateur ou un histrion<sup>2</sup> et en faisait l’objet d’une de ses nuits de plaisir, mais, le lendemain, si cet homme, soit par une parole, soit par un geste, essayait de révéler la mystérieuse aventure, il était saisi, et sans pitié, jeté dans le cirque, où il devenait la proie des fauves !

– Ce qui veut dire ?

– Que si, à l’exemple de Messaline<sup>3</sup>, je daigne, non pas m’abaisser jusqu’à lui, mais élever jusqu’à moi, pour un temps, un individu de votre sorte et qu’il me menace, comme vous venez de le faire tout à l’heure...

– Vous l’offrirez en nourriture au magnifique animal que je viens d’admirer ? glapit l’ex-dresseur de Bistoquette.

– Non, je le cravache !... Et, ensuite, je le paye, s’il veut me servir, car ses menaces mêmes de chantage me laissent entrevoir qu’on en fera un esclave !

Trimardon s’était relevé, moins inquiet, et il dit, aimable :

– Alors, vous avez besoin de moi, chère madame ?

– Peut-être ?

– Et, si je consens à vous servir ?

– Je saurai reconnaître royalement vos services, monsieur.

– Comment ?

– Avec de l’or... Vous devez aimer l’or, puisque pour en gagner vous vendez des femmes !... C’est amusant, hein, d’opérer la Traite des Blanches et même des Blancs ?... Il me semble que ça me distrairait ! Nous en recauserons peut-être, un jour, chez votre collègue, la baronne de Stenberg. En attendant, obéissez-moi, et vous recevrez de l’or...

– Et pas autre chose ?

– Non.

1. Critiquer une personne, médire. 2. Comédien. 3. Impératrice romaine du I<sup>er</sup> siècle après Jésus-Christ.

- On ne reverra pas ensemble... le petit nid du quai d'Orléans ?
- Jamais !... Du moins, dans les mêmes conditions....
- Tant pis !
- Vous refusez ?
- Oh ! j'accepte... douloureusement... mais j'accepte ! Quand aurai-je l'honneur de me présenter à votre hôtel ?
- Je te préviendrai.

Respectueux, il s'inclina et sortit.

M<sup>me</sup> Le Corbeiller monta à ses appartements, et quittant le costume de dompteuse, revêtit une toilette d'intérieur avant d'aller rejoindre son notaire.

Lassé d'attendre, M<sup>e</sup> Charles Duroux faisait les cent pas dans le salon. À la mine renfrognée de l'officier ministériel, Antonia vit tout de suite que l'entretien serait des plus graves et elle s'arma d'un sourire mondain.

– Cher maître, dit-elle, veuillez vous asseoir et m'excuser d'une attente si longue... J'étais en affaire...

M<sup>e</sup> Duroux prit place en un fauteuil, près de M<sup>me</sup> Barbe-Bleue, assise sur un divan.

– Madame la générale, commença le notaire, j'ai le regret de vous apprendre que je ne vous apporte pas les cinquante mille francs que vous avez bien voulu me demander.

– Pourquoi cela, je vous prie ?

– Parce que je n'ai plus d'argent en votre nom, à l'étude.

– Et la fortune que m'a laissée mon mari ?

– Mieux que moi, madame, vous devez savoir ce que vous en avez fait...

– Alors, je suis ruinée ? grogna la veuve. Voilà ce que c'est de payer les dettes de son mari !... Un joueur, monsieur, le général, un joueur terrible ! Ah ! la Bourse !...

– J'ignorais.

– Moi, je le sais trop !... Et je n'ai plus rien ?

– Il ne vous reste que les dix mille francs de rente que le général Le Corbeiller a eu la prudence de rendre incessibles et insaisissables et dont vous jouirez pendant toute votre vie.

– Dix mille ? La belle histoire, vraiment ! Je n'aurai même pas de quoi payer ma couturière ! Mais, ces dix mille francs représentent un capital, et je puis l'aliéner en totalité ou en partie ?

– Non, madame. Vous n'en avez que l'usufruit<sup>1</sup>, la nue-propriété<sup>2</sup> appartenant à M<sup>lle</sup> Ève.

– Ève !... La charo... la chère petite !

1. Droit d'usage et de jouissance temporaire d'un bien. 2. Propriété dont une autre personne possède l'usufruit.

Et vivement, toujours guidée par ses instincts et jamais par son cœur ou sa raison :

– Ma belle-fille est riche !... Elle possède plus de trois millions, et comme tutrice, j'ai le droit de disposer de tous les revenus !

Le notaire devint plus grave :

– C'est justement au nom des intérêts de M<sup>lle</sup> Le Corbeiller, votre pupille, qu'au lieu de vous écrire l'impossibilité où je me trouve de satisfaire à votre demande d'argent, je suis venu en personne.

– Bien, monsieur... J'écoute...

– Je ne vous cacherais, madame, que vos dépenses exagérées, depuis la mort du regretté général...

– Mais, je n'ai fait aucune dépense exagérée !... Je vous le répète : j'ai payé les folies de mon mari à la Bourse.

– Chez quel agent de change ?

– En l'honneur de la mémoire du général, nous avons promis le secret !

– Il eût mieux valu, dans votre intérêt, m'en aviser, lors de la succession, émit le notaire, peu crédule. Enfin, votre situation, madame, m'a ouvert les yeux sur le péril que pourrait courir la fortune de M<sup>lle</sup> Ève et, bien à regret, j'ai dû en prévenir le subrogé tuteur de votre pupille.

– Et vous voulez me faire retirer la tutelle ?

– Je n'ai pas dit cela !

– Mais vous le pensez, hein ?

M<sup>e</sup> Duroux se levait :

– Je n'ai pas à manifester mon avis en cette matière ; seul, le conseil de famille est juge... Madame, j'ai fait mon devoir, et je suis chargé par M. le marquis Valentin de Beaugency de vous annoncer sa visite... Il aura l'honneur de vous parler au sujet de l'avenir de M<sup>lle</sup> Ève.

– Je le recevrai, monsieur ; mais permettez-moi de m'étonner que le marquis, un ami de la maison, ait cru avoir besoin d'un ambassadeur pour m'informer de sa visite ?

L'officier ministériel ne répondit pas à cette question.

Après, le départ du notaire, M<sup>me</sup> Barbe-Bleue resta toute songeuse.

Certes, son amour pour César Brantôme l'emportait sur ses intérêts ; elle l'avait bien prouvé, en lui offrant de l'or et en voulant à tout prix marier sa rivale au duc de Javerzac, et la ruine ou la relative misère que venait de lui annoncer l'officier ministériel, loin de changer la face des choses, en hâtait l'avènement.

Le mariage d'Ève avec le duc de Javerzac lui permettrait d'exercer sa vengeance contre la belle-fille abhorrée, et en même temps de se créer des rentes.

Melchior était ruiné, plus que ruiné, perdu de dettes et, comme elle-même, traqué par les usuriers. Pourquoi ne pas lui imposer une condition absolue, le partage de la dot ? Rien encore de décidé, et

la simple menace de tout rompre l'obligerait d'accepter. Quant au marquis de Beaugency, à cet incorrigible viveur, oh ! celui-là, elle saurait, le conquérir !... Il avait beau se dérober, la fuir, affecter avec elle des allures ironiques ou glaciales, il n'en était pas moins éperdument épris de ses charmes... Il la désirait ; il la voulait !... Une femme ne se trompe pas aux gestes des amoureux, lorsque cette femme a le sang d'Antonia ! Eh bien, il serait son adorateur, le vieux gentilhomme millionnaire, son adorateur payant, casquant dur, implorant de l'amour, et n'en obtenant pas jusqu'à l'heure où, sous la violence des désirs contenus, il lui demanderait à genoux de devenir marquise... Elle avait le temps de le mener là, pendant les délais du veuvage.

La générale estimait plus avantageux d'aller relancer le marquis Valentin chez lui que de l'attendre ; elle résolut d'agir, le jour même ; mais, auparavant, elle entra dans sa chambre et écrivit à César.

Tous les matins, elle lui envoyait par Isis des lettres brûlantes auxquelles César ne répondait pas et, dans la journée, en toilette simple, elle s'en venait errer devant l'atelier du sculpteur, heureuse d'apercevoir la silhouette de l'aimé, à travers les vitres des larges fenêtres ; elle le suivait, le long des rues, l'abordait quelquefois, murmurant, gémissant son amour. Un après-midi même, elle osait se présenter chez Brantôme, mais elle se heurta devant une inexorable consigne.

Et, malgré cet amour qui aurait dû la purifier, ses débordements charnels égayaient le Perroquet Gris et des tolérances plus luxueuses, et presque toutes les nuits, c'étaient des saturnales<sup>1</sup> à l'hôtel du quai d'Orléans, avec la duchesse Berthe de Chandor, la baronne Cécile des Gravières, et des hommes, des femmes, des inconnus. Miss Kate Patterson, être vicieux et mystique, remplissait auprès d'Antonia son labeur de lectrice et accompagnait souvent sa dame en les excursions galantes.

Ce jour-là, après avoir écrit à l'adoré et toujours dédaigneux César la lettre quotidienne, M<sup>me</sup> Barbe-Bleue, majestueuse et très belle sous ses vêtements de deuil, parfumée d'essences orientales, s'installait dans un coupé et donnait au cocher l'adresse du marquis de Beaugency, avenue des Champs-Élysées.

Mais, animée de l'idée de contempler Brantôme, elle changeait la direction, expédiait son cocher, prenait un fiacre et roulait vers le boulevard Rochechouart.

La voiture arrivait devant l'atelier du sculpteur Antonia, derrière les stores baissés, attendit, comme elle le faisait tous les jours, et plus souvent à pied, de voir apparaître l'écu de son cœur.

Elle n'eut pas longtemps à poser Brantôme sortit ; M<sup>me</sup> Le Corbeiller, inquiète, le vit rayonnant d'allégresse.

1. Fêtes débridées où tous les excès sont permis.

César marchait d'un pas rapide, et blottie au fond du coupé, la générale ordonna à son cocher de le suivre.

Place d'Anvers, le jeune artiste montait dans un fiacre et la poursuite continua ; elle continua jusqu'au Bois de Boulogne, où le sculpteur renvoyait la voiture et se dirigeait vers une allée déserte.

Bientôt, il s'arrêta, les regards fixés sur la porte d'Auteuil ; que l'on apercevait au loin, dans l'éclaircie des arbres. Le cœur oppressé, le feu au sang, M<sup>me</sup> Barbe-Bleue l'observait toujours par l'entrebâillement d'un store.

Brantôme semblait en proie à une impatience fébrile ; il consultait sa montre, allait, venait, explorait le même horizon, et la générale se dit :

– Une femme !... C'est une femme qu'il attend ! Bravo !... Il a déjà oublié cette petite imbécile d'Ève !... Une femme !... Pourquoi l'aime-t-il... elle, plutôt que moi ?

Antonia voulut descendre de son poste d'observation et rejoindre César ; mais un désir l'anima de connaître cette femme, cette ennemie qui lui était préférée et que son idole guettait avec une ardeur grandissante.

Ce qu'elle allait faire, en présence de sa rivale, la grande amoureuse ne se le demanda pas, certaine de vaincre.

Un sourire de bonheur se dessinait sur les lèvres de l'artiste, et Antonia, portant les yeux dans la direction où regardait César, vit, au bout de l'allée, une longue théorie<sup>1</sup> de jeunes filles qui s'avancait, et elle reconnut, pleine de rage, que ces jeunes filles portaient le costume des pensionnaires du couvent d'Auteuil.

Elles arrivaient, trois par trois, les petites en avant, les grandes fermant la marche, escortées des religieuses. M<sup>me</sup> Le Corbeiller se rappela qu'on était au jeudi, jour de la promenade hebdomadaire. Brantôme attendait-il une autre femme, une inconnue ? Était-ce le hasard qui l'avait amené sur le passage des pensionnaires ? Non ! non ! Il venait pour Ève !... Il ne renonçait donc pas, comme il le déclara, à ses projets nuptiaux ?... Ève et lui s'entendaient, heureux de la tromper !... Ah ! qu'elle avait bien fait de le suivre !...

Les mains crispées sur le bord de la portière, Antonia restait aux aguets. Brantôme se dissimulait derrière un gros arbre.

Les élèves passèrent, petites, moyennes, emplissant le bois de leur babil joyeux, et la générale distingua, parmi les grandes, M<sup>lle</sup> de Chandor, flanquée de M<sup>lle</sup> de Noirpré et de M<sup>lle</sup> du Harnois. Alors, ne voyant pas sa pupille avec ses amies, ni dans les rangs des autres grandes, M<sup>me</sup> Barbe-Bleue eut un moment l'espoir que l'orpheline était demeurée à Auteuil.

1. Suite, file.



Tout à coup, ses sourcils se froncèrent, et un éclair de haine lui alluma les yeux : Ève arrivait, une des dernières, souriante et gracieuse, avec son chapeau de crêpe noir, son voile et sa robe de deuil, que n'égayait pas le bleu ruban de l'uniforme.

Près de l'arbre où se tenait César, elle fit un petit signe de tête et, roulant un papier minuscule, elle le lança sur le bas-côté de l'allée, comme une chose inutile, gênante, dont on se débarrasse.

Le geste sembla très naturel et Sœur Véronique et les pensionnaires marchant près d'Ève n'y attachèrent aucune importance. L'amour, même chez les plus candides, a de ces ruses qui défieraient l'astucieuse sagacité d'un Apache.

Dès que le dernier rang des jeunes filles eut disparu au tournant du chemin, Antonia sauta de sa voiture et bondit vers le papier ; mais, plus prompt qu'elle, Brantôme, émergeant de sa cachette, venait de le ramasser. M<sup>me</sup> Barbe-Bleue et César se trouvaient face à face, aussi menaçants l'un que l'autre.

– Vous ! Vous ! Encore vous ! cria le sculpteur.

Elle grondait :

– Remettez-moi cette lettre ?

– Quelle lettre ?

– Celle que cette petite effrontée vient de lancer à votre adresse ?

– Elle m'est destinée, et je la garde !

– Je la réclame et j'ai le droit de l'avoir !

– Et, moi, il ne me plaît pas de vous la donner... Brisons là, madame...

Cette scène est ridicule !

Il s'en allait. Elle l'arrêta par un bras, et, se penchant, tout embrasée de colère :

– Alors, vous l'aimez toujours ?

– Je n'ai jamais cessé de l'adorer !

– menteur ! Devant moi, devant elle, vous avez proclamé que vous renonciez à Ève !

– Ce jour-là, j'étais fou ! j'étais aveugle !... Or, ma raison est revenue ainsi que la lumière !

– Et votre honneur, monsieur, cet honneur dont vous parliez si haut, cet honneur auquel vous prétendiez sacrifier votre amour ?

– Moins que personne, madame, vous avez le droit de me juger !

– César !... Ô César !

– Assez, madame !

Toute la rage d'Antonia se fondait en une intolérable douleur : il lui sembla que si elle laissait partir l'aimé, elle ne le reverrait plus jamais, qu'elle n'entendrait plus sa voix, cette voix qui lui jetait de dures et inflexibles paroles, et que, cependant, l'amoureuse aurait voulu entendre toujours, dût-elle l'outrager et la maudire !

Elle était vraiment superbe, la grande Antonia, dans cette allée du Bois de Boulogne, où le soleil d'hiver filtrant à travers les branches, nimbait ses cheveux d'une auréole de pourpre et d'or ; et les mains jointes, le torse ployé en une attitude de démon vaincu, elle gémit :

– César, mon César, ayez pitié de celle qui vous aime ?

Généreux et tendre, Brantôme se sentit remué par cette grande douleur qu'il comprenait sincère. Oh ! elle devait bien aimer et souffrir la hautaine dame, pour humilier à ce point son orgueil !

Il se rapprocha d'elle, et, de ce ton à la fois grondeur et affectueux que l'on prend envers les gosses et les malades, il dit :

– Je vous plains, madame, je vous plains loyalement... Vous m'aimez, dites-vous ? Je vous crois ; je veux vous croire, mais, vous aimez aussi cette douce et chaste enfant qui n'a plus que vous au monde, et dont votre devoir est de la protéger ?

M<sup>me</sup> Barbe-Bleue se dressa, transfigurée ; elle ne pleurait plus, elle ne suppliait plus ; elle se réveillait, menaçante et cruelle :

– Je vous défends de me parler de cette fille !

– Et moi, je vous ordonne de la respecter ! tonna César, exaspéré de l'allure méprisante avec laquelle cette ennemie osait lui parler de son idole.

Enfin, il s'éloignait ; elle le regarda disparaître jusque vers l'horizon, dans l'agonie du soleil ; elle le regarda longtemps, toute livide, puis éclata en sanglots.

Le cocher, qui stationnait plus loin, juché sur un siège, n'avait rien entendu des phrases échangées entre sa cliente et le jeune homme ; mais avec son flair de vieux routier, il devina une amoureuse querelle.

– Allons, dit-il, à la veuve du général, qui remontait en voiture, faut pas vous faire de bile, ma p'tite dame... Ces histoires-là, ça s'arrange toujours !... Désirez-vous encore filer le bourgeois ?

Elle lui décocha un tel regard qu'il en blêmit, maugréant :

– Sapristi, ma p'tite dame, si vos quinquets<sup>1</sup> étaient des canons...

– Taisez-vous et menez-moi avenue des Champs-Élysées, hôtel Beaugency, et vite ! Je suis en retard !

– Hôtel Beaugency, oui, je connais... Savez... je m'amusais... J'aime la rigolade...

Et, remontant sur son siège d'où il était descendu pour ouvrir la portière :

– Oh ! ces yeux !

Dans son hôtel des Champs-Élysées, en un vaste cabinet de toilette attenant à sa chambre à coucher, le marquis Valentin de Beaugency sortait du bain, un bain de lait qu'il prenait tous les jours, avant de vaquer à ses occupations mondaines.

1. Vos yeux.

Enveloppé d'un peignoir de flanelle rouge et assis devant une glace de Venise reflétant son visage de vieillard bien conservé, le gentilhomme se livrait aux soins de son valet de chambre.

Muni d'un petit fer, le domestique ondulait les longs favoris<sup>1</sup> neigeux du seigneur, pendant que l'habitué du Moulin-Rouge et autres marchés galants parcourait un journal de sport.

– Tu ne vieillis pas, mon brave Jean, dit le maître, et moi, je rajeunis ! Quel âge as-tu donc ?

– Eh ! monsieur le marquis peut compter... J'avais juste un an quand M<sup>me</sup> la marquise, sa mère, le mit au jour, au château de Beaugency, en Seine-et-Marne.

– Diable ! c'est loin !... Mais, tout de même, je me sens très vert !

– C'est aussi l'opinion des dames, monsieur le marquis !

– Tu n'es qu'un vil flatteur !

– Mais, monsieur le marquis n'a jamais été si jeune !

– Même quand j'avais vingt ans ?

– Quand monsieur le marquis avait vingt ans, il était toujours malade, et maintenant, il se porte comme...

– Comme le Pont-Neuf !... Dis le mot, je t'y autorise.

– Je ne manquerais pas à ce point de respect à monsieur le marquis...

– Ce n'est pas me manquer de respect que de me comparer à un pont qui s'enorgueillit de posséder le Vert-Galant<sup>2</sup> !

– Monsieur le marquis le dépasse, en amour !

– Hum ! Hum !... Pas sûr !... Un rude coureur de cotillons<sup>3</sup>, Sa Majesté Henri IV<sup>3</sup> !... Voyons, Jean, toi qui as de la mémoire et qui me sers depuis... toujours... Combien ai-je eu de maîtresses ?... As-tu compté ?

– Non, monsieur le marquis, mais je parierais pour cinq cents....

– Presque la moitié de Don Juan !... Tu exagères, mais c'est dans une bonne intention tu veux faire valoir ton maître !... Et, parmi les cinq cents dames quelle a été la préférée ?

Reposant le fer sur le marbre de la toilette, le domestique feignit de ne pas entendre la question du gentilhomme :

– Monsieur le marquis est ondulé ! Lui plaît-il maintenant que je l'habille ?

– Oui, mais, réponds d'abord à mon interrogatoire ?

– C'est que la demande est des plus embarrassantes...

Debout devant la glace, M. de Beaugency rectifiait avec un petit peigne d'écaille ce qu'il trouvait de défectueux dans l'œuvre pourtant admirable du vieux serviteur.

– Voyons, parle, fit-il, amusé de l'hésitation du valet de chambre, quelle est celle de mes cinq cents maîtresses qui eut le don de mieux te plaire ?

1. Touffe de barbe qu'on laisse pousser sur les joues. 2. Jupons. 3. Roi de France de 1589 à 1610 qui achève la construction du Pont-Neuf à Paris en 1607.

– En tout bien, tout honneur ?

– Naturellement.

– Depuis quand, monsieur le marquis ?

– Depuis... toujours ?

– Monsieur le marquis a commencé si jeune... je m'y perds...

– Eh bien, depuis vingt ans ?

– Oh ! alors, M<sup>lle</sup> Catherine ! Un bijou, un vrai bijou, celle-là, monsieur le marquis !

Le gentilhomme jeta le peigne qu'il tenait à la main ; il ne pensait plus à se mirer dans la glace, et son visage, jusqu'alors souriant, se couvrit des ombres de la tristesse.

Il murmurait :

– Catherine !... Pauvre Catherine ! Ah ! elle a eu raison de ne jamais me pardonner ! Je me suis conduit d'une façon indigne avec elle !... Où est-elle, maintenant ?... Que fait-elle ?... Et Claude Mathieu, qu'est-il devenu, l'abominable drôle ?

Jean contemplant le maître d'un air navré ; et, grave, le marquis revivait par la pensée cette époque lointaine de sa vie qu'une parole imprudente du valet de chambre venait d'illuminer en ses nombreux souvenirs.

Allongé sur un fauteuil, le front en l'air, Valentin regardait défiler le passé : il se vit, homme déjà mur, rencontrant dans une maison amie la jeune ouvrière en dentelles et tombant éperdument amoureux.

Catherine Lagneau lui apparut, neuve et sage ; et, cependant, éblouie par l'éloquence du gentilhomme, elle succomba et devint sa maîtresse. D'abord, ce fut pour les deux amants une longue suite de jours de bonheur, et ce bonheur redoublait pour Beaugency, lorsque M<sup>lle</sup> Lagneau, rougissante et confuse, lui annonça son état intéressant.

Bientôt, une fillette partageait avec la mère l'adoration de Valentin, très disposé, malgré les différences sociales, à épouser sa jeune maîtresse. Hélas ! un coup de tonnerre éclata, terrible, sur cette existence de paix et d'amour : des lettres anonymes envoyées au gentilhomme accusaient M<sup>lle</sup> Lagneau de tromper le marquis avec Claude Mathieu, l'herculéen domestique.

Furieux, M. de Beaugency interrogea Claude, et le drôle, voyant une bonne affaire, mentit cyniquement au maître : il déclara que, depuis plus d'une année, il obtenait les faveurs de Catherine et que la petite Georgette, cette enfant adorée de Valentin, était sa fille.

Digne et fière, mais profondément blessée par l'accusation de l'amant, Catherine Lagneau ne voulut même pas se défendre, et avec la crainte de ne pas avoir de protecteur pour sa Georgette, elle accepta, tant l'influence de M. de Beaugency sur elle était grande, de devenir la

femme de Mathieu, auquel le gentilhomme jetait dix mille francs, le jour de son renvoi.

Quelques mois plus tard, le marquis Valentin apprit la vérité tout entière, par Claude lui-même, qui ne se gênait pas pour la divulguer ; il chercha à obtenir son pardon de Catherine, mais la jeune ouvrière lui fit répondre que le marquis de Beaugency était à jamais mort pour elle et que sa fille elle-même ne lui appartenait plus, Claude Mathieu l'ayant reconnue par le mariage.

Les années s'égrenèrent, et l'on sait ce qu'il advint du mariage de Catherine et de la brute herculéenne baptisée la Terreur de Montparno.

Jamais le marquis ne reçut les moindres nouvelles de Catherine, et le nom de « Georgette » et le nom de « Lagneau » avaient dû s'envoler de la mémoire du gentilhomme, puisque, sans hésitation, il demandait Georgette Lagneau, dite Fleur-de-Paris, à la baronne Lischen de Stenberg !

Un coup de sonnette vibrait à la grille de l'hôtel, et le seigneur, tiré de sa rêverie, dit au domestique :

– Jean, regarde qui arrive ?

Le serviteur se posa devant l'une des hautes fenêtres.

– C'est M<sup>me</sup> la générale Le Corbeiller ! fit-il, en voyant Antonia traverser la cour.

– Tu dois te tromper, mon brave... M<sup>me</sup> Le Corbeiller n'a pas encore mis le pied à mon hôtel, et, fût-elle une assidue, elle n'y viendrait point aujourd'hui... Je lui ai fait dire que j'irai demain chez elle...

Un valet de pied entra annoncer que M<sup>me</sup> Le Corbeiller attendait M. le marquis au grand salon, confirma la nouvelle du vieux domestique.

– Ventre-Saint-Gris ! clama Valentin.

Et vif, alerte :

– Jean, habille-moi. Je ne puis recevoir une dame en peignoir de flanelle !

Ordinairement, M. de Beaugency ne se pressait jamais en les soins de la toilette et c'était pour le maître ou plutôt pour le valet, un labeur très grave ; mais, ce jour-là, il activait la cérémonie hygiénique, et une demi-heure après, plastronnant sous un *smoking* bleu, culotté de drap gris, cravaté de satin noir, finement chaussé de vernis, il alla rejoindre la visiteuse dans le grand salon de l'hôtel.

– Étonné de me voir, n'est-ce pas, mon cher marquis ? dit Antonia, pleine de grâce.

– Et encore plus charmé, répondit, froid et correct, le gentilhomme, en indiquant un fauteuil.

Ils s'assirent, et M<sup>me</sup> Barbe-Bleue, qui savait avoir affaire à un homme sur la défensive, mit en valeur les plus visibles de ses séductions.

Renversée en le dossier du siège, le bout d'un de ses pieds dépassant la robe et frétilant sous une bottine de satin noir, elle découvrait un peu, de sa main vigoureuse et mignonne, les trésors de ses dessous, précieux, les dentelles encore endeuillées, hélas ! et auxquelles succéderaient bientôt le flot tapageur et soyeux des jupes versicolores ; elle montrait la base d'une jambe musclée et bien faite, et son regard avait d'infinies douceurs :

– Avouez, monsieur de Beaugency, que je suis très brave de venir seule chez un homme dont la galanterie est si compromettante ?

– Pour quelques-unes, peut-être, madame, mais pour vous, la veuve d'un ami, la maman de notre chère Ève, les faiseurs de réputations savent bien que cette galanterie sera toujours... respectueuse...

Elle se mordit les lèvres :

– Vous êtes mon ennemi : je le vois !

– Parce que je vous témoigne mon respect ?

Déjà, la marâtre changeait de ton et d'allures :

– Monsieur, jouons cartes sur table !... Vous voulez me faire retirer la tutelle d'Ève ?

– Je n'ai jamais dit un mot de cela !

– Cependant, M<sup>e</sup> Charles Duroux, votre notaire et le mien, ne s'est pas gêné pour me le laisser entendre !

– J'avais seulement prié le notaire de vous annoncer ma visite...

– Oui... au sujet de l'avenir... de notre pupille ?

– Précisément ! Telle était et telle est encore mon intention.

Antonia eut un amer sourire :

– Vous avez peur de me voir dévorer la fortune de cette chère enfant ?

– Éloignons cette pensée mais il se présente pour Ève un mariage qui, selon moi, lui assure toutes les conditions d'un réel et durable bonheur.

– En effet, le duc de Melchior de Javerzac est un parti inespéré pour Ève, et je suis heureuse d'apprendre que vous approuvez le choix que j'ai fait de ce gentilhomme.

– Javerzac ?... Le duc Melchior de Javerzac ? gronda Valentin... Y songez-vous, madame ?... Un joueur ruiné, un coureur de filles, un malade qui n'a peut-être pas un an à vivre ? Oh ! non, ce n'est pas de lui dont je parle !

– Ah !... de qui, alors ?

– D'un homme d'honneur, et qui, de plus, est aimé de celle que la mort malheureuse de son père a laissée à notre garde !

– Il se nomme ?

– César Brantôme.



M<sup>me</sup> Barbe-Bleue s'attendait à cette réponse, et, tout de même, elle se sentit frappée en plein cœur, et lança, dédaigneuse :

– M. César Brantôme, un artiste... un sculpteur... un bohème de Montmartre !... Et, c'est vous, marquis de Beaugency, qui projetez un tel mariage ?... Laissez-moi croire que vous vous amusez !

– Le talent anoblit, chère madame ! Un empereur ne ramassa-t-il pas, jadis, le pinceau qu'un grand peintre avait laissé tomber ?

– Ce jeune homme n'est pas le Titien<sup>1</sup>, monsieur, et, ni vous ni moi, ne sommes Charles-Quint<sup>2</sup> !

– Eh ! Ventre-Saint-Gris, madame, si M. Brantôme ne porte pas la particule, c'est qu'il ne le veut pas ! Il est seigneur de Bourdeille, comme je suis seigneur de Beaugency ! Et, puisque sans être noble vous-même, pas plus que M<sup>lle</sup> Le Corbeiller, vous rêviez, en l'honneur d'Ève, d'un blason, Ève sera M<sup>lle</sup> Brantôme de Bourdeille !... D'ailleurs, qu'importe ! Ces deux enfants s'adorent, et notre devoir est de faire leur bonheur !... Quant à moi, je vous le déclare, je m'y emploierai envers et contre tous !

– Même contre moi ? dit l'ensorceleuse, d'une voix si douce, si « prenante » que le marquis en fut tout remué.

Il balbutia, tournant la tête, pour ne pas subir le feu de luxure :

– Oui... madame... même contre vous...

Mais la grande rousse lisait comme en un livre dans l'esprit et la chair du gentilhomme ; elle estima que ce n'était pas le moyen d'achever sa conquête amoureuse que de le heurter sur ce terrain, et elle fit semblant de capituler.

Alors, les mains tendues vers le subrogé tuteur d'Ève, elle annonça, mignarde :

– Vous n'aurez pas cette peine, mon ami... Je me rends, car je ne me sens pas le courage d'entrer en lutte contre vous... Puisque vous le désirez, je ne mettrai plus aucun obstacle à l'union d'Ève et de M. Brantôme... de Bourdeille !

– Et vous m'autorisez à aller porter cette bonne nouvelle à notre pupille, au couvent des Dames de la Visitation, à Auteuil ?

M<sup>me</sup> Barbe-Bleue parut réfléchir et énonça, hypocrite :

– Oui... mais, dans quelques jours seulement... Je dois auparavant trouver un prétexte de rupture avec le duc de Javerzac, et, en cette circonstance très délicate, il me faudra employer de grands ménagements, quand ce ne serait que pour ne pas froisser la tante du jeune duc, mon amie, la duchesse de Chandor...

– Merci !... oh ! merci, chère madame ! dit, avec effusion, le vieux gentilhomme, en serrant la main qu'Antonia lui tendait.

Il voulut se dégager presque aussitôt, mais la grande rousse ne le lâchait pas, et elle roucoulait, en apparence singulièrement émotionnée :

– C'est pour vous, ami, pour vous seul, que je fais cela... avec l'espérance que vous me détesterez un peu moins à l'avenir ?

– Je ne vous déteste pas, madame, murmurait Valentin.

– Alors, je vous suis indifférente... et c'est pis ! soupira tendrement la veuve du général.

– Non... non... je vous assure...

– Eh bien, pourquoi me fuyez-vous ?... Pourquoi ne venez-vous plus jamais me voir à l'hôtel ?

Valentin perdait la tête ; M<sup>me</sup> Le Corbeiller le subjuguait, l'irradiait, l'enveloppait d'ardents effluves, le chauffait de sa chaleur animale.

Il bégaya :

– Mais... je devais... y aller demain.

– Pour affaires, oui... mais les histoires de tutelle ne dureront pas toujours...

Enfin, il allait déborder, éclater ; elle lui arrêta les paroles sur les lèvres :

– Non !... Ne répondez pas encore... Laissez-moi croire ! Laissez-moi espérer !

Et se sauvant, une main à son cœur :

– Demain, à l'hôtel, n'est-ce pas, vous viendrez ?

– Oui, madame.

Seul, le marquis se dressa, furieux contre lui-même :

– Ventre-Saint-Gris, ça y est ! Je suis pincé !... Je luttai, et je viens de me trahir !... Quelle bougresse de femme ! Elle me guette, et elle finira peut-être par m'avoir !

M<sup>me</sup> Barbe-Bleue n'en doutait pas, elle, certaine de sa toute-puissance.

La baronne Lischen de Stenberg, d'un côté, et Ovide Trimardon, de l'autre, pratiquaient toujours la Traite des Blanches : elle faisait du négoce avec les grandes villes d'Europe et même d'Amérique, et lui continuait de garnir à Paris les maisons de joie.

1. Peintre italien du XVI<sup>e</sup> siècle. 2. Empereur du Saint Empire Germanique de 1519 à 1556.

## 6

OVIDE TRIMARDON, le courtier en femmes, n'avait pas rempli tout son mérite, et il venait de dérober une idée scientifique à un médecin allemand, le docteur Wilhem Hoch.

En dehors de l'extension désirée de son commerce : la Traite des Blanches, il rêvait de lancer « l'invention » d'un autre, qui, pour lui, disait tout un programme libertin, sous le couvert de l'hygiène. Cela s'intitulait :

## ALLAITEMENT NATUREL

Trimardon allait s'adresser aux épuisés, anémiques, neurasthéniques, à toutes les victimes du surmenage ; et, dans une note rapide, il jetait les bases des appels futurs et grandioses :

## IN NATURA VERITAS

« Nos maladies et nos décrépitudes viennent de ce que nous buvons du lait d'animaux, vache ou chèvre.

« Pourquoi ne pas revenir à la saine nature ?

« Enfants, nous avons été nourris du lait de femme, et c'est à cette nourriture que nous devons, adultes ou vieillards, demander l'amélioration de notre sang, de la « chair liquide » selon les anciens ! » Il s'en tenait là pour l'heure, mais la question Hoch était à creuser, le thème à développer – et il voyait un luxueux établissement, avec de jeunes et belles nourrices, des gaillardes offrant le sein à un tas de petits crevés et de vieux saligauds.

En attendant les vastes entreprises, Ovide faisait toujours la petite Traite et, le 15 et à la fin du mois, régulier comme un garçon de banque, il circulait chez ses travailleuses qui oubliaient d'envoyer, rue de Londres, sa participation à leurs bénéfices.

Zozo Pattes-en-l'Air, malgré sa liberté d'allures, ne manquait jamais de verser à ce bon Ovide un ou deux louis sur les nuitées où elle trompait Javerzac ; il n'y avait pas la moindre fraude.

Des horizontales, des ouvrières, des demoiselles de magasin, des bourgeoises, des écuères, des danseuses, des artistes dramatiques ou

lyriques devaient leurs situations galantes à ce chevalier et le payaient mensuellement ; quelques-unes, mais elles étaient rares, avaient préféré le solder en bloc et bénéficier d'un escompte.

Et le chevalier du Trimard<sup>1</sup> allait partout, depuis les coulisses des grands théâtres et des humbles concerts jusqu'aux hôtels et aux ateliers, jusqu'à la chambre du garno<sup>2</sup>, et depuis les grandes maisons, jusqu'à la basse Tolérance du Perroquet Gris où la blonde Massonneau, dite Tout-à-l'Égout, le regardait venir, attristée et craintive.

Parfois, la baronne Lischen de Stenberg et Ovide Trimardon se rencontraient dans Paris, sur le même champ de manœuvres : l'homme avait plus d'audace et de ruse, et les deux génies du mal, sans oser encore se le dire, nourrissaient, l'un et l'autre, l'idée d'une association pour la Traite des Blanches.

C'est surtout chez les jeunes ouvrières, honorables et pauvres, que la gueuse et le gueux aimaient à opérer : elle se présentait comme dame patronnesse, et lui, comme placier ou directeur d'un magasin ou d'un atelier, et tous deux exploitaient la misère.

D'où vient que tant de jeunes filles, intelligentes et courageuses, obéissent à des Ovide et à des Lischen et tombent dans la prostitution ? Avant d'aborder ces drames sans cesse renouvelés et si douloureux, nous chercherons avec Jules Simon<sup>3</sup>, M. Charles Benoist<sup>4</sup>, le comte d'Haussonville<sup>5</sup>, M<sup>me</sup> de Barrau<sup>6</sup>, M<sup>lle</sup> Pickart, M. Paul Leroy-Beaulieu<sup>7</sup> et d'autres philosophes et d'autres économistes, quels sont, dans l'industrie parisienne, les salaires des femmes.

Pour le comte d'Haussonville (*La Vie et les salaires à Paris*<sup>8</sup>), il y a de bons états, par exemple, celui de fleuriste. On peut y gagner de 5 à 6 francs par jour, mais on ne doit pas oublier la morte-saison : huit mois sur douze. Même angoisse pour les brodeuses en fin et plumassières<sup>9</sup>. Dans la culotte et le gilet, une mécanicienne, c'est-à-dire une ouvrière travaillant avec une machine, peut gagner 4 fr. 50 par jour ; l'existence va encore pour les monteuses d'ombrelles et de parapluies, brodeuses en armoiries, raccommodeuses de tapisseries (environ 4 francs). Le salaire moyen d'une modiste est de 3 à 4 francs, et, pour la couturière, il varie de 5 francs à 2 fr. 50, d'après son habileté, et selon qu'elle est employée à la confection, aux robes, aux pièces, ou qu'elle travaille à la journée chez des particuliers. On trouve un salaire de 3 francs chez les brocheuses, teinturières, cartonnières, avec un chômage de huit mois, et égale récompense chez les brunisseuses, polisseuses

1. Chemin, route (en argot). 2. Appartement meublé. 3. Philisophe et homme d'État français (1814-1896). 4. Journaliste, homme politique et diplomate français.(1861-1936). 5. Homme politique et essayiste français (1843-1924). 6. Essayiste française, auteur d'ouvrages éducatifs (1828-1888). 7. économiste et essayiste français (1843-1916). 8. Essai publié en 1883. 9. Qui apprête des plumes.

en bijoux et bonnes repasseuses on descend à un salaire de 2 fr. 75 avec les savonneuses, corsetières<sup>1</sup>, raccommodeuses de dentelles, passementières et ouvrières employées dans les manufactures de tabacs ; on descend encore avec les enlumineuses en cartes de géographie, lingères, piqueuses de bottines, couseuses, brodeuses et piqueuses de gants, employées de cordonnerie et de ganterie (2 francs). D'après le dernier recensement de la population indigente, il y a 41,792 femmes inscrites sur les listes des bureaux de bienfaisance, et dans ce nombre figurent 4,887 femmes de journée, 2,470 femmes de ménage, 1,318 couturières et 1,041 lingères.

M<sup>me</sup> de Barrau, dans son étude : le « Travail féminin à Paris <sup>2</sup> », n'hésite pas à déclarer que, d'un bout à l'autre du territoire, les congrégations religieuses ont ourdi une vaste conspiration pour avilir les salaires des métiers exercés par les femmes et les faire tomber par là sous leur dépendance ; comme remède, elle conseille aux femmes de fonder des sociétés coopératives.

Oui, les congrégations vendent leurs linges à trop bon marché et avilissent les salaires, mais M<sup>me</sup> de Barrau devrait ajouter qu'il en est de même dans les prisons pour d'autres industries. (Voir *L'Abandonné*. Petite-Roquette<sup>3</sup>).

Nous descendons toujours, et la misère est plus grande chez les travailleuses en chambre qui, en confectionnant toute la journée et une partie de la nuit, peignoirs, camisoles<sup>4</sup> et autres ajustements de linge, arrivent à un salaire quotidien de 1 fr. 25, mais il faut déduire deux mois de morte-saison et ramener le chiffre, pour toute l'année, à 0 fr. 80 ou 0 fr. 90.

Plus bas encore ! La couseuse de sacs. Écoutez bien... Écoutez bien : seize heures de travail et une moyenne de 0 fr. 60 centimes !

Et voilà ce qui explique et justifie le mot d'une gosseline à Trimardon : « M'sieu, je fais la noce... parce que je ne gagne pas assez pour vivre ! » Déjà, en nos précédents ouvrages, nous avons analysé les causes essentielles de la prostitution et les remèdes de salubrité ; nous n'y insisterons pas, nous réservant de glorifier bientôt une grande œuvre : l'Amie de la Jeune Fille, qui lutte contre le torrent pourrisseur.

Très souvent, lorsque ses affaires l'appelaient dans les hauts quartiers, M<sup>me</sup> Lischen de Stenberg allait déjeuner chez un de ses meilleurs clients, M. Mathias Bugilat, membre hypocrite de la société l'Amie de la Jeune Fille, chemisier pour dames, rue de Rivoli, mais habitant, boulevard des Batignolles, le cinquième étage d'une maison dont il était propriétaire.

1. Qui fabrique et vend des corsets. 2. Étude publiée en 1877. 3. Roman de Jean-Louis Dubut de Laforest (1892). 4. Vêtement qui se portait sur la chemise.

La baronne, ce matin-là, ne se trouvait pas seule à la table du riche célibataire. Bugilat avait aussi pour invités, deux de leurs amis communs : M. Taxile Lapeau d'Étouars, un petit homme de cinquante ans, barbu de poivre et sel, arborant un monocle d'or, inspecteur général de la Sécurité, compagnie d'assurances contre l'incendie, et M. Émilien Hovagne, gros réjoui, à peu près du même âge que Taxile, la figure glabre, les cheveux roux ; sanglé dans une redingote brune et décoré de la verte rosette<sup>1</sup> qu'il devait à son haut emploi de chef de division au ministère de l'agriculture.

Dégustant les liqueurs variées et grillant des cigarettes, l'assureur, le bureaucrate et la matrone<sup>2</sup> demeurèrent seuls à table, pendant que le maître de la maison, très vert encore au seuil de la soixantaine, très grand, très lourd, en jaquette marron, le nez fort, avec une chevelure grisonnante coupée en brosse et de blondes moustaches à la Vercingétorix, contemplait debout devant une croisée ouverte, et à l'aide d'une jumelle de courses, la fenêtre, au quatrième étage, d'une maison située de l'autre côté du boulevard.

Les rayons du soleil frappaient en plein l'autre maison, et, malgré les rideaux blancs, l'œil du « voyeur » pénétrait dans la chambre, comme si elle eût été éclairée par une lampe.

Tout à coup, Mathias déclara :

– Elle va changer de chemise !... Les autres lui aident à ôter sa robe !... Parole d'honneur, je ne donnerais pas ma place pour cinq louis !

– Allons, venez ici, grand sensuel ! cria Lischen... Vous continuerez vos observations astronomiques et libertines, quand nous serons partis !

– Avec ça que c'est du nouveau pour toi, ô chemisier des dames ! une femme qui change de chemise ! intervint, Lapeau d'Étouars.

Mais l'autre, gravement, répondait :

– Oui... les clientes... On est vite blasé... Le métier détruit l'amour et même le désir... Ici, je n'ai pas de mesures à prendre, et je me grise... Donc, Taxile, rince-toi le bec, tant que tu voudras, avec mes liqueurs, et laisse-moi me rincer l'œil !

Et, après un nouvel examen :

– Non !... elle ne change pas de chemise... Tant pis !... Elle essaye une robe !... Dieu ! qu'elle est belle, cette enfant-là !

– Je demande à voir ! glapit l'inspecteur général d'assurances.

– Et moi aussi, continua l'officier du Mérite agricole.

Bugilat tendait sa lorgnette à Lischen :

– Vous, d'abord, chère baronne... Vous vous y connaissez... Regardez, et dites-moi votre opinion sur cette jeune, merveilleuse, incomparable créature ?

1. Décoration de l'ordre du mérite agricole. 2. Femme expérimentée d'aspect digne et respectable.

M<sup>me</sup> de Stenberg rejoignit le chemisier pour dames à la fenêtre ; et derrière eux, Taxile et Émilien se haussaient ou se baissaient, le regard investigateur, et cherchaient à jouir, autant que la distance le permettait, du suggestif spectacle.

Les canons de sa jumelle braqués sur la croisée d'en face, la matrone gardait le silence, et, de temps en temps, esquissait un petit geste approbateur.

Dans une chambre très propre, mais humblement meublée, Lischen voyait deux ravissantes jeunes filles ; l'une paraissait avoir treize ans, l'autre seize et toutes deux essayaient une robe à une autre jeunesse un peu plus grande que les essayeuses, blonde et ravissante comme elles.

Penchées vers la sœur plus grande – car à leur ressemblance M<sup>me</sup> de Stenberg jugea que ces fraîches et jolies personnes devaient être sœurs – les deux cadettes passaient des épingles à l'aînée dont le visage rose s'épanouissait en l'éclat virginal de ses dix-sept ans.

Enfin, la matrone offrit la jumelle à l'un des invités et dit brusquement au chemisier pour dames :

– Mon cher Bugilat, vous en avez assez de vos ouvrières et de vos clientes, et vous voulez vous amuser avec votre jolie voisine ? Je vous approuve... Elle est adorable !

– Hélas ! soupira Mathias, vouloir et pouvoir, ce n'est pas la même chose, baronne !

– Avec moi, vouloir, c'est pouvoir, vous le savez !

– Une vertu farouche !

– Allons donc ! Est-ce que ça existe des vertus farouches ?... Vous la désirez, n'est-ce pas ?

– Je crois bien que je la désire !

– Cher ami, vous l'aurez, foi de baronne !

– Vraiment, madame, vous ne doutez de rien !

Elle se mit à rire de son rire perfide, grassouillet, onctueux :

– Parce que je connais à fond l'argile humaine, et, aussi, parce que j'ai une manière à moi de tomber la vertu... même la plus robuste ! Soyez tranquille ! Soyez heureux, mon excellent ami ! Vous l'aurez !

– Et à moi la deuxième sœur ? fit l'inspecteur général d'assurances... Elle est divine !

– À vous la seconde, mon cher Lapeau d'Étouars !

– Et à moi la troisième ? cria le chef de division... Aux trois amis les trois sœurs !

– Oui, messieurs !

En sortant de chez Mathias, la proxénète traversa le boulevard des Batignolles et arriva tout droit dans la maison de ses futures victimes :

– Bonjour, madame, dit-elle à la concierge, une bonne vieille, assise dans sa loge. Avez-vous un appartement libre ?

– Non, madame, répondit la gardienne, aimable et debout, à moins que, au terme prochain, les locataires du quatrième...

Mais elle s'arrêtait, craignant d'en trop dire.

De son face-à-main<sup>1</sup>, la visiteuse explorait l'entrée :

– C'est dommage, car les escaliers que je vois d'ici paraissent magnifiquement entretenus !

La concierge eut un geste d'orgueil :

– N'est-ce pas qu'ils reluisent ? C'est que, voyez-vous, il n'y en pas deux dans le quartier pour tenir un immeuble comme maman Gabrielle Delzon !

M<sup>me</sup> de Stenberg offrit cinq francs à la vieille :

– Prenez... Je reviendrai voir, un de ces jours, si votre appartement du quatrième est libre... Qui donc l'occupe ?

Tout en remerciant, la concierge délia sa langue :

– Une bien honnête famille... mais pas riche, depuis l'accident arrivé au père...

– Ah ! il est arrivé un accident au père ? demanda Lischen.

– Quand je dis un accident, c'est une maladie que je devrais dire : le pauvre M. Alexandre Parigot est tombé en paralysie, et, depuis trois mois, il ne peut remuer ni pieds ni pattes !... C'est bien dur, tout de même !... Avec les bonnes journées qu'il gagnait, on vivait heureux dans la maison, et dame, aujourd'hui...

– Il était ouvrier, M. Parigot ?

– Ouvrier, oui, madame... On dit même que ces ouvriers-là sont presque des artistes... On appelle ça : graveur en pierres fines.

– En effet, un bon métier artistique !

– Des braves gens, les Parigot, et leurs trois « demoiselles », des amours !... Simples, gentilles, sages, rangées, travailleuses ! Ah ! madame, de vrais anges, M<sup>lle</sup> Raymonde, M<sup>lle</sup> Simone et M<sup>lle</sup> Liette !

– Elles sont ouvrières ?

– Oui, même la petite gosse qui n'a pas treize ans. La mère et les demoiselles chinent toute la journée pour un magasin de confection : la Blouse Grise, rue Saint-Denis. Belle besogne, vraiment !... Elle leur rapporte à chacune quatre-vingts centimes par jour !... De quoi ne pas crever de faim... Et encore ?

– Et pas un seul petit amoureux ? émit Lischen, rieuse.

La concierge sursauta :

– Des amoureux ? Les chères filles !... Elles sont trop pauvres pour se marier, et elles ont trop d'honneur pour songer à de vilaines choses et se mal conduire ! Tenez, l'autre jour, un domestique en livrée est venu apporter un bouquet à l'aînée, M<sup>lle</sup> Raymonde... Il a été bien reçu, le larbin, je vous en réponds... Quant au bouquet... v'lan, par la fenêtre !

1. Binocle que l'on tient à la main à l'aide d'un petit manche.

Notre Lischen avait appris ce qu'elle désirait savoir et, le long des rues, en la ville du plaisir, qui est aussi celle du travail, la gueuse se pavanait comme une conquérante et murmurait :

– Un père infirme !... La mère continuellement occupée !... Une existence misérable !... Les trois petites sont à moi, et le siège ne sera pas long ! Demain, j'attaque !...

Or, le lendemain de ce jour, les sœurs Parigot travaillaient et, autour d'elles, en une chambre servant à la fois de salle à manger et d'atelier aux jeunes ouvrières, des jupons, des camisoles, des pantalons, des chemises s'entassaient, les uns terminés, les autres taillés et préparés pour la couture.

Les trois jeunes filles demeuraient silencieuses, tout à leur ouvrage, et, dans ce milieu paisible et sain, on n'entendait que le ronron et le tic tac de la machine à coudre manœuvrée d'un pied agile par l'aînée, Raymonde.

Tout à coup, la mécanicienne leva la tête, impatientée :

– Liette, ma chérie, baisse les rideaux.

– Ah ! oui, le monsieur d'en face, n'est-ce pas, avec sa jumelle ?... Il nous embête, hein, le monsieur ? dit, espiègle et charmante, la plus jeune des Parigot.

– Ton amoureux, Raymonde ! observa malignement Simone.

Mais, devant une moue de sa sœur, elle ajoutait :

– Tu sais, je plaisante ?... Est-ce que ce grand idiot a recommencé à te suivre dans la rue ?

– Il a été si bien accueilli !... Et son bouquet... Vous avez vu comme je l'ai vivement envoyé par la fenêtre ?

Et, soupirant :

– C'était dommage ! Les pauvres fleurs ne m'avaient pas outragée, et c'est si joli ! J'aime tant ça, les fleurs !

Liette venait de baisser les rideaux de la fenêtre et reprenait son travail :

– Je lui ai fait un pied de nez au monsieur... Tant pis !... Ça lui apprendra à être si curieux et si insupportable !... À cause de cet oiseau-là, nous nous privons de la grande lumière du jour !

Il y eut un nouveau silence puis, Simone questionna :

– Raymonde, as-tu sollicité une avance au magasin, en reportant, ce matin, notre ouvrage ?

– Oui, et M. Orfidet, le gérant, me l'a refusée net !

– Comment, alors, payer le terme ?

Raymonde exhalait un soupir d'angoisse qui se confondit dans le ronflement de sa machine, et Liette articulait, joviale :

– Bah ! le propriétaire attendra ! La belle histoire !... Il sait bien

qu'avec de bonnes petites travailleuses comme nous, il sera réglé, un jour ou l'autre !... Combien manque-t-il ?

– Tout !

– Tout ! C'est énorme !... Est-ce que nous ne pourrions pas demander quelque chose à Alexis ?

– Notre frère implore toujours, et ne donne jamais ! dit tristement l'aînée des jeunes filles... Et puis, tu sais bien que père ne peut plus le voir, qu'il lui a défendu de repaître chez nous ?

– Il est si bon, père ; il pardonnera ! Alexis, plus sage, travaillera de son métier... un bon métier... peintre d'enseignes !

– En attendant, affirmait Simone, il passe sa vie au café et aux courses, et on le rencontre avec des gens indignes de lui !

– Tais-toi !... Le père ! annonça Liette, en voyant s'ouvrir la porte qui communiquait à la chambre voisine.

Alexandre Parigot arrivait, poussé dans un fauteuil à roulettes, par Eugénie, sa femme, une svelte blonde, encore jolie et désirable, malgré le visage un peu fatigué, des rides précoces et quelques fils d'argent sur les blondeurs, vers les tempes.

Elle supporta, vaillante, quatre maternités et tout disait chez elle le courage et l'honneur.

En Parigot, la tête seule vivait, expressive et noble, éclairée par de grands yeux bruns douloureux. Il portait toute la barbe, une barbe blonde et soyeuse qui retombait sur le châle à carreaux gris et jaunes dont son corps inerte était drapé.

Immobile sur le siège roulant, il enveloppait ses filles d'un long regard d'amour et murmurait, d'une voix très douce, un sourire sur ses lèvres pâles :

– Bonjour, Raymonde ! Bonjour, Simone ! Bonjour, Liette !... Et toi, la mère, merci !

Les trois blondes vinrent embrasser Alexandre ; Simone lui disait :

– Tu souffres, ce matin, père ?

Il répondit, en son attitude navrante :

– Si je souffrais, c'est que je vivrais !... Je voudrais pouvoir souffrir !

Et tâchant d'être plus gai, pour ne pas attrister les mignonnes :

– Bah ! la maladie n'a qu'un temps... Je redeviendrai ferme et vigoureux comme autrefois !... Grand espoir !... Je n'ai pas encore quarante-cinq ans !... Et puis, vous ne savez pas ?... Il me semble avoir un peu remué le bras, ce matin.

– Mais, c'est bon signe ! cria Liette, radieuse.

– Très bon signe ! déclarèrent les deux autres sœurs.

– Oui, très bon signe ! répéta Alexandre, persistant dans l'honorable mensonge.



Et à sa femme :

– Allons, Eugénie, va à ton travail !... Je ne m'ennuierai pas... Je ne m'ennuie jamais, quand je bavarde avec nos petites...

M<sup>me</sup> Parigot sortit ; elle vaquait aux soins de la maison.

Les jeunes filles reprirent l'ouvrage, avec, au milieu d'elles, leur père paralytique, leur père, l'artiste graveur, l'artiste autrefois si alerte et joyeux ! Quelques minutes plus tard, Eugénie rentra :

– Alexandre, il y a là une dame qui désire te parler.

– Une dame ?

– Oh ! une dame très comme il faut !... Te sens-tu assez bien pour la recevoir ?

– Mais, oui !... Fais-la entrer...

Sur le seuil de la chambre apparut la baronne de Stenberg, grave, toute de soie noire habillée, et bien respectable avec ses bandeaux blancs et son épiscopal sourire.

– Veuillez entrer, madame, dit le paralytique.

Et à la plus jeune de ses enfants :

– Liette, avance un siège...

La pourvoyeuse demeura certaine que dans cette maison bourgeoise on ignorait tout et d'elle-même et de ses collègues, mais elle redoutait les choses à venir, et sans trop se mettre en frais d'invention, elle s'adapta le titre de comtesse et l'anagramme de son vocable :

– Monsieur, dit-elle à Parigot, je suis la comtesse de Grensbett...

Intimidées, les petites ouvrières menaient leur ouvrage, lançant en dessous des regards curieux sur la noble visiteuse qui, assise, reprit :

– J'ai beaucoup entendu parler de vous, monsieur Parigot, comme l'un de nos plus habiles graveurs en pierres fines...

– Je l'étais peut-être, madame, gémit le père de Raymonde, mais je ne le suis plus, hélas !

– Vous ne l'êtes plus !... Pourquoi ?

– Regardez-moi, madame de Grensbelt ?

– En effet, vous paraissez malade ?

– Je ne suis pas malade... Je suis mort !

– Mort ?

– J'entends que ma pensée seule subsiste et que mes membres n'obéissent plus à ma pensée !

– Mais c'est horrible ! attesta la maquerelle, feignant le plus grand trouble. Ah ! monsieur, combien je vous plains !... Votre mal n'est pas sans remède... non, assurément !... Moi, je connais les plus grands médecins de Paris... et si vous vouliez...

– À l'hôpital, et cela, pendant deux mois, j'ai été visité par les plus célèbres docteurs !... Merci, madame la comtesse, de votre charitable intention... Elle est inutile !

– Et... peut-être... continua Lischen, hésitante, pleine de douce réserve, ayant perdu votre emploi... n'êtes-vous pas heureux, sous le rapport de l'argent ?

– Mes filles, vous le voyez, travaillent ; ma femme travaille aussi... Nous vivons ! Mais, ce qui est dur pour moi, c'est d'être à charge de mes mignonnes !

– Ah ! ces demoiselles sont vos filles ?

– Oui, madame, de bonnes et chères enfants, que je bénis tous les jours !

– Elles sont charmantes ! Tout à fait charmantes, en vérité !

Et s'approchant de Raymonde, qui manœuvrait la machine à coudre :

– Vous êtes dans la lingerie, ma chère enfant ?

– Oui, madame.

– Grossière, à ce que je vois ?

– Oh ! très grossière !

– Vous travaillez à votre compte ?

– Non, madame... Pour un magasin de confection : À la Blouse Grise, rue Saint-Denis.

– Je vois ça d'ici... Et vous gagnez ?

– En ne perdant pas mon temps, quatre-vingt-dix centimes par jour, et mes deux sœurs, Simone et Liette, quatre-vingts.

– Ce qui vous fait à vous trois deux francs cinquante ?

– Ma mère nous aide... Mais, vous comprenez, elle est obligée de s'occuper du ménage, et alors...

– Mademoiselle, c'est une indigne exploitation !... Pourquoi n'avez-vous pas cherché de l'ouvrage ailleurs ?

– C'est le prix de partout, quand on travaille en chambre...

M<sup>me</sup> de Stenberg, dite Grensbelt, vit les regards de l'aînée se fixer sur les cadettes, puis, et douloureusement, sur le paralytique, et elle émit tout bas :

– Je comprends... Vos sœurs encore bien jeunes... votre père, que vous ne pouvez pas quitter ?

Raymonde eut un signe approbatif.

– Pauvres petites ! Pauvres anges du bon Dieu ! osa la matrone.

Et au père et à la mère, avec un véritable élan de cœur :

– Monsieur Parigot, et vous, madame, voulez-vous me permettre de m'intéresser à vos chères créatures ?... Je suis une vieille femme, sans parents, et mon seul bonheur est de faire un peu de bien autour de moi... J'ai des amies très riches qui, à ma recommandation, seront heureuses de donner de l'ouvrage à ces adorables et courageuses petites... Et ce n'est pas quatre-vingts ni quatre-vingt-dix centimes par jour qu'elles gagneront à travailler en chambre, mais deux francs chacune, trois francs peut-être !

– Vous êtes notre providence ! s'écria M<sup>me</sup> Parigot, en baisant respectueusement la main de la baronne. Merci !... merci !

Le paralytique, silencieusement, pleurait.

– Allons ! allons ! essuyez vos larmes, mon ami, continua, très aimable, la gueuse. C'est le bon Dieu qui m'a envoyée pour vous tirer de peine !... Comme je bénis le marchand qui m'a indiqué votre adresse pour la gravure d'un bijou et qui me donne l'occasion d'être utile à ces fillettes !

Puis, grave, se tournant vers la mère :

– Ah ! gardez-les bien, madame, gardez-les bien, vos anges ! En ces temps abominables de perversion, en ces temps monstrueux, on a besoin d'exercer une active surveillance !... Mademoiselle Raymonde ?

– Madame la comtesse ?

– Pouvez-vous venir me trouver chez moi, après-demain, rue Lafayette, à deux heures ?

– Certainement, madame.

– Nous irons voir une de mes amies qui vous remettra du travail pour vous et vos sœurs... Mais, au fait, je passerai vous prendre ici... Justement, j'ai affaire dans le quartier... Cela ne me dérangerait pas...

Et, ayant maternellement embrassé les trois vierges, la baronne de Stenberg, dite comtesse de Grensbelt, se retira, dans une clameur de bénédictions.

Le soir, la gueuse interviewait Mathias Bugilat, le chemisier pour dames :

– Ça y est !... Combien donnez-vous ?

– J'irai à vingt-cinq louis.

– Vous ne voulez pas mettre davantage ?

– Non !

– Eh bien, mon gaillard, je ne m'en mêle plus !...

Elle tenait sous la main un client plus généreux, le duc de Chandor.

Miss Kate Patterson, qui ne s'entendait plus avec Barbe-Bleue, était revenue chez la Stenberg ; mais la grande maquignonne espérait aussi l'utiliser dans la Traite des Blanches.

Kate, on le sait, était une fille d'Albion, et il y avait du travail galant à Londres, et dans le Royaume-Uni et dans tous les pays de langue anglaise.

M<sup>me</sup> Barbe-Bleue désirait toujours, et furieusement, César Brantôme et, malgré lui, malgré son adoration pour Ève, le jeune sculpteur rêvait de la générale.

## 7

**ASSIS DEVANT SON BUREAU**, en l'unique chambre qu'il occupait à l'Hôtel du Midi, rue Laffitte, le duc Melchior de Javerzac, vêtu d'un pantalon et d'un veston de flanelle blanche, relevait un crayon à la main, le chiffre de ses dettes.

Brusquement, d'un petit coup sec, il ferma le carnet de poche sur lequel il venait de terminer les longues additions, et il déclara, joyeux :  
– Qui de trois millions paye quatre cent mille francs, reste deux millions six cent mille... Joli denier pour un monsieur décafé, nettoyé, ratiboisé, et enclin, l'autre soir en l'absence de la moindre galette, à se faire sauter la cervelle !

– Fiche-moi la paix avec tes millions ! glapit une voix de femme sortant des profondeurs du lit que voilaient des rideaux de serge verte... Si tu en as tant que ça, des millions, tu devrais bien m'acheter une paire de bottines !

– Tu ne dors donc pas ? répondit le jeune homme, contrarié.

– Avec ça que c'est possible de roupiller ? Depuis plus d'une demi-heure, tu fais un boucan du diable !... Tu parles tout haut comme un somnambule !

Les rideaux s'ouvrirent, et parut la tête rouge, ébouriffée, de M<sup>lle</sup> Zoé Turot, dite Zozo Pattes-en-l'Air.

– C'est que, vois-tu, Zozo, il me semble que je rêve ! soupira Melchior. Elle eut un rire :

– Ah ! oui, je sais... ton riche mariage avec la fille d'un général ?... Il n'est pas encore béni, ton mariage... Elle t'a quelque part, ta fiancée ! Passe-moi mon jupon et mes pantoufles ?

Zozo, accroupie sur le lit, enfilait ses bas de soie noire ; elle mit le jupon orange et soyeux que son amant lui présentait ; et, les pieds en des babouches de velours, la chemisette rabattue, ses jolis seins libres, elle procédait, devant la commode-toilette, aux ablutions matinales.

Rageur, Melchior demanda :

– Comment sais-tu qu'elle m'a quelque part – si j'ose me servir de ton expression – M<sup>lle</sup> Le Corbeiller ?

– Parce qu'il n'y a qu'une seule femme au monde pour te gober<sup>1</sup>, mon chéri, et cette gonzesse, c'est moi, c'est ta Zozo Pattes-en-l'Air !

1. Aimer.

– Oh ! je sais bien pourquoi tu me gobes ?  
 – Parce que tu es un michet très chic... Voilà ! Pas pour autre chose !...  
 Et je t'adore !  
 – Ta-ra-ta-ta ! fredonna Melchior, incrédule.  
 – Voyons, sois juste, mon bébé ?... Est-ce que je n'ai pas manqué en ton honneur des occasions superbes ?  
 – Il me semble, au contraire, que tu n'en rates pas une... Dernièrement encore, tu es demeurée huit jours et huit nuits, sans me montrer le bout de ton chignon.  
 – Je suis revenue, n'est-ce pas ?  
 – Certainement, puisque te voilà !  
 – Eh bien, alors, qu'est-ce que tu me chantes ?  
 – Moi ?... Rien... seulement, ne pose pas, ma fille, pour l'immolation<sup>1</sup> et la vertu !  
 – Ma vertu ? Oh ! là là !... Voyons, payes-tu des bottines ? Trente-six balles, c'est pas une affaire !  
 – Prends dans le tiroir...  
 M<sup>lle</sup> Pattes-en-l'Air s'essuya à la hâte, endossa une robe de chambre et courut vers un secrétaire qu'elle ouvrit.  
 – Ô Melchior ! s'écria-t-elle, tu as donc touché un acompte sur la dot de ta future ?... Un billet et des louis... des louis ! Il y en a au moins vingt-cinq ?  
 – J'ai été heureux, hier, au cercle.  
 – Alors, deux jaunets pour mes bottines, hein ?  
 – Oui.  
 – Et trois jaunets, histoire de régler la note de mon coiffeur ?  
 – Va !  
 – Puisque tu es chouette et pendant que j'y suis, rien n'empêche, n'est-ce pas, que je lève quarante malheureux francs destinés à ma manucure ?  
 – Une sale proxénète, la manucure !  
 – Oh ! mon ami, quelle erreur !  
 – Allons, prends encore les quarante francs de la manucure !... Je ne veux rien te refuser ; je nage dans la joie !... Demain, lundi, j'ai rendez-vous avec M<sup>me</sup> la générale Le Corbeiller pour arrêter les clauses du contrat, chez son notaire !  
 – Dis donc, Melchior, une idée... Si tu le tapais, le notaire ?  
 – Hum ! je verrai... c'est difficile !  
 – Essaie toujours !  
 La fille empocha les sept louis ; et, tout à coup, d'un ton navré :  
 – Et ma mère !... ma pauvre mère que j'oubliais !... Ah ! c'est mal !... c'est très mal !...

1. Action de se sacrifier.

– Oh ! fit Javerzac, parlons-en de M<sup>me</sup> la concierge, rue du Mont-Cenis !... Qu'est-ce qu'elle réclame, la citoyenne Adélaïde Turot ?  
 – Elle est discrète, la chère femme !... Mais il m'appartient, à moi, sa fille, de me souvenir !  
 – Il n'est que temps ! Tu me disais, l'autre jour, que tu ne savais pas si elle était morte ou vivante, ta mère, et que depuis une année, au moins, tu ne la voyais plus...  
 – Et après ?... Est-ce qu'il est jamais trop tard pour se repentir ? dit humblement la partenaire chorégraphique de Victorin-le-Déhanché. Aussi, quand tu auras raqué les quarante mille balles que tu m'as promises sur ton premier héritage, ou, ce qui est plus certain, sur ta dot, en cas de mariage, moi, je sais bien ce que je ferai...  
 – Tu monteras un bateau de fleurs ?  
 – T'es bête !... Je lâcherai mon sale appartement de la rue Rodier, et je m'installerai dans un quartier *smart*<sup>1</sup>, avec maman Délaïde que je prendrai avec moi.  
 – Comme concierge ou cuisinière, tire-cordon ou cordon bleu ?  
 Théâtrale et comique, Zozo répondit :  
 – Monsieur, je vous défends d'insulter ma mère !  
 Et, bonne fille :  
 – Trois louis pour maman, hein, mon petit chien bleu ?  
 Sans attendre la réponse du gentilhomme, elle ajouta trois pièces d'or à celles qui tintaient déjà dans sa poche. Ensuite, se dépouillant de sa robe de chambre, qu'elle laissait toujours, ainsi que ses pantoufles et son linge de nuit, chez Melchior, afin de ne pas être obligée d'apporter un ballot, à chaque visite galante, la danseuse du Moulin-Rouge s'habilla d'un costume de ville et quitta l'Hôtel du Midi, abandonnant le gentilhomme à ses rêves.

Et ils étaient tissés de soie et d'or, les songes du jeune duc de Javerzac ! Lui qui, harcelé par la misère eût épousé une fille borgne, bossue, boiteuse et même cul-de-jatte ou une de ces « demoiselles avec tache » qui apportent un million, il se voyait à la veille de devenir le mari d'une jeune, jolie et honorable personne trois fois millionnaire !

Javerzac ne se demandait pas si Ève consentirait à ce mariage ; la question lui paraissait oiseuse. Il savait pourtant la résistance initiale de M<sup>lle</sup> Le Corbeiller... Mais, bah ! la générale Antonia, la supérieure Irénée des Anges, l'abbé Dussutour, les sœurs du couvent d'Auteuil et surtout sa petite cousine Suzanne de Chandor, une précieuse auxiliaire, luttèrent avec lui, et toutes ces forces amicales sauraient bien contraindre la jeune rebelle.

1. Élégant.



Heureux de vivre, Melchior se fit apporter dans sa chambre un petit déjeuner ; puis, bien lesté, allumant une cigarette, il s'allongea sur un divan avec, à côté de lui, une tasse de café très noir et des liqueurs multicolores.

– Par ici, au numéro vingt-six, mademoiselle ! cria un garçon d'hôtel, à l'extérieur.

Et après avoir frappé, M<sup>lle</sup> Suzanne de Chandor entra dans la chambre. Ce n'était plus la petite pensionnaire à la robe grise et aux larges rubans bleus croisés sur la poitrine, selon la tenue du couvent de la Visitation. La fille de la duchesse Berthe s'enorgueillissait d'une élégante toilette écossaise, un peu excentrique, et arborait sur sa blonde tête son fameux chapeau à fleurs des champs.

– Comment, toi, ici, cousine ? dit Melchior, en se levant, stupéfait.

– Mais oui, cousin ! lança, très gaie, la visiteuse... Oh ! je sais... chez un monsieur seul, et même dans la journée, tu vas me dire que ce n'est pas convenable... Eh bien, moi, je m'en fiche ! Je plane au-dessus des préjugés vulgaires... Imagine-toi que le garçon m'a prise pour une cocotte... C'est drôle, pas ?

Et tendant sa main fine et gantée, elle continuait son jeu de locutions boulevardières ou faubouriennes :

– Autrement, ça va bien, monsieur mon cousin ?

– À merveille, belle cousine... Tu es venue seule ?

– Non... Julie, ma femme de chambre, m'attend en bas dans un fiacre... Une servante précieuse, Julie !

– Ta mère sait que tu es chez moi ?

– Ce ne serait pas à faire !... Et puis, où est le mal ?... Tu ne me mangeras pas !... Du reste, si tu me vois... c'est que j'ai des choses importantes à te révéler...

– Ah ! que se passe-t-il ?

– Je viens te parler de ta douce fiancée, d'Ève Le Corbeiller... En voilà une cachottière !... Heureusement, je veille... et, sans moi... Oh ! mon pauvre Melchior !...

– Daigne t'asseoir.

– Tout à l'heure.

Depuis un instant, elle promenait ses regards autour de la chambre ; elle esquissa un geste bienveillant, avec une petite moue significative :

– Dis donc, mon pauvre cousin, le décor n'est pas d'un luxe asiatique chez toi... Non, là, pas du tout !... Mais, à ce qu'il paraît, ça ne t'empêche pas de recevoir des... demoiselles ?

– Non, puisque te voilà !

– Moi, je suis ta cousine, ta cousine germaine... et je n'oublie ni mes pantoufles, ni mes pantalons, ni mes peignoirs, ni mes chemises dans ta chambre...

Suzanne avait pris le soyeux vêtement laissé par Zozo Pattes-en-l'Air sur un fauteuil, et l'examinait d'un œil connaisseur :

– Peste ! Du surah de première qualité !... Des malines à trente ou quarante francs le mètre !... Elle se met bien... ta connaissance !... Sans doute, une grande horizontale, une des professionnelles dont on parle dans les journaux ? Comment s'appelle-t-elle, dis, Melchior ? Je dois connaître ça...

Le duc lui arracha le peignoir des mains, alla le jeter dans une armoire, et se plantant devant Suzanne :

– Ce n'est pas, j'imagine, pour un inventaire que tu es venue me relancer chez moi ?

– « Relancer » n'est pas poli !... Allons-y tout de même !... Non, monsieur mon cousin, ce n'est pas pour un inventaire... mais pour une révélation !

– Une révélation ?

– Et fameuse !

– Va... Je ne tomberai pas... Je me cramponne...

M<sup>lle</sup> de Chandor s'installa sur le fauteuil, débarrassé du vêtement de Zozo, et elle murmura, en grillant une cigarette :

– Duc de Javerzac, ta douce fiancée Ève... Eh bien, elle a un amant !

Debout contre le mur, et sans s'irriter, il envoya :

– M<sup>lle</sup> Le Corbeiller, un amant ?... Tu blagues ou tu rêves, Suzanne !

– Quand je dis : « un amant », je vais peut-être un peu loin... C'est un amoureux que je devrais dire... Ils s'écrivent... Ils se font des signaux... Ils s'adorent !... Ève a juré qu'elle n'appartiendrait jamais qu'à lui !

– D'où tiens-tu cela ?

– Ah ! c'est bien simple ! En furetant dans les affaires de ma camarade, j'ai découvert une lettre du jeune homme... une lettre brûlante...

– Alors, moi, prononça tristement le duc de Javerzac... Je suis fichu ?

– Toi ?... Laisse-moi terminer... J'étais maîtresse de son secret... Il a bien fallu qu'elle m'acceptât pour confidente... Ève n'a plus rien de caché, à mon esprit, ni à mes yeux... J'ai l'air d'être aux regrets de l'avoir exhortée à devenir ta femme, et de la protéger dans ses amours... Je la trahis... pour mieux te servir... brigand ! Que dis-tu de ta petite cousine !

– Je dis que je suis désespéré !

– Des bêtises !... Melchior, tu épouseras Ève... malgré elle !... M<sup>me</sup> Le Corbeiller le veut ! Tout le monde le désire, et moi, je l'entends ainsi !... Maintenant, tu es averti ; tiens-toi bien... Ouvre l'œil, et le bon, comme dirait... cette demoiselle que tu n'as pas voulu me nommer et dont le peignoir de surah est dans l'armoire... À bientôt, cousin, je me sauve, car moi aussi, j'ai mes petites affaires... et Julie m'attend...

Elle partait ; Melchior l'arrêta par un bras :

– Tu ne t'en iras pas ainsi... Je veux savoir le nom de mon rival ! Voyons, parle ?

Suzanne éclata de rire :

– C'est vrai, je ne te l'ai pas encore dit !... Eh bien, si tu veux le savoir, apprends-moi d'abord celui de ta cocotte chic ?

– Zozo Pattes-en-l'Air, déclara Melchior, impatienté... À toi... Le nom ?

La jeune fille s'esclaffait :

– Zozo Pattes-en-l'Air !... Ah ! laisse-moi rire à mon aise !... Zozo Pattes-en-l'Air ? En voilà un vocable... et une situation !

– Parleras-tu ? grondait le gentilhomme.

– Donc, tu insistes... Tu veux que je te nomme l'amoureux de mon amie... J'exauce ton désir... L'amoureux s'appelle César Brantôme !

Et, glissant entre les mains du gentilhomme, M<sup>lle</sup> de Chandor descendit pour retrouver, non pas Julie, femme de chambre, mais M<sup>me</sup> Le Corbeiller, qui l'attendait dans sa voiture.

– Tu l'as vu ? dit brusquement Antonia à la jeune fille, assise près d'elle, et dès que le coupé fut en marche... Comment a-t-il pris la chose ?

– Il est consterné !

– Tant mieux ! Et tu lui as bien dit : Ève ne veut rien entendre et elle a juré de ne jamais appartenir qu'à César Brantôme ?

– Oui... D'ailleurs, c'est exact, et votre belle-fille, – je lui ai dit tout cela, – me l'a répété bien souvent !

– Tu désires autant que moi que cette petite sottie épouse ton cousin, n'est-ce pas, Suzanne ?

– Mon Dieu à ne vous rien celer, la conclusion m'est tout à fait égale... Mais, voilà ! J'adore les intrigues !... Je le sais bien, ce n'est pas joli-joli de trahir une camarade ; mais vous, sa belle-mère, m'avez dit : « Tu marcheras dans son intérêt », et je marche !

– Adorable enfant... Tout le portrait de sa mère ! sourit la générale, en embrassant M<sup>lle</sup> de Chandor. Bébé, je puis compter sur toi ?

– Comme sur vous-même !

M<sup>me</sup> Le Corbeiller reconduisit la jeune fille rue Monceau, à l'hôtel de ses parents, et ordonna au cocher de la mener rue Castiglione, chez la baronne de Stenberg qui, tous les dimanches, restait chez elle.

Cependant, malgré la belle assurance de sa cousine, Melchior se désolait : l'idée lui vint d'aller trouver César, de le provoquer, de le tuer, en vrai gentilhomme d'épée qu'il croyait être ; mais il réfléchit que cet acte de bravoure, même heureux, ne lui donnerait pas les fruits de la victoire. Jamais Ève ne consentirait à épouser le meurtrier de l'élus de son cœur !

Javerzac se regarda en l'unique glace dont le cristal un peu brumeux et au cadre éraillé et jaunâtre, ornait la cheminée de sa chambre ; avec la garniture classique des numéros d'hôtel : la pendule et les deux coupes de simili-bronze.

Il observait son visage ravagé de noceur et, évoquant la belle et mâle physionomie du jeune statuaire, il eut un geste de découragement et de tristesse.

Ah ! il était bien loti, à présent qu'il avait annoncé partout son mariage, et que, sur sa parole de rembourser avant un mois, on lui avait prêté, au cercle, une dizaine de mille francs ! Cela touchait à l'escroquerie et devait le mener en correctionnelle !... Jolie situation pour un duc qui voulait cependant et, par tous les moyens faire honneur à ses affaires ! Et puis, cette existence-là ne pouvait durer. Était-il possible à un gentilhomme d'habiter ce bouge infect d'un hôtel de troisième ordre où se risqua M<sup>lle</sup> de Chandor et où, malgré cette bonne fille de Zozo Pattes-en-l'Air, les créanciers s'introduisaient eux-mêmes, et sans vergogne ?... Des créanciers, il en pleuvait maintenant, de tous les états et de toutes les figures ; et pas seulement un domestique pour mettre cette engeance à la porte !

Un garçon de l'hôtel entra, apportant à Melchior un papier timbré et une carte télégraphique.

Seul, le gentilhomme se mit à lire le papier.

Encore un !... Oui, un animal de bijoutier dont il avait engagé les marchandises vendues à crédit, et qui l'assignait en police correctionnelle !... Le duc Melchior de Javerzac sur les bancs de la neuvième chambre ?... Rigolo !... Très rigolo !... À se tordre !

Melchior froissa rageusement le papier, le lança au hasard dans la chambre, et il ouvrit le « petit bleu ».

Ce télégramme l'étonna en même temps qu'il le fit sourire :

La baronne Lischen de Stenberg mandait chez elle le gentilhomme, et, en toute hâte, pour affaire concernant son mariage.

Le « bleu » n'en disait pas plus long, mais il suffit à ramener un peu de calme en l'esprit du noceur.

Une demi-heure après, Javerzac arrivait rue de Castiglione. M<sup>me</sup> de Stenberg était seule dans son boudoir et l'attendait.

Très gracieuse, en une robe de soie mauve, ses cheveux blancs sous un bavolet de dentelles noires, Lischen lui tendit la main, lui indiqua un fauteuil et dit, avec un sourire navré :

– Mon pauvre duc, vous savez la nouvelle ?

– Quelle nouvelle ? Je ne sais rien du tout ! grogna, inquiet, le visiteur.

– Votre mariage...

- Eh bien, mon mariage ?
  - Hélas ! très compromis... s'il n'est raté !
  - Alors, on s'est moqué de moi ?
  - Qui ?
  - Vous, d'abord, et M<sup>me</sup> la générale Le Corbeiller, ensuite !
  - Pas le moins du monde ! Mais on s'est heurté à une volonté de fer, celle de M<sup>lle</sup> Ève, et je crains bien que la fille du général n'épouse celui qu'elle aime !
  - M. César Brantôme ?
  - Ah ! vous savez ?
- Le duc se leva, furieux :
- Je sais, baronne, qu'on s'est joué de moi !... Je me vengerai !... Madame, ce n'est pas moi qui suis venu vous chercher... Vous m'avez proposé un mariage convenable ; j'ai accepté... On m'a présenté à celle qu'on me destinait pour femme ; j'ai annoncé mon mariage dans tout Paris, et, maintenant, on vient me dire que la jeune fille, dont je me croyais déjà le mari, en épouse un autre !
  - Ne vous emportez pas, observa Lischen... Causons en bons amis, monsieur, voulez-vous ?
  - Je ne veux pas être ridicule !
  - Et vous désirez être millionnaire ?
  - Il ne s'agit pas de cela ! J'aime M<sup>lle</sup> Ève Le Corbeiller !
  - Vraiment ? sourit la noble proxénète.
  - Oui, vraiment ! osa, en un mensonge, le gentilhomme, un peu honteux.
  - Alors, vous épouseriez quand même la chère enfant si, au lieu de trois millions, elle ne possédait que la moitié de cette somme ?
  - Je crois bien ! D'ailleurs, c'est encore une très belle dot quinze cent mille francs !
- Lischen était devenue sérieuse :
- Voyons, cher ami, ne vous agitez pas de la sorte ; asseyez-vous là, et écoutez-moi avec toute l'attention dont vous êtes capable...
- Melchior vint se rasseoir en face de M<sup>me</sup> de Stenberg, et la baronne hasarda :
- Si l'on vous disait : abandonnez la moitié de la dot et M<sup>lle</sup> Le Corbeiller sera à vous ?
  - La moitié des quinze cent mille francs ?
  - Non, des trois millions...
  - J'accepterais avec enthousiasme et reconnaissance !
  - Vous le signeriez ?
  - Oui, baronne, et, ce qui vaudrait autant qu'un écrit, j'en donnerais ma parole de gentilhomme.
  - Bien... Vous toucheriez les trois millions chez le notaire et vous en repasseriez immédiatement la moitié ?

- À qui ?
  - Peu vous importe !
  - Où voulez-vous en venir ?... Je ne vous comprends pas, madame !
  - Aussi, je ne demande pas mieux que de me faire entendre... Je vous disais tout à l'heure : M<sup>lle</sup> Ève Le Corbeiller aime et veut épouser monsieur...
  - César Brantôme... oui, après ?
  - Après, c'est bien simple... Nous avons trouvé le moyen d'empêcher à tout jamais le mariage de M<sup>lle</sup> Le Corbeiller et du sculpteur...
  - Peut-être, mais la contraindre à m'épouser me semble beaucoup plus difficile !
  - C'est cependant ce que nous ferons, si vous voulez nous aider...
  - Vous aider ?... Et de quelle manière ?
  - En compromettant la jeune personne.
  - Et vous vous imaginez que je me prêterai à une telle infamie ?
  - Absolument, car vous réfléchirez que c'est le seul moyen de vous sortir d'une situation... tendue.
  - Le fait est que, ma situation est... tendue ! soupira le gentilhomme.
  - À en craquer, monsieur !
  - Soit, madame, mais ce n'est pas une raison pour admettre l'idée d'un crime !
  - Eh ! qui vous parle de crime ?
  - Du reste, je puis tout seul me tirer d'embarras... Je m'engagerai, comme certains de mes pairs, et j'irai me faire casser la tête en Indochine ou à Madagascar !
- M<sup>me</sup> de Stenberg haussait les épaules :
- Examinez-vous donc dans la glace, mon pauvre seigneur... Voyez votre mine !... Aucun médecin-major ne vous accepterait !
- Melchior s'insurgea :
- Ma mine ?... Ma mine ?... Eh bien, qu'est-ce qu'elle a, ma mine ? Je la trouve superbe, moi !... Et puis, quand on s'embête par trop, on a toujours son exeat<sup>1</sup>, avec le poison ou le revolver !
  - Non ! quand, comme vous, on voit, à portée de sa main, un million et demi et une jeune fille charmante ?
  - Laquelle jeune fille ne veut pas de moi !
  - Elle vous adorera plus tard !... Les femmes aiment toujours les audacieux !
- M. de Javerzac allait et venait à grands pas, en proie à une surexcitation extrême, et semblait lutter contre l'obsession d'une idée mauvaise. Tout à coup, il prit son chapeau sur le meuble où il l'avait déposé, en arrivant, et se dirigea vers la porte mais au moment de sortir, il se retourna et vint se camper devant la baronne :
- Eh bien, que faudrait-il faire ?

1. Billet de sortie.

Renversée sur le dossier de son fauteuil, un petit sourire ironique aux lèvres, Lischen approcha de ses yeux un face-à-main d'écaille et regarda le jeune homme :

– Que diriez-vous, mon cher duc, d'un petit enlèvement pareil à ceux que pratiquaient jadis vos nobles ancêtres ?

– Oui, baronne, il y a eu de beaux enlèvements ; mais, aujourd'hui, outre que le décor et les costumes sont moins pittoresques, nous avons des lois et je ne me soucie guère de moisir dans les prisons de la Seine !

– Cette objection est oiseuse...

– Je la trouve suffisante.

– Elle est nulle, car pour justifier vos appréhensions, il faudrait que l'on portât plainte contre vous, et les parties intéressées se garderont bien de le faire... M<sup>lle</sup> Ève Le Corbeiller encore moins que personne !... Votre « enlevée » reculera devant le scandale et préférera vous épouser que de livrer le nom qu'elle porte, celui d'un général illustre, en pâture aux journaux... et puis, je vous le répète les femmes aiment les audacieux... M<sup>lle</sup> Ève vous adorera plus tard !

Le petit duc paraissait ébranlé ; M<sup>me</sup> de Stenberg profita de son émotion pour frapper le coup décisif :

– Ah ! vous pouvez vous vanter d'être né sous une heureuse étoile, mon doux gentilhomme ! Vous n'avez qu'à vous laissez faire, et on vous servira le bel oiseau dans une cage capitonnée et dorée !... On vous le servira, le bel oiseau !

– Qui cela ? Où ?

– Moi ! répondit la générale Antonia, apparaissant derrière une tapisserie soulevée.

Et s'avançant dans le salon :

– Mon cher duc, vous avez bien entendu et bien retenu tout ce que vient de vous dire M<sup>me</sup> la baronne de Stenberg ?

– Oui, madame la générale, balbutia, Melchior, mais il me semble que je rêve !

– Non, vous ne rêvez pas !... On vous offre pour femme une demoiselle riche, instruite, charmante... Il ne tient qu'à vous de la posséder...

Et, braquant sur le noble miséreux ses prunelles de flamme :

– Acceptez-vous, duc Melchior de Javerzac ?

– J'accepte, prononça, tête basse, l'amant de Zozo Pattes-en-l'Air.

– Bien ! Jurez-moi d'abord que, quoi qu'il advienne, mon nom ne sera jamais prononcé par vous ?

– Je le jure !

– La réussite du projet exige un peu de machiavélisme ; vous ne devriez vous étonner de rien, même des choses en apparence extravagantes et, au fond, toujours logiques... Demain, Ève sera la fiancée officielle

du sculpteur César Brantôme... Il doit en être ainsi pour détourner les soupçons de ceux qui la protègent... mais, tenez-vous prêt à agir, dès mon premier signal...

Et, sur un ton d'autorité qui chassa de l'esprit de Melchior jusqu'à son dernier doute :

– Allez, et croyez-en votre amie la générale, mon cher duc : vous serez le mari de M<sup>me</sup> Le Corbeiller, je le veux, et quand je veux quelque chose, moi, cela est !

Plein d'espoir, Melchior sortit, et M<sup>me</sup> Barbe-Bleue demeura seule avec la baronne de Stenberg.

Ces deux femmes élaborèrent un plan de campagne dont l'infamie n'égalait chez la marâtre que son immense désir de le voir triompher.

– C'est dangereux, mais c'est génial, énonça la noble proxénète, au moment où sa visiteuse se levait pour partir.

– Bah ! qui ne risque rien n'a rien ! conclut la générale, en serrant la main de la baronne.

Puis, avec un geste mesuré et tranchant qui fit passer un frisson dans le corps de M<sup>me</sup> de Stenberg :

– Qu'est-ce que je veux, moi ?... C'est le bonheur de ma pupille, de ma chère Ève !

On sonnait à la porte. Lischen eut un vif mouvement de contrariété.

– Qui vous arrive ? demandait Antonia.

– Une personne avec laquelle vous ne seriez peut-être pas bien aise de vous rencontrer, madame la générale.

– Et qui donc ?

– Le marquis Valentin de Beaugency... Je l'attendais à deux heures...

– M. de Beaugency ?... Mais, au contraire !... Je suis toujours heureuse de le voir !

Et comme le vieux gentilhomme entra, elle ajouta :

– Surtout aujourd'hui que j'ai une bonne nouvelle à lui annoncer, à ce cher marquis !

– Une bonne nouvelle à moi ? fit, en saluant les deux dames, le subrogé tuteur d'Ève, dont l'attitude embarrassée n'échappa pas à la veuve du général... Parlez vite, chère madame, je vous en prie ?

M<sup>me</sup> Le Corbeiller éclata, radieuse :

– Toutes les difficultés sont aplanies ! Rien ne s'oppose plus au mariage de notre chère Ève et de M. César Brantôme !

– En effet, madame la générale, dit le marquis, vous ne pouviez m'apprendre une meilleure nouvelle !... Alors, vous avez vu M. le duc de Javerzac ?

– Cette excellente M<sup>me</sup> de Stenberg qui, vous le savez, est l'amie de ce jeune homme, a bien voulu me servir d'intermédiaire, et la mission délicate dont elle s'est chargée auprès du neveu de la duchesse de

Chandor a pleinement réussi : le duc de Javerzac nous rend notre parole !

– Il faut tout de suite en informer Ève !... Peut-être est-ce déjà chose accomplie !

Antonia minaudait :

– Non, pas encore... Et c'est vous, mon cher ami, qui lui porterez l'agréable surprise, si, du moins, vous voulez bien prendre cette peine ?

– Mais, comment donc !... Ce sera un plaisir, un véritable bonheur pour moi !... Ah ! la chère enfant !... Je crois bien que je veux lui apporter la bonne nouvelle !

Il serrait avec effusion les mains de la Barbe-Bleue :

– Je vous avais mal jugée, madame... Pardonnez-moi ?

– Alors, nous sommes amis ? roucoula, très tendre, la moderne Messaline.

– Oh ! pour toujours !

Laisant le vieillard dans un grand trouble, la générale disparut.

M<sup>me</sup> de Stenberg, qui avait reconduit Antonia jusqu'à la porte, s'approchait de Valentin :

– Vous vous doutez bien un peu de la raison qui m'a fait vous écrire, cher marquis ?

– Certainement ! Vous avez désiré m'apprendre immédiatement le bonheur de ma pupille et je vous en remercie baronne !

– Monsieur, vous vous trompez ! Ce n'est pas pour cela du tout que je vous ai prié de passer chez moi !

– Et pourquoi, alors ?

– Vous êtes bien oublieux !... Ne m'aviez-vous pas chargée... d'une mission ?

– Ah ! oui... cette délicieuse petite ouvrière ! fit M. de Beaugency, les yeux allumés d'un désir... Elle consent ?

– Elle consent ?... Elle consent ?... Ce n'est peut-être pas tout à fait le mot... Enfin, elle va venir ici, chez moi, et vous allez pouvoir vous entretenir avec cette jeune beauté, ô le plus séduisant des gentilshommes !

– Et... elle sait... que c'est pour cela qu'elle vient ?

– Bah ! puisque je vous fournis les moyens de lui prouver votre amour ! Valentin se dressa, indigné :

– Ainsi, vous avez attiré cette enfant, par ruse ?

La baronne objecta, très gaie :

– Oh ! une ruse bien innocente !... Tout simplement, en commandant un chapeau à sa patronne, chapeau que la ravissante Fleur-de-Paris doit m'apporter aujourd'hui... Je l'attends.

– Et vous vous imaginez, madame, que moi, le marquis de Beaugency, je me ferai complice d'un guet-apens ?... Jamais !... Adieu !

Il s'en allait : elle lui barra le passage, et, gracieuse :

– Votre idole va être enchantée, et vous pouvez causer avec elle, sans crainte... Ce n'est pas la première fois que M<sup>lle</sup> Fleur-de-Paris se sera trouvée à pareille fête !

– Qu'en savez-vous ?

– Rien. Mais je les connais ces petites ouvrières ; je les ai assez pratiquées... et aidées... Elles sont toutes les mêmes !

– N'importe !... Dans de telles conditions, je ne veux pas voir cette jeune fille !

– Entêté marquis !... Puisqu'elle refusait vos avances, il fallait bien user d'autres moyens !

– Non, madame, ce serait abominable !

– Consentez, du moins, à admirer Fleur-de-Paris... ici dans ce salon ?

– Pas plus chez vous qu'ailleurs, tant que ce ne sera pas de la pleine volonté de la mignonne !

– Vous êtes extraordinaire !

– Adieu, madame...

– À ce moment, vibra le timbre de la porte.

– Il n'est plus temps ! On sonne ! C'est elle ! fit joyeusement M<sup>me</sup> de Stenberg... Mon beau marquis, du courage, et vive l'amour !

Bientôt, et d'après l'ordre qu'elle avait reçu de sa maîtresse, une femme de chambre introduisit sans l'annoncer la jeune ouvrière.

Georgette salua et dit :

– Je suis en retard peut-être, madame la baronne, mais il n'y a pas de ma faute... Votre chapeau n'est terminé que depuis une heure, et je me suis empressée de vous l'apporter... Voulez-vous le voir ?... C'est une merveille !

Elle ouvrit le carton qu'elle tenait à la main.

La baronne l'arrêta d'un geste :

– Inutile, mon enfant... J'ai toute confiance en le talent de M<sup>me</sup> Gerbaud...

Posez votre « merveille » sur une chaise et veuillez m'écouter...

Georgette obéit et revint auprès de M<sup>me</sup> de Stenberg.

Alors, la proxénète lui montra le vieillard debout dans l'embrasement d'une fenêtre :

– Voici, mademoiselle, un gentilhomme riche et puissant, le marquis Valentin de Beaugency, dont bien des fois, sans doute, vous avez entendu vanter la générosité et la... délicatesse...

Fleur-de-Paris venait de s'incliner, sans répondre, et la baronne ajoutait :

– Il brûle du désir de faire votre connaissance ; écoutez ce qu'il a à vous dire, et, plus tard, vous me remercierez de vous avoir ménagé cette entrevue...

– Mais, madame !... balbutia Georgette, intimidée.

M<sup>me</sup> de Stenberg eut un petit rire aimable, et s'esquiva, en refermant la porte derrière elle.



Ému et très digne, M. de Beaugency marcha vers Georgette, et la saluant avec autant de respect qu'il l'eût fait pour une grande dame :

– Mademoiselle, vous avez été attirée dans un piège... et à mon insu, croyez-le bien... Cependant, je vous prie, je vous supplie de m'entendre ? Elle levait sur le vieillard ses beaux yeux rayonnant de franchise :

– Un piège, monsieur ?... Je ne vous comprends pas... Mais, vous paraissez très loyal et très bon... Je vous écoute.

– Depuis bien longtemps, je vous aime, Fleur-de-Paris.

– Et vous voulez m'offrir de l'argent pour je devienne votre maîtresse ?

– Oh ! mademoiselle...

– Ne vous en défendez pas, répliquait, souriante et douce, l'ancienne adorée de César Brantôme... Avec les petites ouvrières comme moi, les messieurs de votre rang n'ont pas l'habitude de se gêner, lorsqu'ils les désirent !... C'est vous qui, sans doute, avez chargé plusieurs fois le domestique de M. César Brantôme de me parler ?

– C'est moi, et je m'en excuse... J'aurais dû commencer par ce que je fais aujourd'hui.

– Oui, monsieur... C'eût été préférable, car, à votre première démarche, j'aurais répondu que si je me suis donnée à un amant, je ne me suis ni livrée, ni vendue à d'autres hommes !

Le marquis observait l'allure hautaine de la jeune fille, et ses idées libertines se métamorphosèrent en une sorte de bienveillante pitié :

– Je n'insisterai pas, mademoiselle, mais je voudrais de vous une promesse...

– Laquelle, monsieur ?

– Dites-moi que si jamais vous avez besoin d'un protecteur, c'est à moi, avant tout autre, que vous songerez ?... Oh ! je ne me fais pas d'illusions !... Je sais bien que vous ne pouvez m'aimer d'amour, que vous ne le pourriez jamais... Mon âge s'y oppose, mais la baronne vous l'a dit : je suis à même de vous aider, de vous servir, mademoiselle, et j'ajoute – vous m'entendez bien – sans rien exiger de votre jeunesse et de votre beauté ?

Et, saisissant les deux mains de Georgette qui, toute confuse, les lui abandonna :

– Me le promettez-vous, Fleur-de-Paris ?... Vous me rendrez bien heureux ?

La jeune fille le regarda longuement ce vieillard, oublieux de l'amour, s'embellit pour elle d'une majesté miséricordieuse à nulle autre seconde, et elle déclara, pleine d'émotion :

– Oui, monsieur le marquis, je vous le promets !

Valentin mit un chaste baiser sur le front de l'ouvrière, et il appela hautement :

– Baronne ! Baronne ! Vous pouvez revenir la conférence est terminée !

M<sup>me</sup> de, Stenberg cachée derrière une tapisserie, avait suivi l'honorable dialogue du vieillard et de la jeune modiste, et elle lançait, ironique :

– Eh bien, mes enfants, c'est entendu ?

– Ce qui est entendu, répliqua Valentin, c'est que lorsque vous aurez un chapeau à faire apporter chez vous, baronne, vous vous adresserez à une autre qu'à mademoiselle Fleur-de-Paris !

– Marquis !... marquis !... On vous a changé... Je ne vous reconnais plus ! Il fallait me prévenir que notre Don Juan s'achève en Némorin... Alors, je vous aurais amené une tendre bergère... avec une houlette<sup>1</sup>... et un petit mouton immaculé et fleuri de rubans !

Et comme M. de Beaugency, sans daigner répondre à cette plaisanterie pastorale, escortait l'ouvrière jusqu'à la porte, elle grogna :

– Le pauvre homme, à ce qu'il paraît, ça ne va plus !

Pendant que Fleur-de-Paris s'éloignait, M<sup>me</sup> Le Corbeiller, rentrée à son hôtel, faisait demander Ovide Trimardon.

Le marchand de femmes, croyant à un renouveau d'amour, se hâta vers la rue Saint-Dominique.

Il se trompait, le gros Ovide, car la générale, au lieu de l'inviter à la bagatelle ou à ses artifices, lui exposa une affaire de sa spécialité.

– Et si je réussis ? demanda Trimardon, puis-je espérer que je redeviendrai l'homme bien heureux du petit hôtel ?

– Peut-être !

– Madame la générale, vous êtes l'unique femme...

– Tu me l'as déjà dit, et j'ai horreur du rabâchage !... Parlons de ma combinaison...

– Je ne puis agir seul... Non... Cela serait matériellement impossible...

– J'y ai songé, et je t'adjoindrai l'individu, le gaillard utile...

– Un solide et déterminé ?

– Oui, un « costeau » !... Il t'obéira comme j'entends que tu m'obéisses toi-même !

– Et à quand l'expédition ?

– On te préviendra...

Dans la soirée, et toute la nuit, Ovide Trimardon se retrouvait sur plusieurs marchés galants avec M<sup>me</sup> de Stenberg.

L'Homme et la Femme – chacun à son négoce, en attendant de réunir leur pareille industrie – guettaient la sortie des ateliers et des magasins, exploitaient les trottoirs et les bouges, les cirques, les théâtres, les bals, gravissaient les escaliers des hôtels les plus riches

1. Bâton de berger pourvu d'une plaque métallique à son extrémité.

et les plus abjects, des maisons les plus honorables et les plus pauvres, menaient le trafic de chair humaine – librement, joyeusement – et vendaient les condamnées aux travaux forcés de l'amour...

FIN DE *MADAME BARBE-BLEUE*

Le Livre 3 de *La Traite des Blanches* a pour titre :

**LES MARCHANDS DE FEMMES**

## Table des matières

Résumé du livre 1 .....	7
Madame Barbe-Bleue .....	9
1 .....	10
2 .....	16
3 .....	25
4 .....	37
5 .....	52
6 .....	68
7 .....	79